

ETRENNES AUX DAMES:

O U,

RECUEIL de PIÈCES CHOISIES,

E N V E R S,

Tirées des meilleurs Auteurs François ;

A V E C

Quelques LETTRES en Vers & en Prose ;

Précédées du joli VOYAGE

D E

BACHAUMONT & LA CHAPELLE.

Ouvrage utile & agréable pour toutes les Personnes qui
desirent de se perfectionner dans la Langue Fran-
çoise, & de se mettre à même de pouvoir juger de
ses Beautés & de sa Délicatesse.

Dédiées (par Permission)

A Madame la COMTESSE d'ALBEMARLE.

Par Mlle. CACOUAULT DE LA MIMARDIERE.

Diversité, c'est ma devise. LA FONTAINE.

A L O N D R E S:

aux Dépens de l'Auteur, par GALABIN,
INGRAM-COURT, FENCURCH-STREET.
M.DCC.LXXXVII.



A M A D A M E

La COMTESSE d'ALBEMARLE.

MADAME,

LE Recueil, que j'ai l'honneur de vous présenter, & que vous avez bien voulu me permettre de vous offrir, est un ouvrage que j'ai destiné uniquement à l'usage des dames qui desirent de se perfectionner dans la langue Françoisé.

Le goût décidé que vous avez, Madame, pour un idiôme qui est si généralement répandu, & qui fait depuis long-tems les délices de toutes les personnes qui le cultivent ; la protection éclairée que vous accordez aux lettres, & l'accueil favorable dont vous honorez ceux qui en font leur étude, me font de sûrs garands de l'approbation du public.

Je laisse à des plumes plus sublimes que la mienne, Madame, le soin de relever l'éclat de votre naissance & celui de votre rang ;

A 2

mais,

mais, parmi toutes ces qualités attractives qui vous distinguent si particulièrement, je ne saurois passer sous silence cette amabilité de caractère qui fait le bonheur de tous ceux qui ont l'honneur de vous connoître.

Daignez donc, Madame, honorer de vos suffrages ce petit Recueil de poësies qui paroît aujourd'hui sous vos auspices, & le recevoir à titre d'hommage, comme une marque du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Madame,

Votre très humble & très

obéissante fervante,

E. Cacouault de la Mimardiere.

Liste

Lifte alphabétique
D E S
S O U S C R I P T E U R S.

THE Countefs of Albemarle.
The Dutcheffs of Ancafter.
The Countefs of Abington.
The Dutcheffs of Argyll.
Mrs. Allen.

Miss Barnouin.
Lady Mary Bertie.
The Dutcheffs of Buccleugh.
Lady Beauchamp.
Mrs. Barton.
Mrs. Bolton.
The Dutcheffs of Bolton.
The Duke of Bedford.
Lady Brownlow.

Lady Cornwall.
Lady Clive.
Lady Cadogan.
The Countefs of Carlisle.
The Dutcheffs of Chandos.
Mrs. Crisp.

The Dutcheffs of Devonshire.
The Duke of Dorset.

Lady

Lady Betty Delme.

Miss Damer.

Colonel Damer.

The Reverend Mr. Durand.

Right Hon. Lady Willoughby De Broke.

Mrs. Delatre.

Mrs. Douglas.

Lady Digby.

Viscountess Duncannon.

Miss Davies.

Right Hon. Charles James Fox.

Right Hon. Lady Charlotte Finch.

Right Hon. Lady Augusta Finch.

Lady Maria Finch.

Miss Sophia Fielding.

Mr. Thomas Franklen.

The Countess of Fitzwilliam.

The Reverend Mr. Giffardiere.

The Dutchess of Grafton.

The Dutchess of Gordon.

Miss Grignon.

Miss Mary Grignon.

Mrs. Grellier.

Mrs. Holland.

The Countess of Harcourt.

The Countess of Harrington.

Mrs. Hockley.

Mrs. Holbich.

Lady

Lady Harrowby.

Miss Hunter.

Lady Langham.

The Countess of Lincoln.

Miss Long.

The Countess of Lonsdale.

Son Excellence M. le Comte de Lusi.

Miss Moray.

Doctor Milman.

The Dutchess of Marlborough.

Miss Mitchel.

The Duke of Montagu.

Lady Monson.

Lady Maynard.

Mrs. Montagu.

Mr. Montagu.

Lady North.

Mrs. North.

Miss Oleirs.

The Miss Partridges.

Lady Porten.

The Dutchess of Portland.

The Countess of Pembroke.

Miss Pelham.

Madame de Pinto, Ambassadrice de Portugal.

The

The Dutcheſs of Rutland.

Miſs Roubelle.

Mrs. Randal.

Lady Ridley.

The Counteſs of Shaftesbury.

Lady Style.

Lady Smith.

Mrs. Stevenſon.

Mrs. Steele.

Mr. Stanhope.

Viſcounteſs Stormont.

Lady Stawell.

Lady Townſhend.

The Counteſs of Talbot.

The Counteſs of Tankerville.

Doctör Thompſon.

Mrs. Thompſon.

Miſs Tryon.

The Counteſs of Uxbridge.

Mademoiſelle Vauffy.

Miſs Witterkey.

Lady Walfingham.

Mrs. Williams.

Miſs Wilkes.

Miſs Young.

Miſs Yeomens.

V O Y A G E

V O Y A G E

DE MESSIEURS

DE BACHAUMONT * & LA CHAPELLE. †

C'EST en vers que je vous écris,
Messieurs les deux frères, nourris
Aussi-bien que gens de la ville ;
Aussi voit-on plus de perdrix
En dix jours, chez vous, qu'en dix mille

B

Chez

* François le Coigneux de Bachaumont, un des poètes les plus ingénieux & les plus délicats du siècle de Louis XIV. quitta bientôt toutes fortes d'affaires pour se livrer entièrement à une oisiveté voluptueuse avec les hommes les plus aimables de son tems. Il n'est connu que par quelques vers faits en société avec *Chapelle*. Les plus jolis de ce *Voyage* sont de lui. Il mourut en 1702, à 78 ans.

† *Chapelle*, le principal auteur de ce *Voyage*, étoit un homme d'un génie facile & libertin ; un aimable Epicurien, qui, content de 8000 liv.
de

Chez les plus friands de Paris.
 Vous vous attendez à l'histoire
 De ce qui nous est arrivé,
 Depuis que, par le long pavé
 Qui conduit aux rives de Loire,
 Nous partîmes pour aller boire
 Les eaux, dont je me suis trouvé
 Assez mal, pour vous faire croire,
 Que les destins ont réservé
 Ma guérison & cette gloire
 Au remède tant éprouvé,
 Et par qui, de fraîche mémoire,
 Un de nos amis s'est sauvé
 Du bâton à pomme d'ivoire.

Vous ne ferez pas frustrés de votre attente,
 & vous aurez, je vous assure, une assez
 bonne relation de nos aventures ; car Mon-
 sieur de Bachaumont, qui m'a surpris
 comme j'en commençois une mauvaise, a
 voulu que nous la fissions ensemble ; et j'es-
 pere

de rente viagère, faisoit le plaisir de ses amis, & même des grands, auxquels cependant il ne sacrifia jamais sa liberté. On remarque beaucoup de délicatesse & de facilité dans ses petites pieces de poésie. Chapelle aimoit la bonne chère & le vin encore plus que la poésie, & joignoit à ces trois goûts celui des bons mots. Un jour, qu'il sortoit d'une table où la chère avoit été mince, il dit à l'oreille d'un de ses amis, de façon pourtant que le maître de la maison pût l'entendre : *Où irons-nous dîner en sortant d'ici.* Il étoit fils naturel de *François Luillier*, Maître des Comptes, qui le légittima en 1642. Il est mort en 1686, à l'âge de 70 ans.

pere qu'avec l'aide d'un si bon second, elle fera digne de vous être envoyée.

LA CHAPELLE.

Contre le serment solennel que nous avons fait, Monsieur de la Chapelle & moi, d'être si fort unis dans le voyage, que toutes choses seroient en commun, il n'a pas laissé, par une distinction philosophique, de prétendre en pouvoir séparer les pensées ; &, croyant y gagner, il s'étoit caché de moi pour vous écrire ; je l'ai surpris sur le fait, & n'ai pû souffrir qu'il eut seul cet avantage. Ses vers m'ont paru d'une maniere si aisée, que, m'étant imaginé qu'il étoit bien facile d'en faire de même,

Quoique malade & paresseux,
Je n'ai pû m'empêcher de mettre
Quelques-uns des miens avec eux :
Ainsi le reste de la lettre
Sera l'ouvrage de tous deux.

Bien que nous ne soyons pas tout-à-fait assurés de quelle façon vous avez traité notre absence, & si vous méritez le soin que

nous prenons de vous rendre ainſi compte de nos actions. Nous ne laifſons pas néanmoins de vous envoyer le récit de tout ce qui s'eſt paſſé dans notre voyage, ſi particulier, que vous en ferez aſſurément ſatisfaits. Nous ne vous ferons pas ſouvenir de notre sortie de Paris ; car vous en fûtes témoins, & peut-être même que vous trouvâtes étrange de ne voir ſur nos viſages que des marques d'un médiocre chagrin ; il eſt vrai que nous reçûmes vos embrasſemens avec aſſez de fermeté, & nous parûmes ſans doute bien philoſophes

Dans les affauts & les allarmes
 Que donnent les derniers adieux ;
 Mais il fallut rendre les armes
 En quittant tout de bon ces lieux,
 Qui pour nous avoient tant de charmes ;
 Et ce fut lors que de nos yeux
 Vous euſſiez vu couler des larmes.

Deux petits cerveaux deſſéchés n'en peuvent pas fournir une grande abondance ; auſſi furent-elles en peu de tems eſſuyées, & nous vûmes le Bourg la Reine d'un œil ſec. Ce fut en ce lieu que nos pleurs ceſſerent & que
 notre

notre appetit s'éguîsa ; mais l'air de la campagne l'avoit rendu si grand dès sa naissance, qu'il devint tout-à-fait pressant vers Antoni, & presque insupportable à Long-jumeau. Il nous fut impossible de passer outre sans l'appaîser auprès d'une fontaine, dont l'eau paroîssoit la plus claire et la plus vive du monde.

Là deux perdrix furent tirées
 D'entre les deux croutes dorées
 D'un bon pain roti, dont le creux
 Les avoit jusques là ferrées ;
 Et d'un appetit vigoureux
 Toutes deux furent devorées,
 Et nous firent mal à tous deux.

Vous ne croirez pas aisément que des estomacs aussi bons que les nôtres aient eu de la peine à digérer deux perdrix froides ; voilà pourtant en vérité la chose comme elle est. Nous en fûmes toujours incommodés jusqu'à Saint Euverte, où nous couchâmes deux jours après notre départ, sans qu'il arrivât rien qui mérite de vous être mandé. Vous savez le long séjour que nous y fîmes, &

vous savez encore que Monsieur Boyer, dont tous les jours nous espérions l'arrivée, en fut la cause. Des gens qu'on oblige d'attendre, & qu'on tient si longtems en incertitude, ont apparemment de méchantes heures ; mais nous trouvâmes moyen d'en avoir de bonnes dans la conversation de Monsieur l'Evêque d'Orléans, que nous avions l'honneur de voir assez souvent, & dont l'entretien est tout-à-fait agréable. Ceux qui le connoissent vous auront pû dire que c'est un des plus honnêtes hommes de France, et vous en serez entierement persuadé, quand nous vous apprendrons qu'il a

L'esprit & l'ame d'un D'Elbaine,
C'est-à-dire, avec la bonté,
La douceur et l'honnêteté
D'une vertu mâle & Romaine,
Qu'on respecte en l'antiquité.

Nos soirées se passoient le plus souvent sur les bords de la Loire ; & quelquefois nos après-dinées, quand la chaleur étoit plus grande, dans les routes de la forêt qui s'étend du côté de Paris. Un jour pendant la
canicule,

canicule, à l'heure que le chaud est le plus insupportable, nous fûmes bien surpris d'y voir arriver une manière de courier assez extraordinaire,

Qui sur une mazette outrée,
Bronchant à tout moment, trottoit :
D'ours sa casaque étoit fourrée,
Comme le bonnet qu'il portoit :
Et le cavalier rare étoit
Tout couvert de toile cirée,
Qui fondant par tout dégoutoit.
Ainsi l'on peint dans des tableaux
Un Icare tombant des nues,
Où l'on voit dans l'air épandues
Ses aîles de cire en lambeaux,
Par l'ardeur du soleil fondues,
Choir autour de lui dans les eaux.

La comparaison d'un homme qui tombe des nues avec un qui court la poste vous paroîtra peut-être bien hardie ; mais, si vous aviez vû le tableau d'un Icare, que nous trouvâmes quelques jours après dans une hôtellerie, cette vision vous seroit venue comme à nous, ou tout au moins vous sembleroit excusable. Enfin, de quelque façon que vous la receviez, elle ne vous sauroit paroître plus

plus bizarre que le fut à nos yeux la figure de ce cavalier, qui étoit par hazard notre ami d'Aubeville. Quoique notre joie fut extrême dans cette rencontre, nous n'osâmes pourtant pas nous hasarder de l'embrasser en l'état qu'il étoit ; mais, si-tôt

Qu'au logis il fut retiré,
 Débotté, frotté, deciré,
 Et qu'il nous parut délassé,
 Il fut comme il faut embrassé.

Nous écrivîmes en ce tems-là, comme après avoir attendu l'homme que vous savez inutilement, nous résolûmes enfin de partir sans lui. Il fallut avoir recours à Blavet pour notre voiture, n'en pouvant trouver de commode à Orléans. Le jour qu'il nous devoit arriver un carosse de Paris, nous reçûmes une lettre de Monsieur Boyer, par laquelle il nous assûroit qu'il viendrait dedans, & que ce soir là nous souperions ensemble. Après donc avoir donné les ordres nécessaires pour le recevoir, nous allâmes au-devant de lui. A cent pas des portes parut, le long des grands chemins, une maniere de coche

coche fort délabré, tiré par quatre vilains chevaux, & conduit par une vrai cocher de louage.

Un équipage en si mauvais ordre ne pouvoit être que ce que nous cherchions ; & nous en fûmes bientôt assurés, quand deux personnes qui étoient dedans, ayant reconnu nos livrées, firent arrêter :

Et lors fortit, avec grands cris,
Un béquillard d'une portiere,
Fort bazané, sec, & tout gris,
Béquillant de même maniere
Que Boyer béquille à Paris.

A cette démarche, qui n'eut cru voir Monsieur Boyer ? & cependant c'étoit le petit Duc avec Monsieur Potel. Ils s'étoient tous deux servis de la commodité de ce carrosse ; l'un pour aller à la maison de Monsieur son frère, auprès de Tours, et l'autre à quelques affaires qui l'appelloient dans le pays. Après les civilités ordinaires, nous retournâmes tous ensemble à la ville, où nous lûmes une lettre d'excuse, qu'ils apportoit de la part de Monsieur Boyer, & cette
fâcheuse

fâcheuse nouvelle nous fut depuis confirmée de bouche par ces messieurs. Ils nous assurèrent, que, nonobstant la fièvre qui l'avoit pris malheureusement cette nuit là, il n'eut pas laissé de partir avec eux, comme il avoit promis, si son médecin, qui se trouva chez lui par hazard à quatre heures du matin, ne l'en eut empêché. Nous crûmes sans beaucoup de peine, que, puisqu'il ne venoit pas après tant de sermens, il étoit assurément

Fort malade, et presqu'aux abois ;
Car on peut, sans qu'on le cajole,
Dire, pour la première fois,
Qu'il auroit manqué de parole.

Il fallut donc se résoudre à marcher sans Monsieur Boyer. Nous en fûmes d'abord un peu fâchés ; mais, avec sa permission, en peu de tems consolés. Le souper, préparé pour lui, servit à régaler ceux qui vinrent à sa place. Et le lendemain tous ensemble nous allâmes coucher à Blois. Durant le chemin, la conversation fut un peu goguenarde ; aussi étions nous avec des gens de
bonne

bonne compagnie. Etant arrivés, nous ne songeâmes d'abord qu'à chercher Monsieur Colomb. Après une si long absence, chacun mouroit d'envie de le voir : il étoit dans une hôtellerie, avec Monsieur le Président le Bailleul, faisant si bien l'honneur de la ville, qu'à peine nous put il donner un moment pour l'embrasser ; mais le lendemain à notre aise nous renouvelâmes une amitié, qui, par le peu de commerce que nous avions eu depuis trois années, sembloit avoir été interrompue. Après mille questions, faites toutes ensemble, comme il arrive ordinairement dans une entrevue de fort bons amis qui ne se sont point vus depuis longtemps, nous eûmes, quoiqu'avec un extrême regret, curiosité d'apprendre de lui, comme de la personne la plus instruite, & que nous savons avoir été le seul témoin de tout le particulier,

Ce que fit en mourant notre pauvre ami Blot,
 Et ses moindres discours et sa moindre pensée.
 La douleur nous défend d'en dire plus d'un mot ;
 Il fit tout ce qu'il fit d'une ame bien sentée.

Enfin,

Enfin, ayant causé de beaucoup d'autres choses, qu'il seroit trop long de vous dire, nous allâmes ensemble faire la révérence à son Altesse Royale, & de-là dîner chez lui avec Monsieur & Madame la Présidente de Bailleul.

Là, d'une obligeante maniere,
D'un visage ouvert & riant,
Il nous fit bonne & grande chere,
Nous donnant, à son ordinaire,
Tout ce que Blois a de friand.

Son couvert étoit le plus propre du monde. Il ne souffroit pas sur sa nape une seule miette de pain. Des verres bien rincés, de toutes sortes de figures, brilloit sans nombre sur son buffet, & la glace étoit tout autour en abondance.

En ce lieu seul nous bûmes frais ;
Car il a trouvé des merveilles
Sur la glace & sur les banquets,
Et pour empêcher les bouteilles
D'être à la merci des laquais.

Sa falle étoit parée pour le-balet du soir ;
toutes les belles de la ville priées : tous les
violons de la province assemblés, & tout cela
se faisoit pour divertir Madame le Bailleul.

Et cette belle Présidente
Nous parut si bien ce jour là,
Qu'elle en devoit être contente.
Assurément elle effaça
Tant de beautés qu'à Blois on vante.

Ni la bonne compagnie, ni les divertisse-
ments qui se préparoient, ne purent nous em-
pêcher de partir incontinent après le dîné.
Amboise devoit être notre couchée ; &, comme il étoit déjà tard, nous n'eûmes que le tems qu'il falloit pour y pouvoir arriver. La soirée s'y passa fort mélancholiquement dans le déplaisir de n'avoir plus à voyager sur la levée et sur la vue de cette agréable riviere,

Qui par le milieu de la France,
Entre les plus heureux côteaux,
Laisse en paix répandre ses eaux,
Et porter par-tout l'abondance
Dans cent villes & cent châteaux
Qu'elle embellit de sa présence.

C

Depuis

Depuis Amboise jusqu'à Fontallade, nous vous épargnerons la peine de lire les incommodités de quatre méchans gîtes, & à nous le chagrin d'un si fâcheux ressouvenir : vous faurez seulement, que la joie de Monsieur de Luffans ne parut pas petite de voir arriver chez lui des personnes qu'il aimoit si tendrement ; mais, nonobstant la beauté de sa maison & sa grande chere, il n'aura que les cinq vers que vous avez déjà vus :

Ni les pays où croit l'encens,
 Ni ceux d'où vient la cassonade,
 Ne sont point pour charmer les sens
 Ce qu'est l'aimable Fontallade
 Du tendre & commode Luffans.

Il ne se contenta pas de nous avoir si bien reçus chez lui, il voulut encore nous accompagner jusqu'à Blayes : nous nous détournâmes un peu de notre chemin pour aller rendre tous ensemble nos devoirs à Monsieur le Marquis de Jonfac, son beaufrère. Un compliment de part et d'autre décida la visite ; &, de tous les offres qu'il nous fit, nous n'acceptâmes que des perdreaux & du pain

pain tendre. Cette provision nous fut assez nécessaire, comme vous allez voir :

Car entre Blayes & Jonfac
On ne trouva que Croupignac.
Le Croupignac est très funeste ;
Car le Croupignac est un lieu
Où six mourans faisoient le reste
De cinq ou six cens que la peste
Avait envoyé devant Dieu :
Et ces six mourans s'étoient mis
Tous six dans un même logis.
Un septième, soi-disant prêtre,
Plus pestiféré que les six,
Les confessoit par la fenêtre,
De peur, disoit-il, d'être pris
D'un mal si fâcheux & si traître.

Ce lieu si dangereux & si misérable fut traversé brusquement, &, n'espérant pas trouver de village, il fallut se résoudre à manger sur l'herbe ; où les perdreaux & le pain tendre de Monsieur de Jonfac furent d'un grand secours. En suite d'un repas si cavalier, continuant notre chemin, nous arrivâmes à Blayes ; mais si tard, & le lendemain nous en partîmes si matin, qu'il nous fut impossible d'en remarquer la situation qu'avec la

clarté des étoiles. Le montant, qui commençoit de très bonne heure, nous obligeoit à cette diligence. Après donc avoir dit mille adieux à Lussans, et reçu mille baisers de lui, nous nous embarquâmes dans une petite chaloupe, & voguâmes longtems avant le jour.

Mais, si-tôt que par son flambeau
La lumiere nous fut rendue,
Rien ne s'offroit à notre vue
Que le Ciel, & notre bateau
Tout seul dans la vaste étendue
D'une affreuse campagne d'eau.

La Garonne est effectivement si large, depuis qu'au bec des Landes d'Ambeffe elle est jointe avec la Dordonne, qu'elle ressemble tout à-fait à la mer ; & ses marées montent avec tant d'impétuosité, qu'en moins de quatre heures nous fîmes le trajet ordinaire,

Et vûmes, au milieu des eaux,
Devant nous paroître Bordeaux,
Dont le port, en croissant, resserre
Plus de barques & de vaisseaux
Qu'aucun autre port de la terre.

Sans

Sans mentir, la rivière étoit si couverte, que notre felouque eut bien de la peine à trouver place pour aborder. La foire, qui devoit tenir dans peu de jours, avoit attiré cette grande quantité de navires & de marchands, quasi de toutes sortes de nations, pour charger des vins de ce pays.

Car ce facheux & rude port,
En cette saison, a la gloire
De donner tous les ans à boire
Presqu'à tous les peuples du Nort.

Ces messieurs emportent de là tous les ans une effroyable quantité de vins ; mais ils n'emportent pas les meilleurs. On les traite d'Allemands ; & nous apprîmes qu'il étoit défendu non-seulement de leur en vendre pour enlever, mais encore de leur en laisser boire dans les cabarets. Après être descendus sur la Grève, et avoir admiré quelque tems la situation de cette ville, nous nous retirâmes au chapeau rouge, où Monsieur Taleman nous vint prendre aussi-tôt qu'il fut notre arrivée. Depuis ce moment nous nous retirâmes dans notre logis, pen-

dant notre séjour à Bordeaux, pour y coucher. Les journées se passoient toutes entières le plus agréablement du monde chez Monsieur l'Intendant : car les plus honnêtes gens de la ville n'ont point d'autre réduit que sa maison. Il n'y a pas un homme dans le parlement qui ne soit ravi d'être de ses amis. Il a trouvé même que la plupart étoient ses cousins, & on le croiroit plutôt premier Président de la Province que l'Intendant; enfin, il est toujours le même que vous l'avez vu, hormis que sa dépense est plus grande. Mais, pour Madame l'Intendante, nous vous dirons en secret qu'elle est tout-à-fait changée.

Quoique sa beauté soit extrême,
 Qu'elle ait toujours ce grand œil bleu,
 Plein de douceur & plein de feu,
 Elle n'est pourtant plus la même ;
 Car nous avons appris qu'elle aime,
 Et qu'elle aime fort, le jeu.

Elle, qui ne connoissoit pas autrefois les cartes, passe maintenant des nuits au lansqueneter. Toutes les femmes de la ville sont devenue joueuse pour lui plaire. Elles
 viennent

viennent régulièrement chez elle pour la divertir, & qui veut voir une belle assemblée n'a qu'à lui rendre visite. Mademoiselle Du Pin se trouve toujours là bien à-propos pour entretenir ceux qui n'aiment point le jeu. En vérité sa conversation est si fine & si spirituelle, que ce ne sont point les plus mal partagés. C'est là que ces messieurs les Gascons apprennent le bel air & la belle façon de parler.

Mais cette agréable Du Pin,
 Qui dans sa maniere est unique,
 A l'esprit méchant & bien fin ;
 Et, si jamais Gascon s'en pique,
 Gascon fera mauvaise fin.

Au reste, sans faire ici les goguenards sur messieurs les Gascons, puisque Gascons y a, nous commençons nous-mêmes à courir quelque risque, & notre retraite un peu précipitée ne fut pas mal à-propos. Voyez pourtant quel malheur, pour donner deux jours après dans Agen !

Agen, cette ville fameuse,
 De tant de belles le séjour,

Si fatale et si dangereuse
 Aux cœurs sensibles à l'amour :
 Dès qu'on l'approche seulement,
 On doit bien prendre garde à foi ;
 Car tel y va, de bonne foi,
 Pour n'y passer qu'une journée,
 Qui s'y sent, par je ne sai quoi,
 Arrêter pour plus d'une année.

Un nombre infini de personnes y ont même passé le reste de leur vie, sans en pouvoir sortir. Le fameux palais d'Armide ne fut jamais si redoutable. Nous y trouvâmes Monsieur de Saint Luc arrêté depuis fix mois ; Nort depuis quatre années ; & Dortis depuis fix semaines ; & ce fut lui qui nous instruisit de toutes ces choses, & qui voulut absolument nous faire voir les enchanteresses de ce lieu. Il pria donc toutes les belles de la ville à souper ; & tout ce qui se passa dans ce magnifique repas nous fit bien connoître que nous étions dans un pays enchanté. En vérité ces dames ont tant de beauté, qu'elles nous surprirent dans leur premier abord ; & tant d'esprit, qu'elles nous gagnèrent dès la première conversation. Il est impossible de les voir et de conserver sa liberté ;

berté ; & c'est la destinée de tous ceux qui passent en ce lieu là, s'ils ont la permission d'en sortir, d'y laisser au moins le cœur pour otage d'un prompt retour.

Ainsi donc qu'avoient fait les autres,
Il fallut y laisser les notres.
Là tous deux ils nous furent pris :
Mais, n'en déplaise à tant de belles,
Ce fut par l'aimable Dortis !
Aussi nous traita-t-il mieux qu'elles.

Cela ne se fit assurément que sous leurs bons plaisirs. Elles ne lui envierent point cette conquête, & nous jugeant apparemment très infirmes, elles ne daignèrent pas employer le moindre de leurs charmes pour nous retenir. Aussi le lendemain de grand matin trouvâmes-nous les portes ouvertes & les chemins libres ; de sorte que rien ne nous empêcha de gagner Encosse, sur des coureurs que Monsieur de Chameraut nous avoit promis, & qui nous attendoient depuis un mois à Agen. C'est de ce véritable ami qu'on peut assurer,

Et dire, sans qu'on le cajole,
Qu'il fait bien tenir sa parole.

Encosse

Encoffe est un lieu dont nous ne vous entretiendrons guere ; car, excepté ses eaux, qui sont admirables pour l'estomac, rien ne s'y rencontre. Il est au pied des Pyrénées, éloigné de tout commerce, & l'on n'y peut avoir aucun divertissement que celui de voir revenir sa santé. Un petit ruisseau, qui serpente à vingt pas du village entre des faules et des prés les plus verts qu'on puisse s'imaginer, étoit toute notre consolation. Nous allions tous les matins prendre nos eaux en ce bel endroit, & les après-dinées nous promener. Un jour que nous étions sur le bord, assis sur l'herbe, & que, nous ressouvenant des hautes marées de la Garonne, dont nous avions la mémoire encore assez fraîche, nous examinions les raisons que donnent Descartes & Gassendi du flux & reflux, il sortit tout d'un coup, d'entre les roseaux les plus proches, un homme qui nous avoit apparemment écoutés : c'étoit

Un vieillard tout blanc, pâle, & sec,
 Dont la barbe & la chevelure
 Pendoit plus bas que la ceinture.
 Ainsi l'on peint Melchisédec,

Ou

Ou plutôt telle est la figure
 D'un certain vieux évêque Grec,
 Qui, faisant le Salamelec,
 Dît à tous la bonne aventure :
 Car il portoit un chapiteau,
 Comme un couvercle de lessive,
 Mais d'une grandeur excessive,
 Qui lui tenoit lieu de chapeau ;
 Et ce chapeau, dont les grands bords
 Alloient tombant sur ses épaules,
 Etoit fait de branches de saules,
 Et couvroit presque tout son corps.
 Son habit, de couleur verdâtre,
 Etoit d'un tissu de roseaux ;
 Le tout couvert de gros morceaux
 D'un cristal épais & bleuâtre.

A cette apparition, la peur nous fit faire
 deux signes de croix & trois pas en arriere ;
 mais la curiosité prévalut sur la crainte, &
 nous résolûmes, bien qu'avec quelques pe-
 tits battemens de cœur, d'attendre le vieil-
 lard extraordinaire, dont l'abord fut tout-à-
 fait gracieux, & qui nous parla fort civile-
 ment de cette sorte :

Messieurs, je ne suis point surpris
 Que de ma rencontre imprévue
 Vous ayez un peu l'âme émue ;

Mais,

Mais, lorsque vous aurez appris
 En quel rang les destins ont mis
 Ma naissance à vous inconnue,
 Et le sujet de ma venue,
 Vous rassurerez vos esprits :
 Je suis le Dieu de ce ruisseau,
 Qui, d'une urne jamais tarie,
 Qui panche au pied de ce côteau,
 Prend le soin dans cette prairie
 De verser incessamment l'eau
 Qui la rend si verte & fleurie.
 Depuis huit jours, matin & soir
 Vous me venez réglément voir,
 Sans croire me rendre visite ;
 Ce n'est pas que je ne mérite
 Que l'on me rende ce devoir ;
 Car enfin j'ai cet avantage,
 Qu'un canal si clair est si net
 Est le lieu de mon appannage ;
 Dans la Gascogne un tel partage
 Est bien joli pour un cadet.
 Aussi l'avez-vous trouvé tel,
 Louant mes bords & ma verdure,
 Ce qui me plait, je vous assure,
 Plus qu'une offrande ou qu'un autel ;
 Et tout-à-l'heure, je le jure,
 Vous en ferez, foi d'immortel,
 Recompensez avec usure.
 Dans ce petit vallon champêtre
 Soyez donc très-bien venus :

Chacun

Chacun de vous y fera maître :
Et, puisque vous voulez connoître
Les causes du flux & reflux,
Je vous instruirai là-dessus,
Et vous ferai bientôt paroître,
Que les raisonnemens, connus
De tout tems, sont les attributs
De la foiblesse de votre être ;
Car tous les dits & les redits
De ces vieux rêveurs de jadis
Ne sont que contes d'Amadis ;
Mêmes dans nos sectes dernières
Les Descartes, les Gassendis,
Quoiqu'en différentes manieres,
Et plus heureux, & plus hardis
A fouiller les causes premières,
N'ont jamais traité ces matières
Que comme de vrai étourdis.
Moi, qui sai le fin de ceci,
Comme étant chose qui m'importe,
Pour vous mon amour est si forte,
Qu'après en avoir éclairci
Votre esprit de si bonne sorte
Qu'il n'en soit jamais en souci,
Je veux que la docte cohorte
Vous en doive grand merci.

Il nous prit alors tous deux par la main,
& nous fit affoir sur le gazon à ses cotés.
Nous nous regardions assez souvent sans rien
D dire,

dire, fort étonnés de nous voir en conversation avec une fleuve ; mais, tout d'un coup,

Il se moucha, cracha, toussa,
 Puis en ces mots il commença :
 Lorsque l'onde en partage échet
 Au frere du grand Dieu qui tonne,
 L'Avènement à la couronne
 De ce nouveau monarque fut
 Publié par tout, & fallut
 Que chaque Dieu fleuve en personne
 Allât lui porter son tribut.
 Dans ce rencontre la Garonne
 Entre tous les autres parut,
 Mais si brusque & si fanfaron,
 Que sa démarche lui déplut ;
 Et le puissant Dieu résolut
 De châtier cette Gasconne
 Par quelque signalé rebut :
 De fait, il en fit peu de cas :
 Quand elle lui vint rendre hommage,
 Il se refroga le visage,
 Et la traita de haut en bas :
 Mais elle, au lieu de l'appaiser,
 Ayant pris soin d'apprivoiser,
 Avec la puissante Dordogne,
 Mille autres fleuves de Gascogne,
 Sembla le vouloir offencer.
 Lui, d'une orgueilleuse maniere,
 Comme il a l'humeur fort altiere,

Amerement

Amerement s'en courrouça,
 Et d'une mine froide & fiere
 Deux fois si loin la repoussa,
 Que cette insolente riviere
 Toutes les deux fois rebroussa
 Plus de six heures en arriere.
 Bien au vrai cette téméraire
 Se fut attiré sur les bras
 Un peu follement cette affaire,
 Les grands fleuves ne crurent pas
 Devoir en un tel embarras
 Se séparer de leur confrere,
 Ni l'abandonner ; au contraire,
 Ils en murmurèrent tous bas,
 Accusant le Roi trop sévère :
 Mais lui, branlant ses cheveux blancs,
 Tous dégoutans de l'onde amere,
 Taisez-vous, dit-il, insolens,
 Ou vous saurez en peu de tems
 Ce que peut Neptune en colere.
 Sur le champ, au lieu de se taire,
 Plus haut encore on murmura :
 Le Dieu lors en furie entra,
 Son trident par trois ferra,
 Et trois fois par le Styx jura :
 Quoi ! donc, ici l'on osera
 Dire hardiment ce qu'on voudra ?
 Chaque petit dieu glosera
 Sur ce que Neptune fera ?
Per Dio questo non fara,

Chacun d'eux s'en repentira,
 Et pareil traitement aura ;
 Car deux fois par jour on verra
 Qu'à sa source on retournera,
 Et deux fois mon courroux fuira ;
 Mais plus loin que pas un ira
 Celui qui, pour son malheur, a
 Causé tout ce desordre là ;
 Et cet exemple durera
 Tant que Neptune regnera.
 A ce Dieu du moite élément
 Ces rebelles lors se soumirent,
 Et, quoique grondant, obéirent
 Par force à ce commandement.
 Voilà ce qu'on n'a jamais fû,
 Et que tout le monde admire :
 Aussi avions-nous résolu,
 Pour notre honneur de n'en rien dire ;
 Mais aujourd'hui vous m'avez plû
 Si fort, que je n'ai jamais pû
 M'empêcher de vous en instruire.

Il n'eut pas achevé ces mots qu'il s'écoula
 d'entre nous deux : mais si vite, qu'il étoit à
 plus de vingt pas avant que nous nous en
 fussions apperçus. Nous le suivîmes le plus
 legerement que nous pûmes, &, voyant
 qu'il

qu'il étoit impossible de l'attraper, nous lui
criâmes plusieurs fois,

He ! Monsieur le fleuve, arrêtez :
Ne vous en allez pas si vite :
He ! de grace en un mot écoutez.
Mais il se remit dans son gîte,

Et rentra dans ces mêmes roseaux dont nous
l'avions vu sortir. Nous allâmes en vain
jusqu'à cet endroit ; car le bon homme étoit
déjà tout fondu en eau quand nous arri-
vâmes, & sa voix n'étoit plus

Qu'un murmure agréable & doux ;
Mais cet agréable murmure
N'est entendu que des cailloux ;
Il ne le pût être de nous,
Et même, sans vous faire injure,
Il ne l'eut pas été de vous.

Après l'avoir appelé plusieurs fois inutile-
ment, enfin la nuit nous obligea de retourner
en notre logis, où nous fîmes mille re-
flexions sur cette aventure. Notre esprit n'é-
toit pas entièrement satisfait de cet éclair-
cissement ; & nous ne pouvions concevoir

pourquoi, dans une sédition où tous les fleuves avoient trempé, il n'y en avoit eu qu'une partie de chatiés. Nous revînmes plusieurs fois en ce même lieu, tant que nous demeurâmes à Encoffe, pour y conjurer cet honnête fleuve de nous vouloir donner à ce sujet un quart d'heure de conversation ; mais il ne parut plus, &, nos eaux étant prises, le tems vint enfin de s'en aller. Un carosse, que Monsieur le Sénéchal d'Armagnac avoit envoyé, nous mena bien à notre aise chez lui à Castille, où nous fûmes reçus avec tant de joie, qu'il étoit aisé de juger que nos visages n'étoient point désagréable au maitre de la maison.

C'est chez cet illustre Fontrailles,
Où les tourtes, les ortolans,
Les perdrix rouges, & les cailles,
Et mille autres vols succulens,
Nous firent horreur des mangeailles,
Dont Carbon & tant de canailles
Vous affrontent depuis vingt ans.

Vous autres Cazaniers, qui ne connoissez
que la vallée de Misere, & vos rôtisseurs de
Paris,

Paris, vous ne savez ce que c'est que la bonne chère; si vous vous y connoissez, & si vous l'aimez, comme vous dites,

Soyez donc assez braves gens
 Pour quitter enfin vos murailles;
 Et, si vous êtes de bon sens,
 Allez & courez chez Fontrailles
 Vous gorger de mêts excellens.

Vous y ferez bien reçus assurément, & vous le trouverez toujours le même, sans plus s'embarrasser des affaires du monde, & il se divertit à faire achever sa maison, qui fera parfaitement belle; les honnêtes gens de sa province en savent fort bien le chemin; mais les autres ne l'ont jamais pû trouver. Après nous y être empifrés quatre jours avec Monsieur le Président de Marmiesse, qui prit la peine de s'y rendre aussi-tôt qu'il fut averti de notre arrivée, nous allâmes tous ensemble à Toulouse descendre chez Monsieur l'Abbé de Beauregard, qui nous attendoit, & qui nous donna de ces repas qu'on ne peut faire qu'à Toulouse. Le lendemain, Monsieur le Président de Marmisse nous voulut
 faire

faire voir dans un dîner jusques où peut aller la splendeur & la magnificence, ou plutôt, avec sa permission, la profusion & la prodigalité. Le festin du menteur n'étoit rien en comparaison ; & c'est ici qu'il faut redoubler nos efforts, pour vous en faire une description magnifique.

Toi qui préside aux repas,
 O Muse, sois-nous favorable,
 Décris avec nous tous les plats
 Qui parurent sur cette table :
 Pour notre honneur & pour ta gloire,
 Fais qu'aucun de tous ces grands mets
 Ne s'échape à notre mémoire,
 Et fais qu'on en parle à jamais.
 Mais comme notre esprit s'abuse,
 De s'imaginer qu'aux festins
 Puisse présider une Muse,
 Et qu'elle se connoisse en vins !
 Non, non, ces doctes demoiselles
 N'eurent jamais un bon morceau,
 Et ces vieilles sempiternelles
 Ne bûrent jamais que de l'eau.
 A qui donc adresser ses vœux
 En des occasions pareilles ?
 Est-ce à vous, Bachus, Roi des treilles ?
 Mais, pour rimer, Bachus & Come
 Sont des Dieux de peu de secours ;

Et

Et jamais, de mémoire d'homme,
On ne leur fit un tel discours.

Tout nous manque au besoin, & de notre chef nous n'oserions entreprendre une si grande affaire : il faut donc nous contenter de vous dire, que jamais on ne vit rien de si splendide ; & nous eussions crû Toulouse, ce lieu si renommé pour la bonne chère, épuisé pour jamais de toute sorte de gibier, si l'un de vos amis & des nôtres ne nous eut encore le lendemain, dans un dîner, fait admirer cette ville comme un prodige pour la quantité des belles choses qu'elle fournit : vous devinerez aisément son nom, quand nous vous dirons,

Que c'est un de ces beaux esprits
Dont Toulouse fut l'origine ;
C'est le seul Gascon qui n'a pris
Ni l'air ni l'accent du pays ;
Et l'on jugeroit, à sa mine,
Qu'il n'a jamais quitté Paris.

Enfin, c'est l'agréable Monsieur d'Osneville, dont l'air & l'esprit n'ont rien que
d'un

d'un homme qui n'auroit jamais bougé de la cour.

Vous saurez qu'il est marié
 Environ depuis une année,
 Et qu'il est tout-à-fait lié
 Du sacré lien d'Hymenée ;
 Lié tout-à-fait, c'est-à-dire,
 Qu'il est lié tout-à-fait bien,
 Et qu'il ne lui manque plus rien,
 Et qu'il a tout ce qu'il desire :
 L'épouse est bien apparentée,
 Et bien apparenté l'époux ;
 Elle, jeune, riche, *espritée* ;
 Il est jeune, riche, esprit doux.

Avec lui, & dans son carrosse, nous quitâmes Toulouse pour aller à Grouillet, où Monsieur le Comte d'Aubijoux nous reçut fort civilement. Nous le trouvâmes dans un petit palais, qu'il a fait bâtir au milieu de ses jardins entre des fontaines & des bois, & qui n'est composé que de trois chambres, mais bien peintes & tout-à-fait appropriées : il a destiné ce lieu pour se retirer en particulier avec deux ou trois de ses amis, ou, quand il est seul, s'entretenir avec ses livres, pour ne pas dire avec sa maîtresse.

Malgré

Malgré l'injustice des cours,
 Dans cet agreable hermitage
 Il coule doucement ses jours
 Et vit en véritable sage.

De vous dire qu'il tenoit une forte bonne table, & bien servie, ce ne feroit vous apprendre rien de nouveau ; mais peut-être serez-vous surpris de savoir, que, faisant si grande chere, il ne vivoit que d'une croûte de pain par jour : aussi son visage étoit-il d'un homme mourant. Bien que son parc fut très-grand, & qu'il eut mille endroits plus beaux les uns que les autres pour se promener, nous passions les journées entieres dans une petite isle plantée, & tenue aussi propre qu'un jardin, & dans laquelle on trouve, comme par miracle, une fontaine qui jaillit, & va mouiller, le haut du berceau, de grands cyprès qui l'entourent.

Sous ce berceau, qu'Amour exprès
 Fit pour toucher quelque inhumaine,
 L'un de nous deux, un jour au frais,
 Assis près de cette fontaine,
 Le cœur percé de mille traits,

D'une

D'une main qu'il portoit à peine,
 Grava ces vers sur un cyprès :
 Hélas ! que l'on feroit heureux
 Dans ce beau lieu, digne d'envie,
 Si, toujours aimé de Sylvie,
 L'on pouvoit toujours, amoureux,
 Avec elle passer la vie !

Vous connoîtrez par là, que dans notre voyage nous ne songeons pas toujours à faire bonne chere, & que nous avons quelquefois des momens assez tendres. Au reste, quoique Grouillet ait tant de charmes, Monsieur d'Aubijoux ne nous pût tenir que trois jours, après lesquels, il nous donna son carosse pour aller à Castres prendre celui de Monsieur de Penautier, qui nous mena chez lui à Penautier, à une lieue de Carcassone. Vos fantés y furent bues mille fois avec le cher ami Balzant, qui ne nous quitta pas un moment. La comédie fut aussi de nos divertissemens assez grand, parce que la troupe n'étoit pas mauvaise, et qu'on y voyoit toutes les dames de Carcassone. Quand nous en partîmes, Monsieur de Penautier, qui sans doute est un des plus honnêtes hommes du monde, voulut absolument que nous

nous

nous prissions encore son carosse pour aller à Narbonne, quoiqu'il y eut une grande journée. Le tems étoit si beau, que nous espérons le lendemain, sur nos chevaux frais, & qui suivoient en main depuis Encoffe, aller coucher près de Montpellier. Mais, par malheur,

Dans cette vilaine Narbonne,
Toujours il pleut, toujours il tonne.
Toute la nuit doncques il plût,
Et tant d'eau cette nuit il cheut,
Que la campagne submergée
Tint deux jours la ville assiégée.

Que cela ne vous surprenne point ; quand il pleut six heures en cette ville, comme c'est toujours par orage, & qu'elle est située dans un fond, tout environné de montagnes, en peu de tems les eaux se ramassent en si grande abondance, qu'il est impossible d'en sortir sans courir risque de se noyer. Nous le voulûmes pourtant hazarder ; mais l'accident d'un laquais emporté par une ravine, & qui sans doute étoit perdu si son cheval ne l'eut sauvé à la nage, nous fit rentrer bien

vîte pour attendre que les passages fussent libres. Des messieurs que nous trouvâmes se promenant dans la grande place, & qui nous parurent être des principaux du pays, ayant appris notre aventure, crurent qu'il étoit de leur honneur de ne nous laisser pas ennuyer ; ils nous voulurent donc faire voir les raretés de leur ville, & nous menerent d'abord dans l'église cathédrale, qu'ils prétendoient être un chef-d'œuvre pour la hauteur de ses voutes ; mais nous ne saurions pas bien dire au vrai,

Si l'Architecte qui la fit
 La fit ronde, ovale, ou carrée,
 Et moins encor s'il la batit
 Haute, basse, large, ou ferrée :
 Car, arrivés en ce saint lieu,
 Nous n'eûmes jamais autre envie
 Que de faire des vœux à Dieu
 De ne le voir de notre vie.
 Ce qu'on y montre encore de rare
 Est un vieux & sombre tableau,
 Où l'on voit sortir un Lazare,
 A demi-mort, de son tombeau ;
 Mais le peintre l'a si bien fait,
 Sec, pâle, hideux, noir, effroyable,

Qu'il

Qu'il semble bien moins le portrait
Du bon Lazare que d'un diable.

Ces messieurs ne furent pas contents de nous avoir fait voir ces deux merveilles ; ils eurent encore la bonté, pour nous régaler tout-à-fait, de nous présenter à deux ou trois de leur plus polies demoiselles, qui ne faisoient que de se relever de la petite vérole. Voilà tous les divertissemens que nous eûmes à Narbonne : voyez par là, si deux jours que nous y demeurâmes se passèrent agréablement. Toi, qui nous as si bien diverti,

Digne objet de notre courroux,
Vieille ville, toute de fange,
Qui n'es que ruisseaux & qu'égoûts,
Pourrois-tu prétendre de nous
Le moindre vers à ta louange ?
Va, tu n'es qu'un quartier d'hyver
De quinze ou vingt malheureux drilles,
Où l'on peut à peine trouver
Deux ou trois misérables filles
Aussi malfaines que ton air :
Va, tu n'eus jamais rien de beau,
Rien qui mérite qu'on le prise ;
Bien peu de chose est ton tableau,
Et bien moins que rien ton église.

E 2.

L'apostrophe

L'apostrophe est un peu violente, ou l'imprécation un peu forte ; mais nous passâmes dans cette étrange demeure deux journées avec tant de chagrin, qu'elle en est encore quitte à bon marché. Enfin les eaux s'écoulerent, & nos chevaux n'en ayant plus que jusqu'aux fangles, il nous fut permis de sortir. Après avoir marché trois ou quatre lieues dans les plaines toutes noyées, & passé sur de méchantes planches un torrent, qui s'étoit fait de l'égoût des eaux, large comme une riviere, Beziers, cette ville si propre & si bien située, nous fit voir un pays aussi beau que celui dont nous partions étoit vilain. Le lendemain, ayant traversé les Landes de Saint Hubery, & goûté les bons muscats de Loupian, nous vîmes Montpellier se présenter à nous, environné de ces plantades & de ces blanquetes que vous connoissez. Nous y abordâmes à travers mille boules de mail ; car on joue là le long des chemins à la chicane. Dans la grande rue des parfumeurs, par où l'on entre d'abord, l'on croit être dans la boutique de Martial, & cependant,

Bien

Bien que de cette belle ville
 Viennent les meilleurs fenteurs,
 Son terroir, en muscat fertile,
 Ne lui produit jamais de fleurs.

Cette rue si parfumée conduit dans une
 grande place, où sont les meilleures hôtelle-
 ries. * * * * *

* * * * * Dans
 cette même chambre, nous trouvâmes grand
 nombre de dames, qu'on nous dit être les
 plus polies, les plus qualifiées, & les plus
 spirituelles, de la ville; quoique pourtant
 elles ne fussent ni trop belles ni trop bien
 mises. A leurs petites mignardises, leur
 parler gras, & leurs discours extraordinaires,
 nous crûmes bientôt que c'étoit une assem-
 blée des précieuses de Montpellier; mais,
 bien qu'elles fissent de nouveaux efforts à
 cause de nous, elles ne paroissoient que des
 précieuses de campagne, & n'imitoient que
 foiblement les nôtres de Paris. Elles se
 mirent exprès sur le chapitre des beaux es-
 prits, afin de nous faire voir ce qu'elles
 vailloient par le commerce qu'elles ont avec

eux. Il se commença une conversation assez
plaissante :

Les unes disoient que *Ménage* *
Avoit l'air & l'esprit galant,
Que *Chapelain* † n'étoit pas sage,
Que *Costar* ‡ n'étoit pas pédant.

Les autres croyoient Monsieur de *Scuderi* ||

Un homme de fort bonne mine,
Vaillant, riche, & toujours bien mis ;
Sa sœur une beauté divine ;§

Et

* Gilles Ménage, l'un des plus célèbres littérateurs du dernier siècle, mourut en 1692. Quoiqu'il possédât plusieurs langues, & qu'il fut d'une érudition vaste & étendue, il avoit néanmoins très peu de goût, & n'étoit rien moins que galant.

† Jean Chapelain, de l'Académie Française, mort en 1674. Il est auteur d'un poëme épique, intitulée, *La Pucelle, ou la France délivrée*, qui, lorsqu'il parut, après s'être fait attendre pendant vingt ans, ne servit qu'à le rendre ridicule aux yeux de tous les beaux esprits du tems.

‡ Pierre Costar, Bachelier de Sorbonne, mort en 1660, grand défenseur des ouvrages de *Voiture* contre *Girac*, qui avoit pris la défense des ouvrages de *Balzac*. Madame Desloges disoit de lui, *que c'étoit le pédant le plus galant, & le galant le plus pédant, qu'on puisse trouver*.

|| George de Scuderi, poëte François & écrivain très fécond. Il étoit de l'Académie Française, & fut fait Gouverneur de Notre-Dame de la Garde. Il mourut en 1667, à l'âge de 66 ans.

§ Magdeleine de Scuderi, sœur du précédent, s'acquit une si grande réputation par ses romans & par ses autres écrits, qu'on la surnomma *la Sabot* de son siècle. Son *Discours de la Gloire* remporta le prix d'Eloquence à l'Académie

Et *Péliston* un Adonis. ¶

Elles en nommerent encore une très grande quantité, dont il ne nous souvient plus. Après avoir bien parlé de si beaux esprits, il fut question de juger de leurs ouvrages. Dans l'*Allaric* * & dans le *Moyse* † on ne loua que le jugement & la conduite ; &, dans *la Pucelle*, rien du tout ; dans *Sarasin*,

à l'Académie Française en 1671. On fait que Mademoiselle de Scuderi étoit très laide. Elle mourut en 1701, âgée de 94 ans.

¶ Paul Fontanier Péliston, le généreux défenseur du Surintendant *Fouquet*, après sa disgrâce, dont il avoit été premier commis, s'est rendu célèbre par ses vertus autant que par ses ouvrages, qui sont très bien écrits. Son *Histoire de l'Académie Française* lui valut une place dans cette compagnie. Il est mort, en 1693, à 69 ans. La petite vérole l'avoit tellement défiguré, que Madame de Sévigné disoit : *qu'il abusoit de la permission qu'ont les hommes d'être laids*.

* *Allaric*, ou *Rome vaincue*, Poème héroïque, en dix livres, de M. de Scuderi, dont Boileau s'est moqué avec raison dans son *Art poétique*. Ce poème commence par ce vers emphatique & ridicule :

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.

† *Moyse sauvé*, Poème de St. Amand, que le même Boileau a ridiculisé. Dans la cinquième partie de ce poème, l'auteur, parlant du passage de la Mer rouge par Moyse, dit :

*Et là, près des remparts que l'œil peut transpercer,
Les poissons ébabis le regardent passer.*

St. Amand mourut, en 1661, de chagrin, dit-on, de ce que Louis XIV. n'avoit pu supporter la lecture d'un *Poème de la Lune*, où il louoit ce prince de savoir nager. Il fut de l'Académie Française.

rasin, § on n'estima que la lettre de Monsieur Ménage, & la préface de Monsieur Pélisson fut traitée de ridicule ; *Voiture* † même passa pour un homme grossier. Quant aux romans, *Cassandre* || fut estimé pour la délicatesse de la conversation ; *Cyrus* * & *Clélie* ¶ pour la magnificence de l'expression & la grandeur des évènements. Mille autres choses se débitèrent encore plus surprenantes que tout cela ;

* * * * *
 * * * * *
 * * * *

§ Jean-François Sarasin fut un des meilleurs écrivains & un des plus agréables poètes de son tems. Ses principaux ouvrages ont été recueillis en 2 vol. in-12. La *Préface*, qui est à la tête de ce recueil, passe pour un chef-d'œuvre. Sarasin est mort, en 1654, à l'âge de 51 ans.

† Vincent Voiture, l'un des plus beaux esprits de son tems, étoit fils d'un marchand de vin en gros d'Amiens. Il fut de l'Académie Française, & fit longtems les délices des personnes du premier rang & du premier mérite, dont il s'attira l'estime & l'admiration par son esprit & son enjouement. Ses œuvres ont été recueillies en 2 vol. in-12. On remarque beaucoup d'esprit, de génie, & de délicatesse, dans ses *Lettres*, mais elles sont trop recherchées, & les personnes de goût, dit l'Abbé Ladvocat, n'y voient point le vrai style épistolaire. Voiture mourut à Paris, en 1648, à 50 ans.

|| *Cassandre*, Roman de la Calprenade, en 10 vol. in-8. Nous avons d'autres ouvrages de cet auteur, mais ils sont très peu estimés aujourd'hui. Il mourut en 1663.

* *Le grand Cyrus*, Roman de Mademoiselle de Scuderi, pareillement en 10 vol. in-8.

¶ *Clélie*, autre Roman de Mademoiselle de Scuderi, & d'un même nombre de volumes.

* * * * L'envie de rire nous prit si furieusement, qu'il nous fallut quitter la chambre & le logis, pour nous en aller éclater à notre aise dans l'hôtellerie. * * *

* * * * *

* * Nous arrivâmes avant la nuit chez Monsieur de Cauviffon, qui pensa mourir de rire de notre aventure : il prit le soin, par sa bonne chere & par ses bons lits, de nous faire bientôt oublier ces fatigues. Nous ne pûmes, étant si proches de Nîmes, refuser à notre curiosité de nous détourner pour aller voir

Ces grands & fameux bâtimens
Du Pont du Gar & des Areines,
Qui nous restent pour monumens
Des magnificences Romaines :
Ils sont plus entiers & plus sains
Que tant d'autres restes si rares
Echappés aux brutales mains
De ce déluge des barbares
Qui furent les fléaux des humains.

Fort satisfaits du Languedoc, nous prîmes assez vite la route de Provence par une grande prairie de Beaucaire, si célèbre pour

pour sa foire ; & le même jour nous vîmes
de bonne heure

Paroître, sur les bords du Rhône,
Ces murs pleins d'illustres bourgeois,
Glorieux d'avoir autrefois
Eu chez eux la cour & le trône
De trois ou quatre puissans Rois.

On y aborde par

Cette heureuse & fertile plaine
Qui doit son nom à la vertu
Du grand & fameux capitaine,
Par qui le fier Danois, batu,
Reconnut la grandeur Romaine.

Nous vîmes, pour vous parler un peu
moins poëtiqument, cette belle & célèbre
ville d'Arles, qui par son pont de bateaux
nous fit passer de Languedoc en Provence.
C'est assurément y entrer par la plus belle
porte. La situation admirable de ce lieu y a
presque attiré toute la noblesse du pays, &
les dames y sont très bien mises, galantes,
& jolies ; mais si couvertes de mouches,
qu'elles en paroissent un peu coquettes.

Nous

Nous les vîmes toutes au Cours, où nous fûmes, faisant fort bien leur devoir avec quantité de messieurs assez bien faits. Elles nous donnerent lieu de les accoster, quoiqu'inconnues; & sans vanité nous pouvons dire, qu'en deux heures de conversation nous avançâmes assez nos affaires, & que nous fîmes peut-être quelques jaloux. Le soir, on nous pria d'une assemblée, où l'on nous traita plus favorablement encore : mais, avec tout cela, ces belles ne purent obtenir de nous qu'une nuit; & le lendemain nous en partîmes, et traversâmes, avec bien de la peine,

La vaste & pierreuse campagne,
Couverte encor de ces cailloux
Qu'un prince révenant d'Espagne
Y fit pleuvoir dans son courroux.

C'est une grande plaine toute couverte de cailloux effectivement jusqu'à Sellon, petite ville, & qui n'a point d'autre rareté que le tombeau de Nostradamus. Nous y couchâmes, et nous n'y dormîmes pas un moment, à cause des hauts cris d'une comédienne, qui s'avisa d'accoucher cette nuit,
proche

proche de notre chambre, de deux petits comédiens. Un tel vacarme nous fit monter à cheval de bon matin, & cette diligence servit à nous faire considérer plus à notre aise, en arrivant à Marseille, cette multitude de maisons qu'ils appellent bastides, dont toute la campagne voisine est couverte. Le grand nombre en est plus surprenant que la beauté ; car elles sont toutes fort petites & fort vilaines. Vous avez tant oui parler de Marseille, que de vous en entretenir présentement ce seroit répéter les mêmes choses, & peut-être vous ennuyer.

Tout le monde sait que Marseille
Est riche, illustre, & sans pareille
Pour son terroir & pour son port ;
Mais il vous faut parler du fort,
Qui sans doute est une merveille :
C'est *Notre-Dame de la Garde*,
Gouvernement commode & beau,
A qui suffit, pour toute garde,
Un Suisse avec sa hallebarde
Peint sur la porte du château.

Ce fort est sur le sommet d'un rocher presque inaccessible, & si haut élevé, que, s'il commandoit

commandoit à tout ce qu'il voit au-dessous de lui, la plûpart du genre-humain ne vivoit que sous son plaisir.

Aussi voyons-nous que nos Rois
 En connoissoient bien l'importance,
 Pour le confier ont fait choix
 Toujours de gens de conséquence,
 De gens pour qui dans les allarmes
 Le danger auroit eu des charmes,
 Des gens prêts à tout hazarder,
 Qu'on eut vu long-tems commander,
 Et dont le poil poudreux a blanchi sous les armes.

Une description magnifique,* qu'on a fait autrefois de cette place, nous donna la curiosité de l'aller voir. Nous grimpâmes plus d'une heure avant que d'arriver à l'extrémité de cette montagne, ou l'on est bien surpris de ne trouver qu'une méchante mazure tremblante, prête à tomber au premier vent. Nous frapâmes à la porte ; mais doucement, de peur de la jeter par terre ; &, après avoir heurté longtems, sans entendre même un chien aboyer sur la tour,

F

Des

* Par Scuderi lui-même.

Des gens, qui travailloient là proche,
 Nous dirent, Messieurs, là dedans
 On n'entre plus depuis longtems.
 Le Gouverneur de cette roche,
 Retournant en cour par le coche,
 A, depuis environ quinze ans,
 Emporté la clef dans sa poche.

La naïveté de ces bonnes gens nous fit
 bien rire, sur-tout quand ils nous firent re-
 marquer un écriteau que nous lûmes avec
 assez de peine, car le tems l'avoit presque ef-
 facé.

Portion de gouvernement
 A louer tout présentement.
 Plus bas, en petit caractère,
 Il faut s'adresser à Paris,
 Ou chez *Conrart*, † le secrétaire,
 Ou chez *Courbé*, l'homme d'affaire
 De tous messieurs les beaux esprits.

Croyant, après cela, de n'avoir plus rien
 de rare à voir en ce pays, nous le quittâmes
 sur

† Valentin Conrart, Conseiller-secrétaire du Roi, & l'un des pre-
 miers membres de l'Académie Française, écrivoit très bien en François,
 & avoit beaucoup de politesse. Il mourut à Paris, en 1675, à l'âge de
 72 ans. On fait que c'est dans sa maison que l'Académie Française com-
 mença de se former en 1629.

sur le champ, & même avec empressement, pour aller goûter des muscats à la Ciontat. Nous n'y arrivâmes pourtant que fort tard, parce que les chemins sont rudes, & que, passant par Cassis, il est bien difficile de ne s'y pas arrêter à boire. Vous n'êtes pas assurément curieux de savoir de Ciontat,

Que les marchands & les nochers

La rendent fort considérable :

Mais, pour le muscat adorable,

Qu'un soleil proche & favorable

Confit dans les brulans rochers,

Vous en aurez, freres très chers,

Et du meilleur, sur votre table.

Les grandes affaires que nous avions en ce lieu furent achevées aussi-tôt que nous eûmes acheté le meilleur vin. Ainsi le lendemain, vers le midi, nous nous acheminâmes vers Toulon. Cette ville est dans une situation admirable, exposée au midi, & couverte du septentrion par des montagnes élevées jusqu'aux nues, qui rendent son port le plus grand & le plus sûr qui soit au monde. Nous y trouvâmes Monsieur le Chevalier Paul, qui, par sa charge, son mérite, & par

sa dépense, est le premier & le plus considérable du pays.

C'est ce Paul, dont l'expérience
Gourmande la mer & le vent :
Dont le bonheur & la vaillance
Rendent formidable la France
A tous les peuples du Levant.

Ces vers sont aussi magnifiques que sa mine ; mais, en vérité, quoiqu'elle ait quelque chose de sombre, il ne laisse pas d'être commode, doux, & tout-à-fait honnête. Il nous régala dans sa cassine, propre, & si bien tendue, qu'elle semble un petit palais enchanté. Nous n'avions trouvé jusque là que les oliviers de médiocre grandeur, & dans des jardins : l'envie d'en voir de gros comme des chênes, & dans le milieu des campagnes, nous fit aller jusqu'à Hieres. Que ce lieu nous plût ! qu'il est charmant ; & quel séjour seroit-ce que Paris sous un si beau climat !

Que c'est avec plaisir, qu'aux mois
Si fâcheux en France & si froids,
On est contraint de chercher l'ombre

Des

Des orangers, qu'en mille endroits
 On y voit, sans rang & sans nombre,
 Former des forêts & des bois.
 Là jamais les plus grands hyvers
 N'ont pû leur déclarer la guerre :
 Cet heureux coin de l'univers
 Les a toujours beaux, toujours verds,
 Toujours fleuris en pleine terre.

Qu'ils nous ont donné de mépris pour les
 nôtres ! dont les plus conservés, & les
 mieux gardés, ne doivent pas être en com-
 paraison appelés des orangers :

Car ces petits nains contrefaits,
 Toujours tapis entre deux ais,
 Et contraints sous des casemattes,
 Ne font, à bien parler, que vrais
 Et misérables culs-de-jattes.

Nous ne pouvions terminer notre voyage
 par un lieu qui nous laissât une idée plus
 agréable ; aussi dès le moment ne songeâmes-
 nous plus qu'à retourner à Paris. Notre dé-
 votion nous fit pourtant détourner un peu
 pour aller à la Sainte Beaume. C'est un lieu
 presque inaccessible, & que l'on ne peut voir
 sans effroi. C'est un antre, dans le milieu

d'un rocher escarpé de plus de quatre-vingts toises de haut, fait assurément par miracle ; car il est bien aisé de voir, que les hommes

N'y peuvent avoir travaillé ;
 Et l'on croit, avec apparence,
 Que les saints esprits ont taillé
 Ce roc, qu'avec tant de constance
 La sainte a si longtems mouillé
 Des larmes de sa pénitence ;
 Mais, si d'une adresse admirable
 L'Ange a taillé ce roc divin,
 Le Démon, cauteleux & fin,
 En a fait l'abord effroyable,
 Sachant bien que le pèlerin
 Se donneroit cent fois au diable,
 Et se damneroit, en chemin.

Nous y montâmes cependant avec bien de la peine par une horrible pluie, &, par la grâce de Dieu, sans murmurer un seul mot ; mais nous n'y fûmes pas plutôt arrivés qu'il nous prit une extrême impatience d'en sortir, sans savoir pourquoi ; nous examinâmes donc assez brusquement la bizarrerie de cette demeure, & nous nous instruisîmes en un moment des religieux, de leur ordre, de leur coutume,

coutume, & de leur maniere de traiter les passans ; car ce sont eux qui les reçoivent & qui tiennent l'hôtellerie.

L'on n'y mange jamais de chair,
 L'on n'y donne que du pain d'orge,
 Et des œufs qu'on y vend bien cher.
 Les moines hideux ont de l'air
 Des gens qui sortent d'une forge.
 Enfin, ce lieu semble un enfer,
 Ou, pour le moins, un coupe-gorge.
 L'on ne peut être sans horreur
 Dedans cette horrible demeure ;
 Et la faim, la soif, & la peur,
 Nous en firent fortir sur l'heure.

Bien qu'il fut presque nuit, & qu'il fit le plus vilain du monde, nous aimâmes mieux hazarder de nous perdre dans les montagnes que de demeurer à la Sainte Beaume ; les reliques qui sont à Saint Maximin nous portèrent bonheur, & nous y firent arriver, avec l'aide d'un guide, sans nous y être égarés, mais non pas sans y être mouillés. Aussi le lendemain, la matinée s'étant passée toute entiere en dévotion, c'est-à dire à faire toucher des chapelets à quantité de corps saints

&

& à mettre d'assez grosses pieces à tous les troncs, nous allâmes nous enivrer d'excellente blanchette de Négreaux, & de là coucher à Aix. C'est une capitale, sans riviere, & dont tous les dehors sont fort désagréables ; mais, en récompense, belle, & assez bien bâtie, & de bonne chere. Orgon fut ensuite notre coucher, lieu célèbre pour tous les bons vins ; &, le jour d'après, Avignon nous fit admirer la beauté de ses murailles. Madame de Castelane y étoit, à qui nous rendîmes visite aussi-tôt, le même jour, qui fut le jour des morts. Nous la trouvâmes chez elle en bonne compagnie ; elle n'étoit point, comme les autres veuves, dans les églises à prier Dieu :

Car, bien qu'elle ait l'ame assez tendre
 Pour tout ce qu'elle auroit chéri,
 On auroit peine à la surprendre
 Sur le tombeau de son mari.

Avignon nous avoit paru si beau, que nous voulûmes y demeurer deux jours pour l'examiner plus à loisir. Le soir, que nous prenions le frais sur le bord du Rhône par un
 beau

beau clair de lune, nous rencontrâmes un homme qui se promenoit, qui sembloit avoir l'air du Sieur d'*Affoucy* ; † son manteau, qu'il portoit sur le nez, empêchoit qu'on ne le put bien voir au visage : dans cette incertitude, nous prîmes la liberté de l'acoster, & de lui demander,

Est-ce vous, Monsieur d'*Affoucy* ?
 Oui, c'est moi, messieurs, me voici,
 N'ayant plus, pour tout équipage,
 Que mes vers, mon luth, & mon page.
 Vous me voyez sur le pavé,
 En désordre, mal-propre, & sale ;
 Aussi je me suis esquivé
 Sans emporter paquet ni male ;
 Mais enfin me voilà sauvé,
 Car je suis en terre papale.

Il avoit effectivement avec lui le même
 page que nous lui avions vu lorsqu'il se sauva
 de

† Charles Coyneau, sieur d'*Affoucy*, étoit musicien aussi bien que poëte. Il est aussi connu par ses voyages & par ses disgrâces que par ses ouvrages, parmi lesquelles on distingue son *Ovide en belle humeur*, qu'on ne lit plus depuis longtems, non plus que ses autres poësies burlesques. Il mourut, en 1679, à 75 ans. Ses *Avantures* & celles en Italie furent publiées en 1678, 3 vol. in-12.

de Montpellier, & que l'obscurité nous avoit empêché de discerner. Il nous prit envie de savoir au vrai ce que c'étoit que ce petit garçon, & quelle belle qualité l'obligeoit à le mener avec lui ; nous le questionnâmes donc assez malicieusement, lui disant :

Ce petit garçon qui vous suit,
Et qui derriere vous se glisse,
Que fait-il ? en quel exercice,
En quel art, l'avez-vous instruit ?
Il fait tout, dit-il ; s'il vous duit,
Il est bien à votre service.

Nous le remerciâmes lors bien civilement, ainsi que vous eussiez fait, & ne lui répondîmes autre chose

Qu'adieu, bon soir, & bonne nuit :
De votre page qui vous suit,
Et qui derriere vous se glisse,
Et de tout ce qu'il fait aussi,
Grand merci, Monsieur d'Assoucy ;
D'un si bel offre de service,
Monsieur d'Assoucy, grand merci.

Notre lettre finira par un bel endroit, quoiqu'elle soit écrite de Lion : ce n'est pas
que

que nous n'ayons encore à vous mander des beautés du Pont Saint-Esprit ; des bons vins de Coudrieux & de côte rôtie ; mais en vérité nous sommes si las d'écrire, que la plume nous tombe des mains ; outre cela, nous voulons avoir dequoi vous entretenir, lorsque nous aurons le plaisir de vous revoir : car,

Si nous allions tout vous déduire,
 Nous n'aurions plus rien à vous dire ;
 Et vous saurez qu'il est plus doux
 De causer buvant avec vous
 Qu'en voyageant de vous écrire.
 Adieu, les deux freres, nourris
 Aussi bien que gens de la ville,
 Que nous aimons plus que dix mille
 Des plus aimables de Paris.

Date.

De Lion, où l'on nous a dit
 Que le Roi, par un rude édit,
 Avoit fait défenses expresse,
 Expresse défenses à tous,
 De plus porter chausses Suisses ;
 Cet édit, qui n'est rien pour nous,

Vous

Vous réduit en grandes détresses,
Car où diable vous mettrez-vous ?

Adresse.

A Messieurs les ainé Brouffins ;
Chacun enseignera la rue,
Car leur demeure est plus connue
Au Marais que les Capucins.



A MON-

A MONSIEUR

L'Abbé De CHAULIEU.* §

De Sulli, le 5 Juillet, 1717.

A VOUS, l'Anacréon du temple ;
 A vous, le sage si vanté,
 Qui nous prêchez la volupté
 Par vos vers & par votre exemple ;
 Vous, dont le luth délicieux,
 Quand la goutte au lit vous condamne,
 Rend des sons aussi gracieux
 Que quand vous chantez la tocanne
 Assis à la table des dieux.

Je vous écris de Sulli, où *Chapelle* a demeuré, c'est-à-dire, s'est enivré, deux ans de suite. Je voudrois bien qu'il eût laissé dans ce château un peu de son talent poétique ; cela accommoderoit fort ceux qui veulent vous écrire. Mais, comme on pré-

G

tend

* Guillaume-Amfrie de Chaulieu, Abbé d'Aumale, fut disciple de *Chapelle*, qu'il surpassa à bien des égards. On remarque dans ses poésies beaucoup de grace & de délicatesse. Il mourut à Paris, en 1720, à 81 ans.

§ Cette lettre, mêlée de prose & de vers, est un des premiers ouvrages de Voltaire.

tend qu'il vous l'a laissé tout entier, j'ai été obligé d'avoir recours à la magie, dont vous m'avez tant parlé.

Et, dans une tour assez sombre
 Du château qu'habita jadis
 Le plus léger des beaux-esprits,
 Un beau soir j'évoquai son ombre,
 Aux déités des sombres lieux
 Je ne fis point de sacrifice,
 Comme ces fripons, qui des Dieux
 Chantoient autrefois le service ;
 Où la forcierre pythoniste,
 Dont la grimace & l'artifice
 Avoient fait dresser les cheveux
 A ce sot prince des Hébreux,
 Qui crut bonnement que le diable
 D'un prédicateur ennuyeux
 Lui montrait le spectre effroyable.
 Il n'y faut point tant de façon
 Pour une ombre aimable & légère ;
 C'est bien assez d'une chanson,
 Et c'est tout ce que je puis faire, |
 Je lui dis sur mon violon :
 Eh ! de grace, Monsieur Chapelle,
 Quittez le manoir de Pluton
 Pour cet enfant qui vous appelle ;
 Mais non, sur la voûte éternelle,
 Les dieux vous ont reçu, dit-on,
 Et vous ont mis entre Apollon
 Et le fils joufflu de Semèle,

Du haut de ce divin canton,
 Descendez, aimable Chapelle
 Cette familiere oraison
 Dans la demeure fortunée
 Reçut quelque approbation ;
 Car enfin, quoique mal tournée,
 Elle étoit faite en votre nom.
 Chapelle vint. A son approche
 Je sentis un transport soudain ;
 Car il avoit sa lyre en main,
 Et son *Gassendi* † dans sa poche ;
 Il s'appuyoit sur *Bachaumont*,
 Qui lui servit de compagnon
 Dans le récit de ce voyage,
 Qui du plus charmante badinage
 Fut la plus charmante leçon.

Je lui demandai comme il s'y prenoit au-
 trefois dans le monde,

Pour chanter toujours sur sa lyre
 Ces vers aisés, ces vers coulants,
 De la nature heureux enfants,
 Où l'art ne trouve rien à dire ?

G 2

L'amour,

† Pierre Gassendi fut Chanoine de Digue, en Provence, & Professeur de Mathématiques au College royale, & un des hommes les plus érudits & un des plus grands philosophes de son tems, qu'on peut immédiatement placer après *Descartes*, qu'il a combattu dans ses écrits. On sait qu'il avoit élevé la jeunesse de Chapelle, qui devint grand partisan du système de philosophie de son précepteur. Toutes les fois que Chapelle s'enivroit, il expliquoit le système aux convives ; & lorsqu'ils étoient sortis de table, il continuoit la leçon au maître-d'hôtel. Gassendi mourut à Paris, en 1656, à 64 ans.

L'amour, me dit-il, & le vin,
 Autrefois me firent connoître
 Les graces de cet art divin :
 Puis à Chaulieu, l'Epicurien,
 Je servis quelque tems de maître ;
 Il faut que Chaulieu soit le tien.

VOLTAIRE.

R E P O N S E.

A Paris, ce 26 Juillet, 1717.

JE n'aurois jamais cru qu'un homme comme vous, Monsieur, eût pu croire aux esprits, et moins encore ajouter foi à ce qu'ils disent quand ils veulent bien revenir, je ne fais pas d'où. La secte des philosophes, où vous avez la bonté de m'associer de votre autorité, m'a fait douter, grace au ciel, de l'apparition de *Chapelle*, & m'a préservé des coquetteries de son ombre, de votre politesse, & de la complaisance de mon amour-propre, que vous avez tâché si galamment de mettre de la partie. Parmi toutes les bonnes raisons que vous devez

vez avoir de vous défier un peu de cette apparition, vous en avez une essentielle en vous, qui doit vous déterminer à ne la pas croire, & qui m'y a, en mon particulier, entièrement déterminé.

D'un ombre qui vous dit de me prendre pour maître
Ne croyez pas l'illusion.

Quand avec vos talents le ciel vous a fait naître,
Il n'est pour vous de maître qu'Apollon.

Voilà, en trois mots, ce que je puis répondre à la plus jolie lettre du monde, que vous m'avez écrite, trop flatteuse pour l'écouter, trop brillante d'imagination pour me hasarder à y faire une réponse en forme, qui feroit indigne peut-être d'un élève de *Chappelle*, à qui vous pourriez la montrer dans le commerce étroit où je vous vois avec lui quarante ans après sa mort.

Mais, si je me défie de mon esprit, je suis toujours sûr de mon cœur ; & je vais répondre au sentiment d'estime & d'amitié que j'ai pour vous, dont vous me demandez une marque essentielle, qui est de vous dire, avec la sincérité dont je fais profession, ce que je

penſe de la petite affaire dont vous me faites ouverture, &c.

CHAULIEU.

A Monſieur de FONTENELLE.†

De Villars, le 1 Septembre, 1720.

LES dames, qui ſont à Villars, monſieur, ſe ſont gatées par la lecture de vos *Mondes*. Il vaudroit mieux que ce fût par vos *Eglogues*, & nous les verrions plus volontiers ici bergeres que philoſophes. Elles mettent à obſerver les aſtres un tems qu'elles pourroient beaucoup mieux employer ; &, comme

† Bernard le Boubier de Fontenelle fut l'un des plus beaux eſprits du ſiècle de Louis XIV. & de Louis XV. Il joignit à l'étude de la philoſophie & des ſciences abſtraites celles de la poéſie & de l'éloquence. Malgré la ſupériorité de ſes talens, il faut pourtant convenir qu'il n'a pas peu contribué à la corruption du goût par quelques-unes de ſes productions ; mais ce n'eſt point par les *Lettres au Chevalier d'Her**** ni par ſes *Dia-logues des Morts*, qu'on doit juger du mérite de cet homme célèbre. Son livre ſur la *Pluralité des Mondes*, & les *Eloges* qu'il a faits de pluſieurs Académiciens, ſont autant de *chefs-d'œuvres* : mais c'eſt ſurtout dans ſon *Histoire de l'Académie des Sciences* qu'on le reconnoît pour un philoſophe auſſi profond que lumineux. Il fut de l'Académie François & de celle des Inſcriptions, ainſi que de celle des Sciences, dont il fut ſecrétaire pendant 42 ans. Les deux *Corneille* étoient ſes oncles. M. de Fontenelle mourut à Paris, en 1757, à près de 100 ans.

comme leur goût décide des nôtres, nous nous sommes tous faits phyficiens pour l'amour d'elles.

Le soir, sur des lits de verdure,
Lits que de ses mains la nature,
Dans ces jardins délicieux,
Forma pour une autre aventure,
Nous brouillons tous l'ordre des cieux ;
Nous prenons Vénus pour Mercure ;
Car vous saurez qu'ici l'on n'a,
Pour examiner les planetes,
Au lieu de vos longues lunettes,
Que des lorgnettes d'opéra.

Comme nous passons la nuit à observer les étoiles, nous négligeons fort le soleil, à qui nous ne rendons visite que lorsqu'il a fait près des deux tiers de son tour. Nous venons d'apprendre tout-à-l'heure qu'il a paru de couleur de sang tout le matin ; qu'ensuite, sans que l'air fût obscurci d'aucun nuage, il a perdu sensiblement de sa lumière & de sa grandeur. Nous n'avons su cette nouvelle que sur les cinq heures du soir. Nous avons mis la tête à la fenêtre, & nous avons pris le soleil pour la lune, tant il étoit pâle.

Nous

Nous ne doutons point que vous n'ayez vu la même chose à Paris.

C'est à vous que nous nous adressons, monsieur, comme à notre maître. Vous savez rendre aimables les choses que beaucoup d'autres philosophes rendent à peine intelligibles ; & la nature devoit à la France & à l'Europe un homme comme vous, pour corriger les savants, & pour donner aux ignorants le goût des sciences.

Or, dites-nous donc, Fontenelles,
 Vous qui, par un vol imprévu,
 De Dédale prenant les aîles,
 Dans les cieux avez parcouru
 Tant de carrieres immortelles,
 Où Saint Paul avant vous a vû
 Forces beautés surnaturelles,
 Dont très prudemment il s'est tû.
 Du soleil, par vous si connu,
 Ne savez-vous point de nouvelles ?
 Pourquoi sur un char tout sanglant
 A-t-il commencé sa carrière ?
 Pourquoi perd-il, pâle & tremblant,
 Et sa grandeur & sa lumière ?
 Que dira le *Boulainvilliers* †

Sur

† Le Comte de Boulainvilliers, homme d'une grande érudition, fit sa principale étude de l'Histoire, qu'il cultiva avec beaucoup d'assiduité ;
 mais



Sur ce terrible phénomène ?
 Va-t-il à des peuples entiers
 Annoncer leur perte prochaine ?
 Verrons-nous des incursions,
 Des édits, des guerres sanglantes,
 Quelques nouvelles actions,
 Ou le retranchement des rentes ?
 Jadis, quand vous étiez pasteur,
 On vous eût vu, sur la fougere,
 A ce changement de couleur
 Du Dieu brillant qui nous éclaire,
 Annoncer à votre bergere
 Quelque changement dans son cœur.
 Mais, depuis que votre Apollon
 Voulut quitter la bergerie
 Pour *Euclide* & pour *Varignon*, ||
 Et les rubans de Céladon
 Pour l'astrolabée d'Uranie,
 Vous nous parlerez le jargon
 De calcul, de réfraction.
 Mais daignez un peu, je vous prie,
 Si vous voulez parler raison,
 Nous l'habiller en poésie ;
 Car sachez que, dans ce canton,

Un

mais il avoit la foiblesse de croire à l'astrologie judiciaire. Il est mort, en 1722, à 64 ans.

|| Pierre Varignon, célèbre Mathématicien, fut de l'Académie des Sciences, & Professeur de Mathématiques au Collège Mazarin. Il s'acquît une grande réputation par ses ouvrages. Il est mort, en 1722, à 68 ans.

Un trait d'imagination
Vaut cent pages d'astronomie.

VOLTAIRE.

R E P O N S E

De Monsieur de FONTENELLE.

VOUS dites donc, gens de village,
Que le soleil à l'horizon
Avoit assez mauvais visage ?
Eh bien ! quelque subtil nuage
Vous avoit fait la trahison
De défigurer son image.
Elle étoit là comme en prison
D'un air malade ; mais je gage
Que le drôle en son haut étage
Ne craignoit point la pamoison.
Vous n'en faurez pas davantage,
Et voici ma péroraïson.
Adieu, votre jeune faïson
A tout autre soin vous engage ;
L'ignorance est son appanage,
Avec les plaisirs à foïson,
Convenable & doux assemblage.

J'avouïrai

J'avoûrai bien, & j'en enrage,
 Que le savoir & la raison
 N'est presqu'aussi qu'un badinage,
 Mais badinage de grison ;
 Que de son brillant équipage
 Toujours de maison en maison
 L'inquiet Phœbus déménage ;
 Laissez-le en paix faire voyage,
 Rabattez-vous sur le gazon ;
 Un gazon, canapé sauvage,
 Des soucis de l'humain lignage
 Est un puissant contrepoison.
 Pour en avoir bien su l'usage,
 On chante encor, en vieux langage,
 Martin & l'adroite Alifon.
 Ce n'est pourtant pas que je doute,
 Qu'un beau jour, qui sera bien noir,
 Le pauvre soleil ne s'encroute,
 En nous disant, Messieurs, bon soir,
 Cherchez dans la céleste voute
 Quelqu'autre qui vous fasse voir ;
 Pour moi, j'en ai fait mon devoir,
 Et moi-même ne voit plus goutte ;
 Encor un coup, messieurs, bon soir ;
 Et peut-être, en son désespoir,
 Osera-t-il rimer en oute,
 Si quelque Déesse n'écoute ;
 Mais sur notre triste manoir
 Combien de maux fera pleuvoir
 Cette céleste banqueroute !

On allumera maint bougeoir,
 Mais qui n'aura pas grand pouvoir.
 Tout sera pêle & mêle, & toute
 Société fera dissoute,
 Sans qu'on dise jusqu'au revoir.
 Chacun de l'éternel dortoir
 Enfilera bientôt la voute,
 Sans tester & sans laisser d'hoir;
 Et, ce que le plus je redoute,
 Chacun demandera l'absoute,
 Et croira ne plus rien valoir.



L E T T R E

L E T T R E

D E

Madame la Marquise d'ANTREMONT

A Monsieur de VOLTAIRE,

En lui envoyant quelques Ouvrages en Vers.

A Aubenaz, le 4 Février, 1768.

Monsieur,

UNE femme, qui n'est pas Madame
Desforges Maillard,* une femme vrai-
 ment femme, & femme dans toute la force
 du terme, vous prie de lire les pieces renfer-
 mées sous cette enveloppe ; elle fait des vers
 parce qu'il faut faire quelque chose, parce
 H qu'il

* Paul Desforges Maillard, poëte François, qui, après avoir été assez maltraité par les Journalistes sous son vrai nom, s'avisa d'un stratagème qui lui réussit pendant quelque tems ; ce fut de faire paroître ses vers sous le nom imaginaire de Mademoiselle *Malevais de la Vigne* : tous les beaux esprits du tems y furent attrapés, & entr'autres M. de Voltaire, qui lui adressa des vers & lui fit des déclarations ; mais, lorsqu'il eut repris son véritable sexe, il redevint ce qu'il étoit, c'est-à-dire, un écrivain médiocre. Il mourut, en 1772, à 73 ans.

qu'il est aussi amusant d'assembler des mots que des nœuds, & qu'il en coûte moins de symétriser des pensées que des ponpons : vous ne vous appercevrez que trop, monsieur, que ces vers ont peu coûté, & vous lui direz que

Des vers faits aisément sont rarement aisés.

Elle se rappelle vos préceptes sur ce sujet, & ceux de *Boileau*, qui partage avec vous l'art de graver ses écrits dans la mémoire de ses lecteurs, & d'instruire l'esprit sans lui demander des efforts. Vos principes & les siens sont admirables ; mais ils ne s'accordent pas avec la légèreté d'une personne de vingt-un ans, qui a beaucoup d'antipathie pour tout ce qui est pénible. Heureusement je rime sans prétention, & mes ouvrages restent dans mon porte-feuille. S'ils en sortent aujourd'hui, c'est parce qu'il y a longtemps que je désirois d'écrire à l'homme de France que je lis avec le plus de plaisir, & que je me suis imaginée que quelques pièces de vers serviroient de passeport à ma lettre ; je n'ai point eu d'autres motifs, monsieur :

Il est des femmes beaux esprits ;
 A Pindare autrefois, dans les jeux Olympiques,
 Corinne des succès lyriques
 Très souvent disputa le prix.
 Pindare assurément ne valoit pas Voltaire ;
 Corinne valoit mieux que moi :
 Qu'il faudroit être téméraire
 Pour entrer en lice avec toi !
 Mais je le suis assez pour désirer de plaire
 A l'écrivain dont le goût est ma loi.
 Si tu daignois fourire à mes ouvrages,
 Quel sort égaleroit le mien !
 Tu réunis tous les suffrages,
 Et moi je n'aspire qu'au tien.

Il seroit bien glorieux pour moi, mon-
 sieur, de l'obtenir ; n'allez pourtant pas
 croire que j'ose me flatter de le mériter :
 mais croyez que rien ne peut égaler les sen-
 timents d'estime & d'admiration avec les-
 quels j'ai l'honneur d'être ———

R E P O N S E

De Monsieur de VOLT AIRE.

VOUS n'êtes point la *Desfortes Maillard* :
 De l'Hélicon ce triste hermaphrodite
 Passa pour femme, & ce fut son seul art ;
 Dès qu'il fut homme il perdit son mérite.
 Vous n'êtes point, & je m'y connois bien,
 Cette Corinne, & jalouse & bizarre,
 Qui par ses vers, où l'on n'entendoit rien,
 En déraison l'emportoit sur Pindare.
 Sapho, plus sage, en vers doux & charmans
 Chanta l'amour ; elle est votre modele ;
 Vous possédez son esprit, ses talents ;
 Chantez, aimez ; Phaon fera fidele.

Voila, madame, ce que je dirois si j'avois
 l'âge de vingt-un ans ; mais j'en ai soixante
 & quatorze passés : vous avez des beaux
 yeux, sans doute, cela ne peut être autre-
 ment, & j'ai presque perdu la vue : vous
 avez le feu brillant de la jeunesse, & le mien
 n'est plus que de la cendre froide : vous me
 ressuscitez ; mais ce n'est que pour un mo-
 ment, & le fait est que je suis mort.

C'est

C'est du fond de mon tombeau que je
vous souhaite des jours aussi beaux que vos
talens.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE de M. de VOLTAIRE

A son Altesse Royale

Madame la Princesse de * * *.

SOUVENT la plus belle princesse
Languit dans l'âge du bonheur ;
L'étiquette de la grandeur,
Quand rien n'occupe & n'intéresse,
Laisse un vuide affreux dans le cœur.

Souvent même un grand roi s'étonne,
Entouré de sujets soumis,
Que tout l'éclat de sa couronne
Jamais en secret ne lui donne
Ce bonheur qu'elle avoit promis.

On croiroit que le jeu console ;
Mais l'ennui vient à pas comptés,
A la table d'un cavagnole, †
S'asseoir entre des majestés.

H 3

On

† Jeu à la mode à la cour.

On fait tristement grande chere,
 Sans dire & sans écouter rien,
 Tandis que l'hébété vulgaire
 Vous assiege, vous confidere,
 Et croit voir le souverain bien.

Le lendemain, quand l'hémisphere
 Est brûlé des feux du soleil,
 On s'arrache au bras du sommeil
 Sans savoir ce que l'on va faire.

De soi-même peu satisfait,
 On veut du monde ; il embarrasse :
 Le plaisir fuit ; le jour se passe
 Sans savoir ce que l'on a fait.

O tems, ô perte irréparable !
 Quel est l'instant où nous vivons ?
 Quoi ! la vie est si peu durable,
 Et les jours paraîtraient si long !

Princesse au-dessus de votre âge,
 De deux cours auguste ornement,
 Vous employez utilement
 Ce tems qui si rapidement
 Trompe la jeunesse volage.

Vous cultivez l'esprit charmant
 Que vous a donné la nature ;
 Les réflexions, la lecture,

En font le solide aliment,
Et son usage est sa parure.

S'occuper, c'est savoir jouir.
L'oïiveté pèse & tourmente.
L'ame est un feu qu'il faut nourrir,
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

E P I T R E à ma F E M M E

Le Jour de la Fête.

A MOUR, viens, c'est toi que j'appelle !
Non cet enfant capricieux
Qui cour de ruelle en ruelle
Avec un bandeau sur les yeux ;
Qui, toujours inconstant, volage,
Promene par-tout son désir,
Et ne fait naître le plaisir
Que pour rougir de son ouvrage.

Ce n'est pas toi que j'appelle en ce jour,
Enfant léger ! reste à Cythere :
Je préfère aux attraits de ta brillante cour
Les loix paisibles de ton frere.
Hymen sacré ! douce union !
Amour innocent, légitime,
Tu satisfais, dans le sein de l'estime,
Et la nature & la raison.

Viens

Viens du bonheur me retracer l'image ;
 Les charmes de la liberté,
 Dont je fus jadis enchanté,
 Ne valent pas mon esclavage.

C'est de ta main que je reçus
 Une épouse aimable, fidelle ;
 Le sentiment qui brille en elle
 Ajoute encore à ses vertus.
 Amour, c'est aujourd'hui sa fête ;
 Qu'elle ressente tes bienfaits !
 Choisis, pour couronner sa tête,
 Des roses dont l'éclat ne se fasse jamais.

Et toi, ma compagne chérie,
 De tous mes vœux unique objet,
 Reçois ces vers qu'une muse engourdie
 T'adresse en forme de bouquet.
 Ah ! pour t'offrir des fleurs nouvelles
 J'aurois volé dans tes climats
 Si mon amour avoit des aîles :
 Mais l'amour-constant n'en a pas.

Par M. B. A. de Montpellier.

Paris, 19 Novembre, 1785.

L A

L A

VIE de PARIS & de VERSAILLES.

A Madame de * * *.

VIVONS pour nous, ma chere Rosalie ;
 Que l'amitié, que le sang qui nous lie,
 Nous tienne lieu du reste des humains ;
 Ils sont si fots, si dangereux, si vains !
 Ce tourbillon, qu'on appelle le monde,
 Est si frivole, en tant d'erreurs abonde,
 Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas
 Qu'à l'étourdi qui ne le connoit pas.
 Après diné, l'indolente Glycere
 Sort pour sortir, sans avoir rien à faire ;
 On a conduit son insipidité
 Au fond d'un char, où, montant de côté,
 Son corps pressé gémit sous les barrières
 D'un lourd panier qui flotte aux deux portieres ;
 Chez son amie au grand trot elle va,
 Monte avec joie, & s'en répent déjà,
 L'embrasse, & bâille ; & puis lui dit, Madame,
 J'apporte ici tout l'ennui de mon ame ;
 Joignez un peu votre inutilité
 A ce fardeau de mon oisiveté.
 Si ce ne sont ses paroles expresses,
 C'en est le sens. Quelques feintes caresses,
 Quelques propos sur le jeu, sur le tems,
 Sur un sermon, sur le prix des rubans,

Ont

Ont épuisé leurs ames excédees ;
 Elles chantoient déjà, faute d'idées ;
 Dans le néant leur cœur est absorbé,
 Quand dans la chambre entre Monsieur l'Abbé,
 Fade plaissant, galant escroc, & prêtre,
 Et du logis pour quelques mois le maître.
 Vient à la pisse un fat en manteau noir,
 Qui se rengorge & se lorgne au miroir.
 Nos deux pédans sont tous deux sûrs de plaire ;
 Un officier arrive, & les fait taire,
 Prend la parole, & conte longuement
 Ce qu'à plaisance eût fait son régiment
 Si par malheur on n'eût pas fait retraite.
 Il vous le mene au col de la Boquette,
 A Nice, au Var ; à Digue il le conduit :
 Nul ne l'écoute, & le cruel poursuit.
 Arrive Isis, dévote au maintien triste,
 A l'air fournois. Un petit Janséniste,
 Tout plein d'orgueil & de Saint Augustin,
 Entre avec elle en lui serrant la main.
 D'autres oiseaux, de différent plumage,
 Divers de goût, d'instinct, & de ramage,
 En sautillant font entendre à la fois
 Le gazouillis de leurs confuses voix ;
 Et, dans les cris de la folle cohue,
 La médifance est à peine entendue.
 Ce chamailis de cent propos croisés
 Ressemble aux vents l'un à l'autre opposés.
 Un profond calme, un stupide silence,
 Succède au bruit de leur impertinence :

Chacun

Chacun redoute un honnête entretien ;
 On veut penser, & l'on ne pense rien.
 O Roi David, † ô ressource assurée,
 Vien ranimer leur langueur désœuvrée !
 Grand Roi David ! c'est toi dont les fizains
 Fixent l'esprit & le goût des humains ;
 Sur un tapis dès qu'on te voit paraître,
 Noble, bourgeois, clerc, prélat, petit maître,
 Femme surtout, chacun met son espoir
 Dans tes cartons, peints de rouge & de noir ;
 Leur ame vuide est du moins amusée
 Par l'avarice en plaisir déguisée.
 De ces exploits le beau monde occupé,
 Quitte à la fin le jeu pour le soupé ;
 Chaque convive en liberté déploie
 A son voisin son insipide joie.
 L'homme machine, esprit qui tient du corps,
 En bien mangeant remonte ses ressorts.
 Avec le sang l'ame se renouvelle,
 Et l'estomac gouverne la cervelle.
 Ciel ! quel propos ! Ce pédant du palais
 Blame la guerre & se plaint de la paix.
 Ce vieux Crésus, en sablant du champagne,
 Gémit des maux que souffre la campagne,
 Et coufu d'or, dans le luxe plongé,
 Plaint le pays de tailles surchargé.
 Monsieur l'Abbé vous entame une histoire
 Qu'il ne croit point, & qu'il veut faire croire ;
On

† Tous les jeux de cartes sont à l'enseigne du Roi David.

On l'interrompt par un propos du jour,
 Qu'un autre conte interrompt à son tour.
 De froides bons mots, des équivoques fades,
 Des quolibets & des turlupinades,
 Un rire faux que l'on prend pour gâité,
 Font le brillant de la société.
 C'est donc ainsi, troupe absurde & frivole,
 Que nous ufons de ce tems qui s'envole ;
 C'est donc ainsi que nous perdons des jours,
 Longs pour des sots, pour qui pense si courts.
 Mais que ferai-je ? où fuir loin de moi-même ?
 Il faut du monde ; on le condamne, on l'aime :
 On ne peut vivre avec lui ni sans lui.
 Notre ennemi le plus grand, c'est l'ennui.
 Tel qui, chez soi, se plaint d'un sort tranquille,
 Vole à la cour, dégoûté de la ville.
 Si dans Paris chacun parle au hazard,
 Dans cette cour on se tait avec art ;
 Et de la joie, ou fausse ou passagere,
 On n'a pas même une image légère.
 Heureux qui peut de son maître approcher !
 Il n'a plus rien désormais à chercher.
 Mais Jupiter, au fond de l'empirée,
 Cache aux humains sa présence adorée :
 Il n'est permis qu'à quelques demi-dieux
 D'entrer le soir aux cabinets des cieux.
 Faut-il aller, confondu dans la presse,
 Prier les Dieux de la seconde espece,
 Qui des mortels font le mal ou le bien ?
 Comment aimer des gens qui n'aiment rien,

Et

Et qui, portés sur ces rapides spheres
 Que la fortune agite en sens contraires,
 L'esprit troublé de ce grand mouvement,
 N'ont pas le tems d'avoir un sentiment ?
 A leur lever prettez-vous pour attendre,
 Pour leur parler sans vous en faire entendre,
 Pour obtenir, après trois ans d'oubli,
 Dans l'antichambre un refus très poli.
 Non, dites-vous, la cour ni le beau monde
 Ne sont point fait pour celui qui les fronde ;
 Fui pour jamais ces puissans dangereux ;
 Fui les plaisirs, qui sont trompeur comme eux.
 Bon citoyen, travaille pour la France,
 Et du public attend ta récompense.
 Qui ! le public ! ce phantôme inconstant,
 Monstre à cent voix, Cerbere dévorant,
 Qui flatte & mord, qui dresse par sottise
 Une statue, & par dégoût la brise !
 Tyran jaloux de quiconque le sert,
 Il profana la cendre de Colbert ;
 Et, prodiguant l'insolence & l'injure,
 Il a flétri la candeur la plus pure.
 Il juge, il loue, il condamne, au hazard,
 Toute vertu, tout mérite, & tout art.
 C'est lui qu'on vit de critiques avide
 Déshonorer le chef-d'œuvre d'Armide,
 Et pour Judith, Pirame, & Régulus,
 Abandonner Phedre & Britannicus ;
 Lui, qui dix ans proscrivit Athalie,
 Qui, protecteur d'une scene avilie,

Frappant des mains, bat à tort à travers
 Au mauvais fens qui hurle en mauvais vers.
 Mais il revient, il répare sa honte ;
 Le tems l'éclaire, oui ; mais la mort plus prompte
 Ferme mes yeux dans ce siecle pervers,
 En attendant que les siens soient ouverts.
 Chez nos neveux on me rendra justice ;
 Mais moi vivant il faut que je jouisse.
 Quand dans la tombe un pauvre homme est inclus,
 Qu'importe un bruit, un nom, qu'on n'entend plus ?
 L'ombre de Pope avec les rois repose ;
 Un peuple entier fait son apothéose,
 Et son nom vole à l'immortalité ;
 Quand il vivoit il fut persécuté.
 Ah ! cachons-nous ; passons avec les sages
 Le soir serein d'un jour mêlé d'orages,
 Et dérobons à l'œil de l'envieux
 Le peu de tems que me laissent les Dieux.
 Tendre amitié, don du Ciel, beauté pure,
 Porte un jour doux dans ma retraite obscure !
 Puissai-je vivre & mourir dans tes bras,
 Loin du méchant qui ne te connoit pas,
 Loin du bigot dont la peur dangereuse
 Corrompt la vie & rend la mort affreuse !

M. De VOLTAIRE.

F A B L E S.

L E

SANSONNET & le ROSSIGNOLE,

Fable allégorique.

ECOUTEZ-moi, disoit un sanfonnet,
 Ma voix est flexible & touchante ;
 On dit *bravo* chaque fois que je chante,
Quand je bois du vin clai-ret.
 Il n'est oiseau de ce bocage,
 Quelque doux que soient ses accens,
 Sur qui je n'aie un sublime avantage.
 Ecoutez-moi, je charme tous les sens.
 Ce rossignole, qui fait votre conquête,
 Dont le chant vous paroît tendre, mélodieux,
 Le dirai-je ? n'est à mes yeux
 Rien qu'un brouillon, qu'un trouble-fête.
 Il est tantôt haut, tantôt bas,
 Sans goût, sans art, & sans méthode ;
 Il fait du bruit & du fracas,
 Et son chant n'est pas à la mode.
 Il a le gosier dur. Moi, par exemple, moi !

C'est autre chose ; & mieux que mon émule,
 Sans contredit, j'exprime, j'articule,
 Allons ! soyons de bonne foi :
 N'est-il pas vrai que je module
 Des sons si tendres & si doux ?
 Ah ? fanfaronnet, ménagez-nous,
 Reprit le rossignole modeste ;
 Vous avez du talent de reste,
 J'en dois convenir avec vous.
 Moins intéressant, je l'avoue,
 A faire bien j'emploierai tous mes soins ;
 Peut-être ils seront vains, mais j'attendrai, du moins,
 Sans murmurer, que l'on me loue.

Ne vantez point tant vos succès,
 Gens à talens que l'amour-propre excite ;
 Le moyen de flétrir le laurier le plus frais,
 C'est de dire qu'on le mérite.

Par M. le Chevalier de LIMOGES,
 Lieutenant des Maréchaux de France.

L'HIRONDELLE & la PIE.

EH ! vous voilà, ma bonne amie,
 Difoit la babillarde pie
 A l'hirondelle au retour du printemps.

Vous

Vous paroissez vous bien porter ma mie,
 Ainfi que votre époux & vos jolis enfans.
 Vous êtes tous heureux, vous faites bon ménage :
 C'est affez rare dans ce tems.
 ConteZ-moi donc hiftoire de voyage.
 Qu'avez-vous vu de curieux,
 Et rencontré de dangereux ?
 Dans nos forêts point de nouvelles ;
 Les criailleurs de geais font toujours en querelles ;
 Les avides moineaux dévafent prés & champs ;
 Les fauvettes, enfin, chez nous font infidelles
 Sans cefle à leurs maris, & même à leurs amans.
 Non loin de ce chêne où j'habite,
 Et près de la mafure autrefois votre gîte,
 Demeurent depuis peu de tendres tourtereaux ;
 Ce font de bons voifins, mais de triftes oifeaux.

La tourterelle

Eft douce & belle ;

Mais, entre nous, il n'eft rien de fi fot :
 Elle refta avec moi toute l'après-dînée
 Sans deferrer le bec, fans me dire un feul mot ;
 Je crois que fans parler elle paffe l'année :
 Avez-vous connu, de vos jours,
 Plus infupportable femelle ?
 Oh ! oui, répartit l'hirondelle : —
 C'eft elle qui parle toujours.

Par Madame la Marquife de la Fé***.

Le CORBEAU & le RENARD.

*M*AÎTRE Corbeau, sur un arbre perché,
 Tenoit en son bec un fromage :
 Maître Renard, par l'odeur alléché,*
 Lui tint à peu près ce langage.
 Hé, bon jour, Monsieur *de* Corbeau !
 Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
 Sans mentir, si votre ramage
 Se rapporte à votre plumage,
 Vous êtes le *Phœnix* des hôtes de ces bois.
 A ces mots, le Corbeau ne se sent pas de joie :
 Et, pour montrer sa belle voix,
 Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
 Le Renard s'en faitit, & dit : Mon bon Monsieur,
 Apprenez que tout flatteur
 Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
 Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.
 Le Corbeau, honteux & confus,
 Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.

LA FONTAINE.

* Attiré.

Le RAT DE VILLE & le RAT DES CHAMPS.

AUTREFOIS le rat de ville
 Invita le rat des champs,
 D'une façon fort civile,
 A des reliefs † d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
 Le couvert se trouva mis.
 Je laisse à penser la vie
 Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête,
 Rien ne manquoit au festin :
 Mais quelqu'un troubla la fête
 Pendant qu'ils étoient en train.

A la porte de la sale
 Ils entendirent du bruit.
 Le rat de ville détale,
 Son camarade le fuit.

Le bruit cesse, on se retire :
 Rats en campagne aussi-tôt ;
 Et le citadin de dire,
 Achéons tout notre rô.

C'est

† Restes d'oiseaux d'un goût délicat, parmi lesquels l'ortolan passe pour un des plus friands morceaux.

C'est assez, dit le rustique ;
Demain vous viendrez chez moi :
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de roi ;

Mais rien ne vient m'interrompre :
Je mange tout à loisir.
Adieu donc, si du plaisir
Que la crainte peut corrompre.

Le même.

Le L O U P & l' A G N E A U.

LA raison du plus fort est toujours la meilleure ;
Nous l'allons montrer tout-à-l'heure.

Un agneau se désaltéroit
Dans le courant d'une onde pure ;
Un loup survient à jeun, qui cherchoit aventure,
Et que la faim en ces lieux attiroit.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?

Dit cet animal, plein de rage.
Tu seras châtié de ta témérité.
Sire, répond l'agneau, que votre majesté
Ne se mette pas en colere,
Mais plutôt qu'elle considere
Que je me vas désaltérant

Dans

Dans le courant
 Plus de vingt pas au-dessous d'elle ;
 Et que, par conséquent, en aucune façon
 Je ne puis troubler sa boisson.
 Tu la troubles, reprit cette bête cruelle ;
 Et je fais que de moi tu médis l'an passé.
 Comment l'aurois-je fait si je n'étois pas né ?
 Reprit l'agneau, je tête encore ma mere.
 Si ce n'est toi, c'est donc ton frere.
 Je n'en ai point. C'est donc quelqu'un des tiens :
 Car vous ne m'épargnez guère,
 Vous, vos bergers, & vos chiens.
 On me l'a dit : il faut que je me venge.
 Là-dessus, au fond des forêts
 Le loup l'emporte, & puis le mange
 Sans autre forme de procès.

Le même.

Le RENARD & la CICOGNE.

COMPERE le renard se mit un jour en frais,
 Et retint à diner commere la cicogne.
 Le régal fut petit, & sans beaucoup d'appâts.
 Le galant, pour toute besogne,
 Avoit un brouet clair ; (il vivoit chichement.)
 Ce brouet fut par lui servi sur une assiette.
 La cicogne au long bec n'en put attraper miette ;
 Et le drôle eut lapé le tout en un moment.

Pour

Pour se venger de cette tromperie,
 A quelque tems de là la cicogne le prie.
 Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis

Je ne fait point cérémonie.

A l'heure dite, il courut au logis

De la cicogne, son hôtesse,

Loua très fort sa politesse,

Trouva le dîner cuit à point.

Bon appétit sur-tout, renards n'en manquent point :

Il se rejouissoit à l'odeur de la viande,

Mise en menus morceaux, & qu'il croyoit friande.

On servit, pour l'embarasser,

En un vase à long col & d'étroite embouchure.

Le bec de la cicogne y pouvoit bien passer ;

Mais le museau du fire étoit d'autre mesure :

Il lui fallut à jeun retourner au logis,

Honteux comme un renard qu'une poule auroit pris,

Serrant la queue & portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris ;

Attendez-vous à la pareille.

Le même.



La

La LAITIERE & le POT AU LAIT.

PERRETTE, sur sa tête ayant un pot au lait,

Bien posé sur un couffinet,

Prétendoit arriver sans encombre à la ville.

Légère & court vêtue, elle alloit à grands pas,

Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,

Cotillon simple & fouliers plats.

Notre laitiere, ainsi trouffée,

Comptoit déjà dans sa pensée

Tout le prix de son lait, en employoit l'argent;

Achetoit un cent d'œufs, faisoit triple couvée ;

La chose alloit à bien par son soin diligent.

Il m'est, disoit-elle, facile

D'élever des poulets autour de ma maison :

Le renard fera bien habile,

S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.

Le porc à s'engraïsser coûtera peu de son :

Il étoit, quand je l'eus, de grosseur raisonnable,

J'aurai, le revendant, de l'argent bel & bon ;

Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,

Vu le prix dont il est, une vache & son veau,

Que je verrai sauter au milieu du troupeau ?

Perrette là-dessus saute aussi transportée.

Le lait tombe : adieu veau, vache, cochon, couvée,

La dame, de ces biens quittant d'un œil marri

Sa fortune ainsi repandue,

Va s'excuier à son mari,

En grand danger d'être battue.

Le récit en farce en fut fait :

On l'appella *le pot au lait*.

Quel esprit ne bat la campagne ?

Qui ne fait châteaux en Espagne ?

Pichrocole, † Pyrrhus, || la laitier, enfin tous,

Autant les sages que les fous ?

Chacun songe en veillant : il n'est rien de plus doux.

Une flatteuse erreur emporte alors nos ames :

Tout le bien du monde est à nous,

Tous les honneurs, toutes les femmes.

Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi :

Je m'écarte, je vais détrôner le Sophy :

On m'élit Roi, mon peuple m'aime ;

Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant.

Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,

Je suis Gros-Jean, comme devant.

Le même.

† Prince colere, ambitieux, & visionnaire, dont parle Rabelais.

|| Pyrrhus, Roi des Épirotes : autre ambitieux visionnaire, descendu d'Achille.

L'AVANTAGE de la SCIENCE.

ENTRE deux bourgeois d'une ville
S'émut jadis un différend.

L'un étoit pauvre, mais habile :

L'autre riche, mais ignorant.

Celui-ci sur son concurrent

Vouloit emporter l'avantage ;

Prétendoit que tout homme sage

Etoit tenu de l'honorer.

C'étoit tout homme sot : car pourquoi révéler

Des biens dépourvûs de mérite ?

La raison m'en semble petite.

Mon ami, disoit-il souvent

Au savant,

Vous vous croyez considérable ;

Mais, dites-moi, tenez-vous table ?

Que fert à vos pareils de lire incessamment ?

Ils sont toujours logés à la troisième chambre,

Vêtus au mois de Juin comme au mois de Décembre,

Ayant pour tout laquais leur ombre seulement.

La république a bien affaire

De gens qui ne dépenfent rien !

Je ne fais d'homme nécessaire

Que celui dont le luxe répand beaucoup de bien.

Nous en usons, Dieu fait : notre plaisir occupe

L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe,

Et celle qui la porte ; & vous, qui dédiez

K

A messieurs

A messieurs les gens de finance
 De méchants livres bien payés.
 Ces mots, remplis d'impertinence,
 Eurent le sort qu'ils méritoient.
 L'homme lettré se tut, il avoit trop à dire.
 La guerre le vengea bien mieux qu'une satire.
 Mars détruisit le lieu que nos gens habitoient.
 L'un & l'autre quitta la ville.
 L'ignorant resta sans asyle ;
 Il reçut par-tout des mépris :
 L'autre reçut par-tout quelque faveur nouvelle.
 Cela décida leur querelle.
 Laissez dire les sots, le savoir à son prix.

Le même.

L'HUITRE & les PLAIDEURS.

UN jour deux pélerins sur le sable rencontrent
 Une huitre que le flot y venoit d'apporter :
 Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent ;
 A l'égard de la dent, il fallut contester.
 L'un se baissoit déjà pour amasser la proie ;
 L'autre le pousse, & dit : *Il est bon de savoir*
 Qui de nous en aura la joie.
 Celui qui le premier a pu l'apercevoir
 En sera le gobeur, l'autre le verra faire.
 Si par là l'on juge l'affaire,

Reprit

Reprit son compagnon, *j'ai l'œil bon, Dieu merci.*

Je ne l'ai pas mauvais aussi,

Dit l'autre ; *Et je l'ai vue avant vous, sur ma vie.*

Eh bien ! vous l'avez vue, & moi je l'ai sentie.

Pendant tout ce bel incident,

*Perrin Dandin** arrive : ils le prennent pour juge.

Perrin fort gravement, ouvre l'huître & la gruge,

Nos deux messieurs le regardant.

Ce repas fait, il dit d'un ton de président :

Tenez, la cour vous donne à chacun un écaillé

Sans dépens, Et qu'en paix chacun chez soi s'en aille.

Mettez ce qu'il en coute à plaider aujourd'hui ;

Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles ;

Vous verrez que *Perrin* tire l'argent à lui,

Et ne laisse aux plaideurs que le sac & les quilles.

Le même.

* Fameux appointeur de débats, dont Rabelais a rendu le nom très-célèbre.

FANFAN & COLAS.

FANFAN, gras & vermeil, & marchant sans lisière,
Voyoit son troisième printems.

D'un si beau nourrisson, *Perrette*, toute fière,
S'en alloit à Paris le rendre à ses parents.

Perrette avoit, sur sa bourrique,

Dans deux paniers mis *Colas* & *Fanfan* :

De la riche *Cloé* celui-ci, fils unique,

Alloit changer d'état, de nom, d'habillement,

Et peut-être de caractère ;

Colas, lui, n'étoit que *Colas*,

Fils de *Perrette* & de son mari *Pierre* :

Il aimoit tant *Fanfan*, qu'il ne le quittoit pas.

Fanfan le chérissoit de même.

Ils arrivent. *Cloé* prend son fils dans ses bras :

Son étonnement est extrême,

Tant il lui paroît fort, bien nourri, gros, & gras ;

Perrette de ses soins est largement payée.

Voilà *Perrette* renvoyée ;

Voilà *Colas* que *Fanfan* voit partir.

Trio de pleurs. *Fanfan* se désespère :

Il aimoit *Colas* comme un frère ;

Sans *Perrette* & sans lui que va-t-il devenir ?

Il fallut se quitter. On dit à la nourrice :

Quand de votre hameau vous viendrez à Paris,

N'oubliez pas d'amener votre fils.

Entendez-vous, *Perrette* ? on lui rendra service.

Perrette, le cœur gros, mais plein d'un doux espoir,

De

De son *Colas* déjà croit la fortune faite.
 De *Fanfan* cependant *Gloé* fait la toilette ;
 Le voilà dégrasé, beau, blanc, il falloit voir.

Habit moiré, toquet d'or, riche aigrette.
 On dit que le fripon, se voyant au miroir,
 Oublia *Colas* & *Perrette*.

Je voudrois à *Fanfan* porter cette galette,
 Dit la nourrice un jour : *Pierre*, qu'en penses-tu ?
 Voilà tantôt fix mois que nous ne l'avons vu.

Pierre y consent ; *Colas* est du voyage.
Fanfan trouva, (l'orgueil est de tout âge,)
 Pour son ami, *Colas* trop mal vêtu ;
 Sans la galette il l'auroit méconnu.

Perrette accompagna ce gâteau d'un fromage,
 De fruits & de raisins, doux trésors de *Bacchus*.

Les présents furent bien reçus,
 Ce fut tout ; &, tandis qu'elle n'est occupée
 Qu'à faire éclater son amour,
 Le marmot lui bat du tambour,

Traîne son chariot, fait danser sa poupée.
 Quand il a bien joué, *Colas* dit : C'est mon tour.
 Mais *Fanfan* n'étoit plus son frere :

Fanfan le trouve téméraire ;
Fanfan le repoussa d'un air fier & mutin.

Perrette alors prend *Colas* par la main.
Viens, lui dit-elle avec tristesse,
Voilà Fanfan devenu grand seigneur ;
Viens, mon fils, tu n'as plus son cœur,
L'amitié dispaçoit où l'égalité cesse.

L'Abbé AUBERT.

Cloé & Fanfan.

J'AI peint *Fanfan* ingrat envers *Perrette*,
Perrette qui l'avoit nourri ;
 Je l'ai peint dédaignant *Colas* pour son ami,
 Et logeant la fierté déjà sous sa bavette.
Fanfan grandit, &, malgré les avis
 De *Cloé*, mere tendre & sage,
 Son orgueil s'accrut avec l'âge ;
 Le fripon insultoit tous les gens du logis.
 Que fit *Cloé* pour corriger son fils ?
Cloé, par un adroit mensonge,
 Vint à bout de changer son cœur.
Mon fils, dit-elle, apprenez le malheur
 Où le juste destin vous plonge.
Vous n'êtes point à moi ; Perrette & son mari
Ont trompé tous deux ma tendresse ;
Ce secret vient d'être éclairci :
De vous sacrifier ils ont eu la foiblesse.
Soit amour pour Colas, soit toute autre raison ;
Soit l'espoir de tirer quelque jour avantage
Des trésors usurpés par vous dans ma maison ;
Ils vous ont fait changer de nom,
D'habit, d'état, & d'héritage.
Mais enfin le remords a dévoilé l'horreur
De leur détestable artifice ;
Colas est mon enfant, & vous êtes le leur ;
Je retire mon fils des mains de sa nourrice :

Il va rentrer aujourd'hui dans ses droits,
 Et vous allez partir ; votre orgueil en murmure.
 Adieu ; je sentoîs bien, Colas, que la nature
 Dans mon ame pour vous n'élevoit point sa voix.
 Fanfan, troublé, muet, l'œil fixé sur sa mere,
 A ce nom de Colas laisse couler des pleurs.
 Cloé, tournant les yeux ailleurs,
 Pour pousser jusqu'au bout l'affaire,
 Tient ferme, le dépouillé, & lui met les habits
 Qu'il devoit porter au village.
 Il parle enfin : Maman, que vai-je devenir ?
 Mal vêtu, mal nourri, fils du paysan Pierre,
 Je serai malheureux. . . . Oui, Colas, mais qu'y faire ?
 Le ciel de votre orgueil a voulu vous punir.
 Colas, vous méprisez mon fils & votre mere ;
 Vous traitez durement tous ceux que la misere
 Pour subsister obligent de servir ;
 Vous allez apprendre à les plaindre.
 Vous voyez qu'au sein du bonheur
 Les retours du sort sont à craindre.
 De vos cruels dédains reconnoissez l'erreur.
 Si mon fils alloit vous les rendre :
 S'il alloit à son tour Fanfan, n'y tenant plus,
 Tombe aux pieds de Cloé, désespéré, confus ;
 La conjure de le reprendre.
 Je servirai, lui dit-il, votre fils ;
 Je le respecterai, je lui serai soumis.
 C'en fut assez pour cette sage mere,
 Qui se sentoît trop attendrir :
 Elle embrassa son fils, quitta cet air sévere,
 L'appella

L'appella par son nom, loua son repentir,
Et désormais eut lieu de s'applaudir
De cette leçon salutaire.

Le même..

Les M I T E S.

SUR un fromage de Hollande
Des *mites* respiroient, trottoient, s'émancipoient.

Autour d'une table assez grande,
A *Pomone*, à *Bacchus*, des gens sacrifioient,
Non fans bruit : de *Bacchus* le culte ainfi l'ordonne.
Mites se disputer. L'une disoit : il tonne.

Non, disoit l'autre, c'est le vent.
Le fromage entamé, la gent *mite* s'étonne
Que le globe ait changé de face en un instant.

Maint rocher écrase, en tombant,
Maint *philosophe* qui raisonne
Sur ce fatal événement,
Ou maint *esprit fort* qui prétend
Que ce bruit ne tuera personne.

Un jour se passe. Un jour c'étoit comme cent ans.
Dames *mites* disoient à leurs petits enfants :

Il fut un tems que la terre étoit ronde ;
Mais, je ne fais par quel destin,
De forme un jour elle changea soudain.

Plus

Plus d'un peuple y périt. Hors les bornes du monde
Un Etre tout-puissant dispose de nos jours.

Les enfants prenoient ce discours
Pour un conte de vieille, enfanté par la crainte.
Le fromage reçoit une seconde atteinte ;
Autre brèche fatale à nombre d'habitants.

Ceux-ci morts, la race fuivante,
Traitant de radoteurs ses peres, ses savants,
De ces tristes événements
Trouva l'histoire extravagante.

Il se pouvoit que le hazard,
Que le tems, eût du globe altéré la figure ;
Mais, vouloir qu'à cette aventure
Je ne fais quel pouvoir eût eu la moindre part,
C'étoit sottise toute pure.

Du fromage il restoit à peine un demi-quart.
L'*insecte* né le soir n'en croit pas d'avantage
A ce Pouvoir suprême, à cet Etre inconnu,
Par ses ayeux tant rebattu.

Sur le dernier morceau, pour terminer l'histoire,
Le dernier mourut sans y croire.

Le même.

L'A-

L' A N O N Petit-Maître.

P OUR la première fois on menoit au moulin.

Un jeune *anon* qui bégayoit encore.
On avoit peu chargé la petite pécure,
De peur qu'il ne restât au milieu du chemin,
Ne croyez pas qu'il prit ainsi la chose ;
Oh ! que nenni. Le drole avoit bonne dose
De cet amour fervent que chacun sent pour soi,
Et qui nous fait traiter le prochain de canaille.
Il crut qu'on avoit peur de lui gâter la taille ;
Il le crut & de bonne foi.

J'ai vu bien des anons encor plus fots en France,
Que leur foiblesse même a rendus glorieux.

Il n'est pas jusqu'à l'ignorance,
Qui, les deux bras croisés, insultant la science,
Prétend être ici-bas l'enfant gâté des Dieux.

Le même.

Le P E R R O Q U E T.

U N homme avoit perdu sa femme ;
Il veut avoir un *perroquet*.
Se console qui peut, pleine de la bonne dame,
Il veut du moins chez lui remplacer son caquet.

Il court chez l'oïselier. Le marchand de ramages,
 Bien assorti de chants & de plumages,
 Lui fait voir *rossignols, serins, & sansonnets*;
 Sur-tout nombre de *perroquets*.
 Le moindre entr'eux est habile,
 Crie à la cave & dit son mot;
 L'un fait tous les cris de la ville;
 L'autre veut déjeuner, veut qu'on fouette *Margot*.
 Tandis que notre homme marchande,
 Hésite sur le choix, & tout-bas se demande,
 Lequel vaudra le mieux? il en apperçoit un
 Qui rêvoit, tapi sous une table:
 Et toi, dit-il, Monsieur l'insociable,
 Tu ne dis mot! crains-tu d'être importun?
Je n'en pense pas moins, répond en sage bête
 Le *perroquet*. Peste, la bonne tête!
 Dit l'acheteur: ça, qu'en voulez-vous? tant.
 Le voilà. Je suis trop content.
 Il croit que son oiseau va lui dire merveille;
 Mais tout un mois, malgré ses leçons & ses soins,
 L'oiseau ne lui frappe l'oreille
 Que de son ennuyeux *je n'en pense pas moins*.
 Que maudite soit la pécore,
 Dit le maître; tu n'est qu'un sot;
 Et moi cent fois plus sot encore,
 De t'avoir jugé sur un mot.

LA MOTTE.

La

La COURONNE & la HOULETTE.

RAREMENT le plaisir suit de près la grandeur.
 Las de la divine splendeur,
 Les Dieux un jour se mirent dans la tête
 De s'amuser à quelque fête.
 Les demi-dieux eurent l'honneur
 D'être appelés. *Momus*, † des jeux le digne auteur,
 De concert avec la Folie,
 Vîte invente une lotterie,
 Où furent mil lots de toute valeur,
 Depuis la couronne éclatante
 Jusqu'à la houlette innocente.
 Je le dis d'un grand cœur, à la place des dieux,
 Je fais quel lot m'eut fait envie.
 Toute la compagnie
 Prit maint & maint billet, plutôt quatre que deux.
Plutus ‡ étoit chargé du soin de la recette :
 Bref, la distribution faite,
 Par le fort Jupiter || fit tirer devant lui.
 Qu'arriva-t-il ? la fête fut complète :
 La couronne échut à l'ennui,
 Et le plaisir eut la houlette.

M. D'ARNAUD.

 † Fils du Sommeil & de la Nuit, & le Dieu de la raillerie.

‡ Le Dieu des richesses, ministre de Pluton, & fils de Cérès & de Jason.

|| Fils de Saturne & de Rhée, & le plus puissant de tous les dieux.

Les ECOLIERS & la BOULE de NEIGE.

DES enfants fortoient du college.

On étoit en hiver, &, malgré le pédant,
La bande s'émancipe, &, courant sur la neige,
Chacun vous en ramasse, & s'en sert à l'instant.

Boules de se former, de voler au plus vite

Des mains de l'engeance maudite ;

Tant pis pour le premier passant.

Las enfin de jeter sans cesse,

Un de nos écoliers, pour varier le jeu,

Dit à son voisin : vois un peu,

Toi qui nous vantes ton adresse,

Vois ce globe de neige ; il est de ma façon ;

Pourrois-tu le rendre plus rond ?

L'autre essaie & prétend mieux faire ;

Puis un troisième polisson

Se moque, & d'un air de mystère

Prend la boule à son tour ; la voilà bien. Oh ! non,

Lui répond en riant un autre fanfaron,

Qui plus que personne s'empresse,

Et s'empare du globe, & le tourne, & le presse,

Tant qu'enfin le chef-d'œuvre entre ses doigts se fond.

L'ouvrage le plus énergique,

Bien pensé, bien écrit, élégant, régulier,

Se fondroit ainsi tout entier

Entre les mains de la critique.

Par l'Auteur du *SONGE d'IRUS.*

L

Le

Le ROSIER & les TULIPPES.

LE jardinier *Robert* aimoit sur toutes choses
Les *roses* ;

Et le bon homme avoit un soin particulier
De son *rosier*.

J'aime fort la *rose* moi-même :

Mais *Robert*, je l'avoue, avoit un tort extrême.

Il négligeoit les autres fleurs,

Qui souvent du soleil ressentoient les ardeurs.

A *Robert* succede *Philippe*,

Qui préfère à tout la *tulippe*.

Tulippes donc vantoient le nouveau jardinier ;

Il étoit haï du *rosier*.

Ah ! disoit celui-ci, *Robert* étoit un homme !

J'étois arrosé le premier.

Tulippes répondoient : votre discours assomme.

Non, jamais sous le soleil

(De mémoire de *tulippe*)

On ne vit homme pareil

Au grand jardinier *Philippe*.

Le même.

L' I M A -

L'IMAGINATION & le BONHEUR,

Fable allégorique.

L'IMAGINATION, amante du Bonheur,
 Sans cesse le desir & sans cesse l'appelle :
 Mais sur elle il exerce un extrême rigueur,
 Et, fait pour ses desirs, il est peu fait pour elle.
 Dans sa tendre jeunesse elle alla le chercher
 Jusques dans l'amoureux empire ;
 Mais, lorsque du Bonheur elle crut approcher,
 Les soupçons, le jaloux martire,
 La délicatesse encore pire,
 Soudain à ses transports le vinrent arracher.
 Dans un âge plus mur, du même objet charmée,
 Au palais de l'ambition,
 Elle crut fatisfaire encor sa passion :
 Mais elle n'y trouva qu'une ombre, une fumée,
 Fantôme du Bonheur & pure illusion.
 Enfin, dans le pays qu'habite la richesse,
 Séjour agréable & charmant,
 Elle va demander son fugitif amant :
 Elle y vit l'abondance, elle y vit la molesse,
 Avec le plaisir enchanteur ;
 Il n'y manquoit que le Bonheur.
 La voilà donc encor qui cherche & se promene :
 Lasse des grands chemins, elle trouve à l'écart
 Un sentier peu batu qu'on découvroit à peine,

Une beauté simple & sans art
 Du lieu presque desert étoit la souveraine ;
 C'étoit la Piété. Là, notre amante en pleurs
 Lui raconte son aventure.
 Il ne tiendra qu'à vous de finir vos malheurs,
 Vous verrez le Bonheur, c'est moi qui vous l'assure,
 Lui dit la fille sainte. Il faut pour l'attirer
 Demeurer avec moi, s'il se peut, sans l'attendre,
 Sans le chercher, au moins sans trop le desirer.
 Il arrive aussi-tôt qu'on cesse d'y prétendre,
 Ou que dans sa recherche on fait se modérer.
 L'imagination à l'avis fut se rendre,
 Le Bonheur vint sans différer.

Mademoiselle BERNARD.

C O N T E.

Q Uelqu'un de ces savants, qui, comme dit *Boileau*,
 Passent l'été sans linge & l'hyver sans manteau,
 Ne vit d'autre moyen pour sortir de misere
 Que d'entrer chez un grand seigneur
 En qualité de précepteur :
 (C'est des pauvres savants la ressource ordinaire.)
 D'y réussir il avoit quelque espoir,
 Un financier vouloit le voir ;
 Mais de Sire Phœbus il portoit la livrée,
 Habit antique & veste déchirée :

Pour

Pour comble de chagrin, le malheureux savant
 Avoit la barbe longue, & n'avoit point d'argent.
 Sa barbe, sa maigreur, & sa mince parure,
 Le rendoient chevalier de la triste figure.
 Comment se présenter en pareille posture !
 Il prend courage enfin, heurte chez un barbier,
 Qui, Gascon de naissance & Gascon de métier,
 Avec grands compliments, veut que monsieur s'asseye.

Hola, garçons, vite un bonnet !

Ca, de l'eau chaude, un linge net !

De tout cet appareil notre savant s'effraye,
 Et dit qu'il espéroit qu'on voudroit en ce lieu

Le razer pour l'amour de Dieu.

Hou ! pour l'amour de Dieu ! la chienne de pratique ;

Remarque bien cette boutique,

L'ami, pour n'y rentrer de tes jours à ce prix ;

Pour ce coup assis toi. Du pauvre cancre assis

D'un peu d'eau froide en frote le visage ;

De linge, de bonnet, il ne fut plus parlé ;

Et le malheureux fut raclé

Du rasoir le moins affilé

Dont jamais se servit un barbier de village.

Sous ce maudit couteau tout autre auroit hurlé :

Mais de tout tems la patience

Fut compagne de l'indigence.

Dans ce tems un chat indiscret,

Du maître rognant la pitance,

Fut par un des garçons attrappé sur le fait,

Et, comme de raison, étrillé d'importance.

Rodilardus, que l'on fessoit,

Moins patient que notre pauvre diable,
 Faisoit une vacarme effroyable :
 Et le barbier, enragé de ces cris,
 Peu satisfait de travailler *gratis*,
 Se mît à renier avec beaucoup d'emphase :
 D'où vient, s'écria-t-il ce diable de fabat ?
 C'est, lui dit le savant, sans doute un pauvre chat
 Que pour l'amour de Dieu l'on raze.

VAN-EFFEN.

B A L A D E.

A M. le Duc de S A I N T - A I G N A N.

A CAUTION tous amants sont sujets ;
 Cette maxime en ma tête est écrite :
 Point n'ai de foi pour leurs tourments secrets ;
 Point auprès d'eux n'ai besoin d'eau-bénite,
 Dans cœur humain probité plus n'habite.
 Trop bien encor a-t-on les mêmes dits
 Qu'avant qu'*Astuce** au monde fut venue ;
 Mais pour d'effets la mode en est perdue ;
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Riches

* Vieux mot, qui signifie mauvaise finesse.

Riches atours, tables, nombreux valets,
 Font aujourd'hui les trois quarts du mérite :
 Si des amants soumis, constants, discrets,
 Il est encor, la troupe en est petite ;
 Amour d'un mois est amour décrépité.
 Amants brutaux font le plus applaudis,
 Soupirs & pleurs feroient passer pour grue,
 Faveur est dite aussi-tôt qu'obtenue ;
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Jeunes beautés en vain tendent filets ;
 Les jouvenceaux, cette engeance maudite,
 Fait bande à part ; près des plus doux objets,
 D'être indolent chacun se félicite.
 Nul en amour ne daigne être hypocrite ;
 Ou, si par fois un de ces étourdis
 A quelques soins s'abbaïsse & s'habitue,
 Don de merci seul il n'a pas en vue ;
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Tous jeunes cœurs se trouvent ainsi faits ;
 Telle denrée aux folles se débite.
 Cœurs de barbons font un peu moins coquets.
 Quand il fut vieux, le diable fut hermite ;
 Mais rien chez eux à tendresse n'invite.
 Par maints hyvers desirs font refroidis :
 Par maux fréquents humeur devient bourrue ;
 Quand une fois on a tête chenue,
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

E N V O I.

Fils de *Vénus*, songe à tes intérêts ;
 Je vois changer l'encens en camouflets.
 Tout est perdu si ce train continue :
 Ramene-nous au siècle d'*Amadis* ;
 Il est honteux, qu'en cour, d'attraits pourvue,
 Où politesse au comble est parvenue,
 On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Madame DESHOULIERES.*

* Antoinette du Ligiére de la Garde, de l'académie des Ricovrati de Padoue & de celle d'Arles, naquit à Paris, d'une famille noble, sous le regne de Louis XIII. en 1638 ; et fut mariée, en 1651, à Guillaume de la Fon, Seigneur Des Houlières, lieutenant-colonel du régiment de Conté. Cette savante tient une place distinguée parmi les femmes qui font le plus d'honneur au Parnasse François. Ses poësies légères sont pleines de douceur & d'agrément : & ses Idylles surtout surpassent en ce genre tout ce que nous avons en François. Elle mourut, à Paris, le 17 Février, 1694, à 56 ans.

R E P O N S E

R E P O N S E
S U R L E S M E M E S R I M E S .

A CAUTION tous ne sont pas sujets,
Autre maxime en ma tête est écrite ;
Et, pour de mes tourmens secrets
Oncques de cour ne connus l'eau-bénite.
Si dans maint cœur probité plus n'habite,
Au mien les faits suivent toujours les dits.
Par moi l'*Astuce* au monde n'est venue ;
D'amants loyaux si la mode est perdue,
Moi, j'aime encor comme on aimoit jadis.

Nul riche atour, nul nombre de valets,
Ne contribue à mon peu de mérite :
Toujours me tient au rang des plus discrets ;
Tant mieux pour moi si la troupe est petite.
Amour chez moi n'est jamais décrépité ;
Et, quand les fots sont les plus applaudis,
Dussé-je en tout passer pour une grue,
Faveur se cache aussi-tôt qu'obtenue,
Tant j'aime encor comme on aimoit jadis.

Jeunes beautés, qui tendez vos filets,
Chassez bien loin cette engeance maudite
De jouvenceaux, quand près des beaux objets
D'être indolent chacun se félicite.
Je fers l'amour sans faire l'hypocrite,
Et le fers mieux qu'un de ces étourdis ;
Et, si pour vous aux soins je m'habitue,
Don de merci j'aurois toujours en vue,
Car j'aime encor comme on aimoit jadis.

Quand

Quand jeunes cœurs se trouvent ainsi faits,
 Présent meilleur à dame on ne débite.
 Cœurs de barbons peuvent être coquets ;
 Le diable eut tort quand il se fit hermite.
 Si ma personne à tendresse n'invite,
 Mes sens au moins ne sont point refroidis.
 Par aucuns maux mon humeur n'est bourrue ;
 Et peu m'en chaut si j'ai tête chenue,
Car j'aime encor comme on aimoit jadis.

E N V O I.

Fils de *Vénus*, fonge à tes intérêts,
 Reprends l'encens & rends les camoufflets ;
 Accorde à tous que ce train continue,
 Nous reverrons le siecle d'*Amadis* ;
 Et, si jamais dame d'attraits pourvue
 A m'enflâmer se trouve parvenue,
Je l'aimerai comme on aimoit jadis.

Le Duc de SAINT-AIGNAN.



A M A M A N,

Pour sa Fête.

C'EST ta fête, ô maman ! le plus beau jour des
miens,

Et mes bras careffans n'entourent pas les tiens !
Vertus, filles de l'ame, arrangez ma guirlande ;
Vœux ardents de mon cœur, vous ferez mon offrande :
Tu n'auras point de moi la rose ni l'œillet ;
Cent baisers, ô maman, formeront ton bouquet !
Reçois-les, ces baisers, qu'un pur amour t'envoie ;
De ton enfant chéri reçois-les avec joie :
Ils me semblent trop doux pour n'être qu'une erreur,
Que, perdus pour ton sein, ils passent dans ton cœur,
Dans ce cœur vertueux qui fut mon premier temple,
Qui me sert de modele & m'instruisit d'exemple ;
Dans ce cœur qui du mien sentit les premiers feux,
Dans ce cœur qui du mien aura les derniers vœux.
O souvenir si cher à ma reconnoissance !
Maman, rappelle-toi les jours de mon enfance ;
Ainsi de notre absence abusons le tourment,
Et trompons ses ennuis avec le sentiment.
Songe à ces jours d'espoir, où, par tes mains formée,
Mon ame se sentoît par la tienne animée ;
Même en les ignorant, je chériffois tes loix ;
Reposant dans tes bras, je croissois à ta voix ;
Et, par un tendre instinct vers toi toujours guidée,
Je bégayois ton nom sans en avoir l'idée ;

Ne

Ne pouvant concevoir, & sachant mieux sentir,
 J'éprouvois de la peine à te défobéir.
 Ainsi qu'aux cœurs émus un dieu peint sa puissance,
 De même à tes bienfaits je sentoîs ta présence.
 Souviens-toi de ce jour, où de vives douleurs,
 En laissant ta constance, arracherent mes pleurs.
 Ce trait fut un éclair pour ton ame charmée ;
 Tu vis alors, tu vis, que tu serois aimée.
 Tu quitta les plaisirs, je fis mieux ton bonheur ;
 Tu formas, tu nourris, tu fécondas, mon cœur ;
 Et dès ce même instant tu ne fus occupée
 Qu'à hâter ma raison d'un voile envelopée.
 Doux rayon de lumière ! instant d'étonnement,
 Où l'ame se conçoit & s'ouvre au sentiment !
 Moment de l'existence où l'humaine nature
 Est déjà si sublime & se trouve encore pure,
 Esprit rapide & prompt, reconnoissance, amour !
 Maman, je te dois tout ! des vertus & le jour.
 Alors tu m'échauffas de la plus sainte flamme,
 Alors tu répandis ton ame dans mon ame,
 Tes secrets, tes plaisirs, tes peines, tes ennuis ;
 Tu me fis ta compagne & tout ce que je suis.
 Sois heureuse à ton tour, & qu'une main si chère
 Recueille les doux fruits de mon ardeur sincère ;
 Que tes jours, fortunés comme ils son vertueux,
 Surpassent en bonheur le nombre de mes vœux ;
 Que l'amitié te soit ce que tu fut pour elle,
 Plus solide, plus sainte, & toujours plus fidelle ;
 Que tes plus chers objets, que tes autres enfants,
 De ta félicité soient les heureux garans ;

Que

Que ta vieillesse, longue & toujours honorée,
 Soit, comme tes beaux jours, de nous tous entourée ;
 Que les doux sentimens écartent les douleurs,
 Et que tes derniers jours soient parfemés de fleurs.

E N V O I.

Pour te mieux célébrer, il faudroit moins sentir ;
 Enfant de mon amour, & non de mon loisir,
 Ces vers ont l'abandon de mon ame attendrie.
 Adieu, digne maman ; adieu, ma noble amie ;
 Pardonne au mouvement qui s'empare de moi :
 Est-il un nom plus cher ? je l'emploierai pour toi.

Par Mademoiselle De SAINT-LEGER.

I D Y L L E.

Les M O U T O N S.

HELAS ! petits moutons, que vous êtes heureux !
 Vous païssez dans nos champs, sans fouci, sans
 alarmes.

Aussi-tôt aimés qu'amoureux,
 On ne vous force point à répandre des larmes.
 Vous ne formez jamais d'inutiles desirs :
 Dans vos tranquilles cœurs l'amour suit la nature.
 Sans ressentir ses maux, vous avez ses plaisirs.
 L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'imposture,

M

Qui

Qui font tant de maux parmi nous,
 Ne se rencontrent point chez vous.
 Cependant nous avons la raison pour partage ;
 Ce n'est point un grand avantage.
 Cette fiere raison, dont on fait tant de bruit,
 Contre les passions n'est pas un sur remede.
 Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit,
 Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide
 Est tout l'effet qu'elle produit.
 Toujours impuissante & sévère,
 Elle s'oppose à tout, & ne surmonte rien.
 Sous la garde de votre chien,
 Vous devez beaucoup moins redouter la colere
 Des loups cruels & ravissants,
 Que, sous l'autorité d'une telle chimere,
 Nous ne devons craindre nos sens.
 Ne vaudroit-il pas mieux vivre, comme vous faites,
 Dans une douce oisiveté ?
 Ne vaudroit-il pas mieux être, comme vous êtes,
 Dans une heureuse obscurité,
 Que d'avoir, sans tranquillité,
 Des richesses, de la naissance,
 De l'esprit, & de la beauté ?
 Ces prétendus trésors, dont on fait vanité,
 Valent moins que votre indolence.
 Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels.
 Par eux, plus d'un remords nous ronge.
 Nous voulons les rendre éternels,
 Sans songer qu'eux & nous passeront comme un songe.
 Il n'est, dans ce vaste univers,

Rien

Rien d'assuré, rien de solide.
 Des choses d'ici-bas la fortune décide
 Selon ses caprices divers.
 Tout l'effort de notre prudence
 Ne peut nous dérober au moindre de ses coups.
 Païssez, moutons, païssez, sans regle & sans science,
 Malgré la trompeuse apparence,
 Vous êtes plus heureux & plus sage que nous.

Madame DESHOULIERES.

Le R U I S S E A U,
 I D Y L L E.

RUISSEAU, qui baignes cette plaine,
 Je te ressemble en bien des traits :
 Toujours même penchant t'entraîne ;
 Le mien ne changera jamais.

Tu fais éclore des fleurettes ;
 J'en produis aussi quelquefois ;
 Tu gazouilles sous ces coudrettes ;
 De l'amour j'y chante les loix.

Ton murmure flatteur & tendre
 Ne cause ni bruit ni fracas :
 Plein du souci qu'amour fait prendre,
 Si j'en murmure, c'est tous bas.

Rien n'est, dans l'empire liquide,
 Si pur que l'argent de tes flots :
 L'ardeur qui dans mon sein réside
 N'est pas moins pure que tes eaux.

Des vents qui font gémir Neptune
 Tu braves les coups redoublés :
 Des jeux cruels de la fortune
 Mes sens ne sont jamais troublés.

Tu n'as pas d'embûche profonde ;
 Je n'ai point de piège trompeur :
 On voit jusqu'au fond de ton onde ;
 On lit jusqu'au fond de mon cœur.

Au but prescrit par la nature
 Tu vas toujours d'un pas égal,
 Jusqu'au tems où par la froidure
 L'hiver vient glacer ton crystal.

Sans Thémire je ne puis vivre,
 Mon but à son cœur est fixé :
 Je ne cesserai de la suivre
 Que quand mon sang sera glacé.

M. PANNARD.

L' A -

L'AMOUR FILIAL, IDYLLE.

Sélimé & Licoris.

A LA fin d'un beau jour, Licoris & Sélimé,
Ayant rassemblé leur troupeau,
Prenoient le frais sur un coteau
Dont le soleil dorait la cime.
Ils s'occupoient de Palémon ;
Car ce couple charmant, modèle de tendresse,
N'avoit d'autre plaisir que d'en parler sans cesse.
Si nous sommes heureux, j'en fais bien la raison,
Disoit Licoris à son frere :
Les cieux protegent notre pere ;
Il le mérite, il est si bon.

Sélimé.

Que leur faveur conserve une tête si chere !
Un soir, sous le berceau voisin de sa chaumière,
Il dormoit d'un sommeil aussi pur que son cœur ;
Sur son front j'imprimai ma bouche,
Et soudain, soit amour ou soit que son bonheur
Se fasse ressentir à tout ce qui le touche,
Des larmes de plaisir coulerent de mes yeux :
" Ce bon pere," disois-je, " à quel point il nous
" aime !
" Il a veillé pour nous, & dans son sommeil même
" Il fait encor nous rendre heureux !"

Licoris.

Hier, dans quel état il revint de la plaine !

Ah ! si tu l'avois vu se traîner avec peine,

Accablé sous le poids des ans !

Je volai dans ses bras, qu'il m'ouvrit avec joie :

“ Cher Palémon,” lui dis-je, “ espoir de tes enfants !

“ Permits qu'à tes regards mon ame se déploie ;

“ Ta vieillesse s'épuise à force de travaux :

“ A quoi bon, dévancé le retour de l'aurore,

“ Pour courir dans les champs, te priver du repos,

“ Et dans l'ardeur du jour y retourner encore ?”

Il sourit doucement tandis que je parlois ;

Alors, me regardant de l'air que tu connois :

“ Ma fille,” me dit-il, “ bénis la Providence,

“ Dont toujours la vertu reçoit sa récompense ;

“ Le généreux Atis m'a rendu possesseur

“ Du terrain qui commence à la prochaine rive ;

“ C'est pour vous que je le cultive :

“ Cette peine est chère à mon cœur. . . .”

Tu pleures, Sélime !

Sélime.

Ah ! quel pere !

Ma sœur ! nous ne pourrons jamais

Egaler son amour ni payer ses bienfaits. . . .

Ecoute, mais sur-tout que ce soit un mystère :

Aujourd'hui j'ai vendu, pour avoir un mouton,

Les paniers que tu m'as vu faire ;

Je le destine à Palémon. —

Sur son troupeau, ce soir, en promenant la vue,
Il dira : Grace au ciel ! ma fortune est accrue !

Licoris.

Et moi, de mon serin je lui ferai présent.
O mon frere ! je crois qu'il sera bien content !

Elle achevoit ces mots quand Palémon s'avance.
Il l'écoutoit, caché dans un buisson voisin :

Trahi par son impatience,
Il vole à ses enfants ; il leur ouvre son sein :
Daigne veiller, dit-il, sur ce couple que j'aime,
O Dieu, témoin de mon bonheur !
Fais qu'il pense toujours de même,
Et j'attendrai la mort dans la paix de mon cœur.

M. LEONARD.

L' I M-

L'IMMORTALITÉ,

IDYLLE.

QUEL silence effrayant regne sous ces rameaux ! . . .
 Je vois dans leur enceinte un temple solitaire
 Que la lune blanchit de sa pâle lumière,
 Jour lugubre & pareil aux lampes des tombeaux.
 On diroit que, du fond de sa triste mesure,
 La terreur qui l'habite élève un long murmure ;
 Près de ces murs deserts est le champ de la mort,
 Où l'homme se repose au terme de son sort :
 Un tilleul, au milieu de la froide assemblée,
 Etend de toutes parts son épaisse feuillée ;
 Il est environné des sépulchres nombreux
 Qui sous la pierre brute renferment nos ayeux.
 Quelques bouquets d'absinte & la sèche immortelle
 Couvrent peut-être ici d'honnêtes laboureurs :
 Là, sans doute, les mains de quelque amant fidèle
 Au cercueil d'une amante ont déposé ces fleurs.

Voila donc cet abîme où tombent les grandeurs,
 La fortune, les rangs, tout le lustre éphémère
 Que la vanité fit pour masquer la misère !
 C'est ici que la vie abaisse son rideau,
 Que le pâtre & le roi confondent leur poussière
 Quand ils sont descendus dans la nuit du tombeau !

L'homme

L'homme superbe a dit : " Tout est sous ma puissance ;

" Roi souverain du globe où je pose mes pieds,
 " Je vois ses habitants m'obéir en silence,
 " Et courber sous mon joug leurs fronts humiliés :
 " Devant moi disparoît leur obscure existence."

Assemblage étonnant d'orgueil & de besoins !
 De ton pouvoir suprême où sont donc les témoins ?
 Avant que le plaisir, ce principe de l'être,
 Eût réunis deux cœurs attirés par l'amour,
 Tu n'étois rien encor ; tu pouvois ne pas être :
 Le hasard, non le choix, te fit paroître au jour ;
 Tu connus les douleurs en ouvrant la carrière :
 Déjà tes foibles bras s'étendoient vers autrui,
 Et, dans le sentiment qu'enfantoit ta misère,
 Ta voix tendre & plaintive imploroit son appui.
 Tu respire ! tu vis ! mais la terre barbare
 Des biens qu'elle prodigue est pour toi seul avare :
 L'eau coule de ton front pour arroser son sein,
 Et ce n'est qu'à ce prix qu'elle enrîchit ta main.
 Des climats, des saisons, tu ressens l'inclémence,
 Et les feux de la ligne & les glaces du nord ;
 Les peines, les plaisirs, usent ton existence,
 Et la vie est pour toi le germe de la mort.

La mort ! ah ! que ce mot fait frémir la nature !
 Humiliant tableau qui confond notre orgueil !
 Tristement accablé sous les maux qu'il endure,
 Ce monarque se traîne au bord de son cercueil :

Prête

Prête à le renverser, déjà la faulx cruelle
 De son frêle édifice ébranle les ressorts ;
 Déjà son cœur s'éteint & sa raison chancelle ;
 Ses sens sont émouffés ; l'âge a glacé son corps :
 Il va tomber enfin dans la nuit éternelle. . . .
 L'infortuné frissonne, & son dernier moment,
 Marqué par des regrets, fait encor son tourment !

Quelle voix a passé dans mon ame attendrie ?
 Ciel ! qui peut habiter ces monuments poudreux ? . . .
 C'est l'Immortalité, c'est elle qui me crie :
 " Souffre sans murmurer les peines de la vie ;
 " Attends ; le terme avance, & tu seras heureux.
 " Tout périt, emporté par le torrent de l'âge :
 " Sur ses flots destructeurs l'ame seule farnage ;
 " Et, parmi les débris épars dans l'univers,
 " Sublime, inaccessible aux efforts de l'orage,
 " Elle s'élève en paix vers le trône des airs."

Est-il vrai ? N'est-ce point une vaine espérance
 Qui mêle ses douceurs à nos regrets amers ?
 O jour trois fois heureux ! jour de la renaissance !
 Je vous reverrai donc, vous qui m'étiez si chers !
 En se reconnoissant, on sourit, on s'embrasse :
 L'ami parle à l'ami ; l'époux à sa moitié.
 Du séjour de la gloire on regarde en pitié
 Les erreurs qui du monde inondent la surface ;
 On gémit de la nuit dont on étoit couvert,
 De la fausse lueur que l'on prenoit pour guide,
 Et de ces riens pompeux dont on étoit avide.

Ah ! m'écriai-je alors, que j'ai long-tems souffert !
 Je poursuivois des biens qui sont une chimere ;
 Je cherchois loin de moi le repos, le plaisir,
 Et je les voyois fuir, comme une ombre légère,
 Au moment où mes bras s'ouvroient pour les saisir.

Des maîtres cependant ont instruit mon enfance :
 Eh ! que m'apprenoiient-ils ? la science des mots,
 L'art de faire valoir des raisonnemens faux,
 Celui de bien parler, sans avoir d'éloquence.
 Ainsi dans les ennuis, le dégoût, les travaux,
 J'ai vu de mes beaux jours périr la jouissance.
 Mais bientôt dans mon ame, ivre d'ambition,
 Des plus contraires vœux s'élève le tumulte ;
 Avide & fatigué de la possession,
 A mille objets nouveaux j'allois porter mon culte.
 Créé pour le bonheur & pour la vérité,
 Mais toujours mécontent de ma félicité
 Et des pâles éclairs que la raison fait naître,
 Je ne me lassois point, dans mon activité,
 D'aspirer à jouir ni de vouloir connoître.
 L'opinion, l'usage, & le monde, & ses loix,
 Dans le cours de mes ans m'ont fait changer cent fois
 De sentiment, de goûts, de mœurs, & de système ;
 D'absurdes préjugés déterminoient mon choix,
 Et mon cœur un seul jour ne fut jamais lui-même.
 C'est maintenant qu'épris de l'éclat de mon sort,
 Fier de n'avoir que Dieu pour arbitre & pour maître,
 Et forti triomphant des gouffres de la mort,
 Je commence à sentir la grandeur de mon être ;

Je

Je contemple de loin ces orageuses mers,
Où les humains errans, sans bouffôle & sans guide,
N'opposent qu'une barque à l'élément perfide,
Et des bras harassés sous le poids de leurs fers.

Tels seront mes discours, &, déployant mes ailes,
J'irai me joindre alors aux troupes immortelles.
Je verrai *La Fontaine*, *Ovide*, *Anacréon*,
Et *Pétrarque* & *Tibulle*, & le doux *Fénélon*.
Pere de l'harmonie ! ô grand homme ! ô *Racine* !
Quel charme ton aspect me fera ressentir
Qu'excitent les accents de ta lyre divine.
Nous verrons dans ces lieux renaître nos beaux jours ;
O mon *Eglé* ! nos cœurs se rejoindront encore :
Nous recevrons, des mains d'un pere que j'adore,
Le myrte réservé pour les tendres amours.
Ce bienfaiteur du monde auroit-il des supplices
Pour qui, toujours paré des roses du printems,
Et donnant à son cœur d'innocentes délices,
Dans son rapide vol a dû fixer le tems ?
Peut-il être ici-bas un soin plus légitime
Que de semer de fleurs les bords du noir abîme,
Où se plonge, en tremblant, le mortel éperdu ?
Hélas ! si du plaisir on ose faire un crime,
A quel signe certain connoît-on la vertu ?

Le même.

Les

Les F L E U R S,
I D Y L L E.

QUE votre éclat est peu durable,
 Charmantes fleurs, honneur de nos jardins !
 Souvent un jour commence & finit vos destins,
 Et le sort le plus favorable
 Ne vous laisse briller que deux ou trois matins.
 Ah ! consolez-vous-en, jonquilles, tubereuses ;
 Vous vivez peu de jours, mais vous vivez heureuses :
 Les médifants ni les jaloux
 Ne gênent point l'innocente tendresse
 Que le printems fait naître entre Zéphyre & vous.
 Jamais trop de délicatesse
 Ne mêle d'amertume à vos plus doux plaisirs.
 Que pour d'autres que vous il pousse des soupirs,
 Que loin de vous il folâtre sans cesse :
 Vous ne ressentez point la mortelle tristesse
 Qui dévore les tendres cœurs,
 Lorsque, pleins d'une ardeur extrême,
 On voit l'ingrat objet qu'on aime
 Manquer d'empressement, ou s'engager ailleurs.
 Pour plaire, vous n'avez seulement qu'à paroître :
 Plus heureuses que nous, ce n'est que le trépas
 Qui vous fait perdre vos appas.
 Plus heureuses que nous, vous mourez pour renaître.
 Tristes reflexions, inutiles souhaits !

N

Quand

Quand une fois nous cessons d'être,
 Aimables fleurs, c'est pour jamais !
 Un redoutable instant nous détruit sans réserve :
 On ne voit au-delà qu'un obscur avenir ;
 A peine de nos noms un léger souvenir
 Parmi les hommes se conserve :
 Nous rentrons pour toujours dans le profond repos
 D'où nous a tirés la nature,
 Dans cette affreuse nuit qui confond les héros
 Avec le lâche & le parjure,
 Et dont les fiers destins par de cruelles loix
 Ne laissent sortir qu'une fois.
 Mais, hélas ! pour vouloir revivre,
 La vie est-elle un bien si doux ?
 Quand nous l'aimons tant, songeons-nous
 De combien de chagrins sa perte nous délivre ?
 Elle n'est qu'un amas de craintes, de douleurs,
 De travaux, de soucis, de peines.
 Pour qui connoît les misères humaines,
 Mourir n'est pas le plus grand des malheurs !
 Cependant, agréables fleurs,
 Par des liens honteux attachés à la vie,
 Elle fait seule tous nos soins,
 Et nous ne vous portons envie
 Que par où nous devons vous envier le moins.

Madame DESHOULIERES.

A L -

A L L E G O R I E.*

DA N S ces prés fleuris,
 Qu'arrose la Seine,
 Cherchez qui vous mene,
 Mes cheres brebis.
 J'ai fait, pour vous rendre
 Le destin plus doux,
 Ce qu'on peut attendre
 D'une amitié tendre ;
 Mais son long courroux
 Détruit, empoisonne,
 Tous mes soins pour vous,
 Et vous abandonne
 Aux fureurs des loups.
 Seriez-vous leur proie ?
 Aimable troupeau,
 Vous, de ce hameau
 L'honneur & la joie ;
 Vous qui, gras & beau,
 Me donniez sans cesse,
 Sur l'herbette épaisse,
 Un plaisir nouveau !

N 2.

Que

* L'auteur, sous le nom d'une bergere qui parle à ses brebis, rend compte à ses enfants de tout ce qu'elle a fait pour leur procurer des éblouissements ; & se plaint tendrement, sous cette image, de la dureté de la fortune.

Que je vous regrette !
 Mais il faut céder.
 Sans chien, sans houlette,
 Puis-je vous garder ?
 L'injuste fortune
 Me les a ravis ;
 En vain j'importune
 Le Ciel par mes cris :
 Il rit de mes craintes,
 Et, sourd à mes plaintes,
 Houlette ni chien,
 Il ne me rend rien.
 Puissiez-vous, contentes,
 Et sans mon secours,
 Passer d'heureux jours,
 Brebis innocentes,
 Brebis mes amours.
 Que Pan † vous défende.
 Hélas ! il le fait :
 Je ne lui demande
 Que ce seul bienfait.
 Oui, brebis chéries,
 Qu'avec tant de soins
 J'ai toujours nourries,
 Je prends à témoins
 Ces bois, ces prairies,
 Que, si les faveurs
 Du Dieu des pasteurs

Vous

† Par Pan l'auteur veut dire Louis XIV.

Vous gardent d'outrages,
 Et vous font avoir,
 Du matin au soir,
 De gras paturages,
 J'en conferverai,
 Tant que je vivrai,
 La douce mémoire ;
 Et que mes chansons,
 En mille façons,
 Porteront sa gloire,
 Du rivage heureux,
 Où, vif & pompeux,
 L'astre qui mesure
 Les nuits & les jours,
 Comménçant son cours,
 Rend à la nature
 Toute sa parure,
 Jusqu'en ces climats,
 Où, sans doute las
 D'éclairer le monde,
 Il va chez Thétis
 Rallumer dans l'onde
 Ses feux amortis.

La même.

E P I T R E

A MON HABIT.

A H ! mon habit, que je vous remercie !
 Que je valus hier, grace à votre valeur !
 Je me connois ; &, plus je m'apprécie,
 Plus j'entrevois qu'il faut que mon tailleur,
 Par une secrete magie,
 Ait caché dans vos plis un talisman vainqueur,
 Capable de gagner & l'esprit & le cœur.
 Dans ce cercle nombreux de bonne compagnie,
 Quels honneurs je reçus ! quels égards ! quel accueil !
 Auprès de la maitresse, & dans un grand fauteuil,
 Je ne vis que des yeux toujours prêts à sourire ;
 J'eus le droit d'y parler, & parler sans rien dire.
 Cette femme à grand falbalas
 Me consulta sur l'air de son visage ;
 Un Robin sur des opéras ;
 Un Blondin sur un mot d'usage :
 Ce que je décidai fut le *neg plus ultra*.
 On applaudit à tout ; j'avois tant de génie !
 Ah ! mon habit, que je vous remercie !
 C'est vous qui me valez cela.
 De compliments, bons pour une maitresse,
 Un petit-mâitre m'accabla ;
 Et, pour m'exprimer sa tendresse,
 Dans ses propos guindés me dit tout Angola.

Ce poupin à simple tonsure,
 Qui ne songe qu'à vivre, & ne vit que pour soi,
 Oûblia quelque tems son rabat, sa figure,
 Pour ne s'occuper que de moi.
 Ce marquis, autrefois mon ami de college,
 Me reconnut enfin ; &, du premier coup d'œil,
 Il m'accorda, par privilege,
 Un tendre embrassement qu'approuvoit son orgueil :
 Ce qu'une liaison dès l'enfance établie,
 Ma prohité, des mœurs que rien ne dérégla,
 N'eussent obtenu de ma vie,
 Votre aspect seul me l'attira.
 Ah ! mon habit, que je vous remercie !
 C'est vous qui me valez cela.
 Mais ma surprise fût extrême ;
 Je m'apperçus que sur moi-même
 Le charme sans doute opéroit.
 J'entrois jadis d'un air discret ;
 Ensuite, suspendu sur le bord de ma chaise,
 J'écoutois en silence, & ne me permettois
 Le moindre *si*, le moindre *mais*.
 Avec moi tout le monde étoit fort à son aise,
 Et moi je ne l'étois jamais.
 Un rien auroit pû me confondre ;
 Un regard, tout, m'étoit fatal ;
 Je ne parlois que pour répondre ;
 Je parlois bas, je parlois mal.
 Un sot provincial, arrivé par le coche,
 Eut été moins que moi tourmenté dans sa peau.

Je

Je me mouchois presqu'au bord de ma poche ;
 J'éternuois dans mon chapeau.
 On pouvoit me priver, sans aucune indécence,
 De ce salut que l'usage introduit ;
 Il n'en coûtoit de révérence
 Qu'à quelqu'un trompé par le bruit.
 Mais à présent, mon cher habit,
 Tout est de mon ressort ; les airs, la suffisance,
 Et ces tons décidés qu'on prend pour de l'aisance,
 Deviennent mes tons favoris.
 Est-ce ma faute à moi, puisqu'ils sont applaudis ?
 Dieu ! quel bonheur pour moi, pour cette étoffe,
 De ne point habiter le pays limitrophe
 Des conquêtes de notre Roi !
 Dans la Hollande il est un autre loi :
 En vain j'étalerois ce galon qu'on renomme ;
 En vain j'exalterois sa valeur, son débit ;
 Ici l'habit fait valoir l'homme,
 Là l'homme fait valoir l'habit :
 Mais chez nous, peuple aimable, où les graces, l'es-
 prit,
 Brillent à présent dans leur force,
 L'arbre n'est point jugé sur les fleurs ou son fruit ;
 On le juge sur son écorce.

M. SEDAINÉ.

D E S -

D E S C R I P T I O N

De l'Opéra de Paris.

J'AI vu le soleil & la lune
Qui tenoient des discours en l'air ;
J'ai vu le terrible Neptune
Sortir tout frisé de la mer.

J'ai vu l'aimable Cythérée,
Au doux regard, au teint fleuri,
Dans une machine entourée
D'amours natifs de Chambéri.

J'ai vu le maître du tonnerre,
Attentif au coup du fiflet,
Pour lancer ses feux sur la terre
Attendre l'ordre d'un valet.

J'ai vu du ténébreux empire
Accourir, avec un pétard,
Cinquante lutins pour détruire
Un palais de papier brouillard.

J'ai vu des dragons, fort traitables,
Montrer les dents sans offenser ;
J'ai vu des poignards admirables
Tuer les gens sans les blesser.

J'ai

J'ai vu l'amant d'une bergere,
Lorsqu'elle dormoit dans un bois,
Prescrire aux oiseaux de se taire,
Et lui, chanter à pleine voix.

J'ai vu des guerriers en alarmes,
Les bras croisés & le corps droit,
Crier cent fois : courons aux armes !
Et ne point fortir de l'endroit.

J'ai vu, ce qu'on ne pourra croire,
Des tritons, animaux marins,
Pour danser troquer leurs nageoires
Contre une paire d'escarpins.

Dans les chaconnes & gavotes,
J'ai vu des fleuves fautillants ;
J'ai vu danser deux matelotes,
Trois jeux, six plaisirs, & deux vents.

Dans le char de monsieur son pere,
J'ai vu Phaëton, tout tremblant,
Mettre en cendre la terre entiere
Avec des rayons de fer-blanc.

J'ai vu Roland, dans sa colere,
Employer l'effort de son bras
Pour pouvoir arracher de terre
Des arbres qui n'y tenoient pas.

J'ai

J'ai vu souvent une furie
 Qui s'humanisoit volontiers ;
 J'ai vu des faiseurs de magie
 Qui n'étoient pas de grands forciers.

J'ai vu des ombres très palpables
 Se trémousser au bord du Styx ;
 J'ai vu l'enfer & tous les diables
 A quinze pieds du paradis.

J'ai vu Diane en exercice
 Courir le cerf avec ardeur ;
 J'ai vu, derriere la coulisse,
 Le gibier courir le chasseur.

M. PANNARD.



EPI-

E P I T R E à l'Amitié.

Divinité, dont les traits délicats
 Font reconnoître l'air de ton aveugle frere,
 Mais qui joins à tous ses appas
 Les yeux clairs & sereins de ta céleste mere ;
 Tendre amitié, doux asyle des cœurs,
 C'est à toi que je sacrifie :
 Si l'amour nous donne la vie,
 Toi seule en donnes les douceurs.
 Qu'un insensé porte à ce Dieu cruel
 Le sacrifice de ses larmes ;
 Que d'un cœur déchiré de chagrins & d'alarmes
 Il aille parer son autel ;
 S'il en obtient une couronne,
 Il ignore quel prix elle doit lui coûter.
 Ta libéralité nous donne
 Les biens que ce tyran nous fait trop acheter.
 Quand les appas d'une douce union
 Nous engagent sous ton empire,
 Ils ne viennent pas nous séduire
 Par une courte illusion.
 Chez toi la vertu, le mérite,
 Nous découvrent toujours mille nouveaux attraits ;
 Chez toi les vrais plaisirs sont toujours la suite
 De l'innocence & de la paix.

En

En amour tout est imposture ;
 Jusqu'au silence tout y ment :
 Ce qui pour l'un est siecle est pour l'autre un moment.
 Tout s'y donne à fausse mesure.
 Chez toi la vérité fait entendre sa voix ;
 Sa lumiere nous sert de guide ;
 Sur nos gouts la raison décide,
 Et le tems respecte son choix.
 Au joug d'airain deux cœurs assujettis
 Font l'un de l'autre le supplice,
 Quand, par un bizarre caprice,
 Amour les a fait assortis.
 Sous les aimables loix dont l'amitié nous lie,
 Et les biens & les maux, tout doit se partager :
 Mais quel partage heureux ! le bien s'y multiplie,
 Et le mal devient léger.

Le Marquis de St. AULAIRE.

O

Sur

Sur les sept PÉCHÉS MORTELS.

L'AVARICE.

L'AVARE est toujours indigent ;
 Pour ses besoins ni l'or ni l'argent
 Ne font jamais d'aucun remède ;
 Et, malheureux jusqu'au trépas,
 Il manque du bien qu'il possède,
 Comme de celui qu'il n'a pas.

L'ENVIE.

Rien n'est plus rempli de bassesse,
 Plus triste, ni plus odieux,
 Que l'état d'un pâle envieux,
 Qui se ronge en secret sans cesse,
 Et qui tourne en poison pour lui
 La gloire & le bonheur d'autrui.

La GOURMANDISE & la LUXURE.

Les plaisirs de la bonne chère,
 Ceux de l'amour & de sa mere,
 Sont deffendus comme péchés.
 S'ils étoient permis, au contraire,
 Que de coupables retranchés !

La H A I N E.

Je hais la haine, je l'abhorre ;
 C'est par elle que tout périt,
 Et c'est un monstre qui dévore
 Le furieux qui le nourrit.

La P A R E S S E.

Que la paresse soit un vice
 Il le faut croire en bon Chrétien ;
 Sans cela le doux exercice
 Que celui de ne faire rien !

L' O R G U E I L.

A nul vice je ne fais grace ;
 Mais chaque vice a ses raisons :
 L'orgueil est folie, & sa place
 Doit être aux petites maisons.

L'Abbé REGNIER DESMARAIS.

J'EN DEMEURE D'ACCORD ;
JE ME TAIS, AI-JE TORT ?

SUR DIVERS SUJETS.

LA seule vérité peut avoir droit de plaire ;
Dès que je l'apperçois, me fut elle contraire,
J'en demeure d'accord.
Mais aussi, quand quelqu'un la déguise & l'altère,
Comme, pour avoir paix, il faut savoir se taire,
Je me tais, ai-je tort ?

Au zèle pour le vrai les bornes que je donne,
C'est que, lors que je vois qu'il n'offense personne,
J'en demeure d'accord.
Mais, vient-il à toucher, par des traits de satire,
Ce qui feroit meilleur à supprimer qu'à dire,
Je me tais, ai-je tort ?

Quand on dit qu'Alidor, modeste en sa dépense,
Sait d'un luxe frivole éviter l'apparence,
J'en demeure d'accord.
Mais, quand on va plus loin, & qu'on me le débite
Pour un homme excellent & d'un rare mérite,
Je me tais, ai-je tort ?

Quand

Quand on dit qu'Hermocrate, au-dessus de la roue,
 Gai, tranquille, & ferein, des affaires se joue,
 J'en demeure d'accord.
 Mais, quand de ses flatteurs une troupe importune
 Me le dépeint encor plus grand que la Fortune,
 Je me tais, ai-je tort ?

Parle-t-on des talents qu'une charge demande,
 Et dit-on qu'il en faut d'autant plus qu'elle est grande,
 J'en demeure d'accord.
 Vient-on à discuter, comme on fait d'ordinaire,
 Si celui qui la fait a de quoi la bien faire,
 Je me tais, ai-je tort ?

Quand on vient parler du beau tems, de la pluie,
 Quoiqu'ordinairement la matiere m'ennuie,
 J'en demeure d'accord.
 Mais, quand on pōlitique un peu trop à son aise,
 Quoiqu'ordinairement la matiere me plaise,
 Je me tais, ai-je tort ?

Quand on dit que *Sylvie*, assidue à l'ouvrage,
 S'applique toute entiere aux soins de son ménage,
 J'en demeure d'accord.
 Mais quand, en ma présence, on soutient que *Sylvie*
 A mené de tout tems le même train de vie,
 Je me tais, ai-je tort ?

Quand on me dit qu'*Orante* est honnête & polie,
Qu'elle a l'air noble & doux, & la taille jolie,
J'en demeure d'accord.

Mais, quand on dit qu'*Orante* est une autre Lucrece,
Et que j'entends prôner sa vertu, sa sagesse,
Je me tais, ai-je tort ?

Quand de la piété d'un marguillier célèbre
Un célèbre orateur fait l'oraison funèbre,
J'en demeure d'accord.

Mais quand, au second point, j'entends que l'on en-
tame

L'éloge de sa force & de sa grandeur d'ame,
Je me tais, ai-je tort ?

Le même.

S O N -

S O N N E T S.

Sur une BELLE MATINEUSE.

LE silence régnoit sur la terre & sur l'onde ;
 L'air devenoit ferein & l'Olympe vermeil ;
 Et l'amoureux Zéphir, affranchi du sommeil,
 Ressuscitoit les fleurs d'une haleine féconde.

L'Aurore déployoit l'or de sa tresse blonde,
 Et féroit de rubis le chemin du soleil ;
 Enfin ce Dieu venoit au plus grand appareil
 Qu'il soit jamais venu pour éclairer le monde.

Quand la jeune *Philis*, au visage riant,
 Sortant de son palais, plus clair que l'orient,
 Fit voir une lumière & plus vive & plus belle.

Sacré flambeau du jour, n'en foyez point jaloux ;
 Vous parûtes alors aussi peu devant elle
 Que les feux de la nuit avoient fait devant vous.

MALLEVILLE.

A

A U N E D A M E.

JE vous entendis fort bien ; ce propos gracieux,
 Ces regards dérobés, cet aimable fourire,
 Sans me les déchiffrer, je fais qu'ils veulent dire
 C'est qu'à mes ducats vous faites les doux yeux.

Quand je compte mes ans, *Titon* n'est pas plus vieux ;
 Je vois déjà pour moi s'ouvrir le sombre empire ;
 Toutefois votre cœur de mon amour soupire ;
 Vous en faites la triste, & vous plaignez des cieux.

Le peintre étoit un sot dont l'amoureux caprice
 Nous peignit *Cupidon* un enfant sans malice,
 Garni d'arcs & de traits, mais nud d'accoutrements.

Il falloit pour carquois une bourse lui pendre,
 L'habiller de clinquant, & lui faire répandre
 Rubis à pleines mains, perles & diamants.

DESPORTES.

Sur

Sur un M I R O I R.

M I R O I R, peintre & portrait, qui donnes & re-
çois,

Qui portes en tous lieux avec toi ton image,
Qui peux tout exprimer excepté le langage,
Et pour être animé n'as besoin que de voix :

Tu peux seul me montrer, quand chez toi je me vois,
Toutes mes passions peintes sur mon visage :
Tu fuis d'un pas égal mon humeur & mon âge,
Et dans leurs changements jamais ne te déçois.

Les mains d'un artisan, au labeur obstinées,
D'un pénible travail font, en plusieurs années,
Un portrait qui ne peut ressembler qu'un instant.

Mais toi, peintre brillant, d'un art inimitable,
Tu fais, sans nul effort, un ouvrage inconstant,
Qui ressemble toujours, & n'est jamais semblable.

Le Comte d'ETELAN.

A P O L -

APOLLON & DAPHNÉ.

JE suis, crioit jadis Apollon à Daphné,
 Lors que tout hors d'haleine il couroit après elle,
 Et lui contoit pourtant la longue kirielle
 Des rares qualités dont il étoit orné,

Je suis le Dieu des vers, je suis bel esprit né.
 Mais les vers n'étoient point les charmes de la belle.
 Je fais jouer du luth, arrêtez : bagatelle ;
 Le luth ne pouvoit rien sur ce cœur obstiné.

Je connois la vertu de la moindre racine ;
 Je suis, n'en doutez point, Dieu de la médecine.
 Daphné couroit plus fort à ce nom si fatal.

Mais, s'il eut dit, Voyez quelle est votre conquête,
 Je suis un jeune Dieu, beau, galant, libéral, —
 Daphné, sur ma parole, auroit tourné la tête.

FONTENELLE.

Sur

Sur le T E M S.

LE tems m'a demandé de cette vie le compte ;
 Je lui ai répondu le compte veut du tems :
 Car, qui sans rendre compte a tant perdu de tems,
 Comment peut-il sans tems en rendre un si grand
 compte ?

Le tems m'a refusé de différer le compte,
 En disant que mon compte a refusé le tems,
 Et que, n'ayant pas fait mon compte dans le tems,
 Je veux en vain du tems pour bien rendre mon compte.

O Dieu ! quel compte peut nombrer un si grand tems,
 Et quel tems peut suffire à faire un si grand compte ;
 Vivant sans rendre compte, j'ai négligé le tems.

Hélas ! pressé du tems & oppressé du compte,
 Je meurs, & ne saurois rendre compte du tems,
 Puisque le tems perdu ne peut entrer en compte.

Sur le T A B A C.

DOUX charme de ma solitude,
 Charmante pipe, ardent fourneau,
 Qui purges d'humeur mon cerveau
 Et mon esprit d'inquiétude.

Tabac,

Tabac, dont mon ame est ravie,
Lors que je le vois perdre en l'air
Aussi promptement qu'un éclair,
Je vois l'image de ma vie.

Tu remets dans mon souvenir
Ce qu'un jour je dois devenir,
N'étant qu'une cendre animée ;

Et, tout confus, je m'apperçois,
Que, courant après ta fumée,
Je passe aussi vite que toi.

M. LOMBARD.

Sur la C O U R.

SERVIR le souverain, ou se donner un maître ;
Dépendre absolument des volontés d'autrui ;
Demeurer en des lieux où l'on ne voudroit être ;
Pour un peu de plaisir souffrir beaucoup d'ennui :

Ne témoigner jamais ce qu'en son cœur on pense ;
Suivre les favoris sans pourtant les aimer ;
S'appauvrir en effet, s'enrichir d'espérance ;
Louer tout ce qu'on voit, mais ne rien estimer :

Entretenir

Entretenir un grand d'un discours qui le flatte ;
 Rire de voir un chien caresser une chatte ;
 Manger toujours fort tard, changer la nuit en jour ;

N'avoir pas un ami, bien que chacun on baise ;
 Etre toujours debout, & jamais à son aise :
 Fait voir en abrégé comme on vit à la cour.

M. de St. MARTIN.

SONNET en Bouts-rimés.

SUR L'OR.

C E métal précieux, cette fatale	pluie,
Qui vainquit Danaé, peut vaincre	l'univers.
Par lui les grands secrets sont souvent	découverts.
Et l'on ne répand point de larmes qu'il	n'essuie.

Il semble que sans lui tout le bonheur nous	fuie ;
Les plus grandes cités deviennent des	deferts ;
Les lieux les plus charmants sont pour nous des	enfers ;
Enfin tout nous déplaît, nous choque, & nous	ennuie.

Il faut pour en avoir ramper comme un	lézard.
Pour les plus grands défauts c'est un excellent	fard.
Il peut en un moment illustrer la	canaille.

Il donne de l'esprit au plus lourd. animal.
 Il peut forcer un mur, gagner une bataille.
 Mais il ne fait jamais tant de bien que de mal.

Mad. DESHOULIERES.

DESCRIPTION BURLESQUE DE LA VILLE DE PARIS.

UN amas confus de maisons,
 Des crottes dans toutes les rues,
 Portes, temples, palais, prisons,
 Boutiques bien ou mal pourvues :

Force gens, noirs, blancs, roux, grisons,
 Des prudes, des filles perdues,
 Des meurtres & des trahisons,
 Des gens de plume aux mains crochues :

Maint poudré qui n'a point d'argent,
 Maint homme qui craint le sergent,
 Maint fanfaron qui toujours tremble ;

Pages, laquais, voleurs de nuit,
 Carosses, chevaux, & grand bruit :
 Voilà Paris ; que vous en semble ?

SCARRON.

S T A N C E S

S T A N C E S

A une Demoiselle qui avoit les Manches de
sa Chemise retroussées & sales.

VOUS, qui tenez incessamment
Cent amants dedans votre manche,
Tenez les au moins proprement,
Et faites qu'elle soit plus blanche.

Vous pouvez, avecque raison,
Usant des droits de la victoire,
Mettre vos galants en prison ;
Mais qu'elle ne soit pas si noire.

Mon cœur, qui vous est si devot,
Et que vous reduisez en cendre,
Vous le tenez dans un cachot,
Comme un prisonnier qu'on va pendre.

Est-ce que, brulant nuit & jour,
Je remplis ce lieu de fumée,
Et que le feu de mon amour
En a fait une cheminée ?

VOITURE.

L E S T A L E N S :

Conte morale.

IL faut que l'on travaille, il faut que l'on se gêne ;
 Et tôt ou tard de cette peine
 Le talent fait bien nous payer.
 Ainsi le ferin volage
 Ne doit souvent qu'à sa cage
 Le charme de son gosier.
 Julie, hélas ! triste Julie,
 Vous dédaignâtes ces avis.
 Pleurez, pleurez, votre folie.
 Moi, je vais la conter à nos petits amis.

Fille d'un jeune militaire,
 Elle avoit chaque jour, sous les yeux de sa mere,
 Maître de chant, de claveffin,
 Maître d'histoire, de dessein ;
 Puis un peu de géographie,
 Puis la danse ; mais, pour Julie,
 Ces leçons, ces soins assidus,
 Etoient leçons & soins perdus.
 Pour la piquer d'honneur, sa mere, bien chagrine,
 A l'aimable & pauvre Nanine
 Faisoit partager des leçons
 Que Julie éludoit par vingt sottises raisons ;
 Tandis que la jeune orpheline,

Laborieuse,

Laborieuse, habile, y faisoit des progrès
Qui de la tendre mere augmentoient les regrets.

“ Hélas ! ma fille,” disoit-elle,

“ Par tant d’indifférence & de légereté,

“ Par ta négligence cruelle,

“ Combien mon cœur est tourmenté !

“ Songe quel chagrin pour ton pere,

“ Quand, ici de retour,” (il étoit à la guerre,)

“ Malgré tant de dépense & mes soins vigilans,

“ Il va te trouver sans talens.”

Elle parloit encore ; on annonce Labrie :

C’étoit le fidele valet

De Saint-Preux, pere de Julie.

En détournant la tête, il présente un billet. . . .

— “ Eh bien, Labrie, eh bien, ton maître ?

“ Il te suit, & dans peu sans doute va paroître.”

— “ Hélas ! lisez, Madame. — O Dieu !

“ D’un époux expirant c’est le dernier adieu.”

Oui, Saint-Preux étoit mort. Pour comble d’infortune,

Sa veuve, en proie à la douleur,

Sans parens, sans amis, & bientôt sans fortune,

Succombe enfin à son malheur !

Et voilà Julie orpheline

Dans le plus affreux dénouement.

Il ne lui restoit que Nanine,

Nanine & son attachement.

Epris de ses talens, touché de sa sagesse,

Un homme riche offrit d’en devenir l’époux ;

Il offrit toute sa richesse.

Un tel choix pour Julie auroit été bien doux ;
 Mais, trop heureuse encore de trouver une amie,
 De Nanine, aujourd'hui dans la prospérité,
 Julie est, malgré sa fierté,
 Demoiselle de compagnie.

Par M. MONGET.

ANGELIQUE DE MONTORGUEIL :

Conte morale.

LA Marquise de Montorgueil,
 Veuve, avoit une fille unique,
 Dédaigneuse, pleine d'orgueil.
 On l'avoit nommée Angélique.
 Un ruban neuf, un bel habit,
 Redoubloit ses airs de duchesse.
 Mais quiconque s'enorgueillit
 Bientôt reconnoît sa foiblesse.

La Marquise Angélique un soir,
 Dans un château du voisinage,
 Alla joindre sa mere. Alors il falloir voir
 Comme on se pavanoit dans le bel équipage.
 “ Ma bonne, ah ! le joli chapeau ! ”
 Disoit-elle à sa gouvernante.
 “ Il paroitra, je crois, d'un goût assez nouveau ;
 “ Et ma Polonoise est charmante.”

Mais

Mais voici bien du changement.
 Un gros orage, en un moment,
 D'un superbe chemin fait des monceaux de boue.
 Pour surcroît de malheur, crac ! voilà qu'une roue
 Se brise ; dans le même instant
 Une portière s'ouvre, & la belle marquise,
 Sans pourtant se blesser, tomba bien mollement
 Dans un borbier. Jugez comment
 S'en trouva le chapeau charmant
 Et notre Polonoise exquise.

Le cocher & les deux laquais,
 Brusqués plus d'une fois par l'orgueil d'Angélique,
 La plaignant d'un air ironique,
 Lui laissoient là prendre le frais.
 " Mon Dieu ! Lafleur, Labrie," alors s'écria-t-elle,
 " Mes bons amis, secourez-moi !"
 — " Oh ! ce n'est rien, mademoiselle,
 " Quelques éclabouffures. . . Quoi !
 " Faut-il, quand on est si belle,
 " Se chagriner ainsi pour une bagatelle ?"
 Du borbier on la tire enfin.
 Sur son dos bien mouillé l'un des valets l'emporte ;
 Et, l'autre lui servant d'escorte,
 On marche à petit bruit vers le château voisin.
 Là, ce fut un autre chagrin.
 On croyoit y briller par sa riche parure ;
 Au lieu de cela, chacun rit
 De cette burlesque figure.
 La pauvre Angélique en rougit,

Se promettant tous bas, après cette aventure,
De priser un bon cœur bien plus qu'un bel habit.

Le même.

L A M O R T

De Mademoiselle le COUVREUR, fameuse
Actrice.

Q U E vois-je ? quel objet ! Quoi ! ces lèvres
charmantes,

Quoi ! ces yeux d'où partaient ces flammes éloquentes,
Eprouvent du trépas les livides horreurs !

Muses, graces, amours, dont elle fut l'image,
O mes dieux & les siens, secourez votre ouvrage.

Que vois-je ? c'en est fait, je t'embrasse, & tu meurs.

Tu meurs, on fait déjà cette affreuse nouvelle :

Tous les cœurs sont émus de ma douleur mortelle.

J'entends de tous côtés les beaux arts, éperdus,

S'écrier, en pleurant : Melpomène n'est plus.

Que direz-vous, race future,

Lorsque vous apprendrez la flétrissante injure

Qu'à ces arts désolés font des hommes cruels ?

Ils privent de la sépulture

Celle qui dans la Grece aurait eu des autels.

Quand

Quand elle était au monde, ils soupiraient pour elle ;
 Je les ai vu soumis, autour d'elle empressés :
 Si-tôt qu'elle n'est plus, elle est donc criminelle ;
 Elle a charmé le monde, & vous l'en punissez.
 Non, ces bords désormais ne seront plus profanes ; *
 Ils contiennent ta cendre ; & ce triste tombeau,
 Honoré par nos chans, consacré par tes mânes,
 Est pour nous un temple nouveau.
 Voilà mon Saint Denys ; oui, c'est là que j'adore
 Tes talens, ton esprit, tes graces, tes appas.
 Je les aimai vivans, je les enseigne encore,
 Malgré les horreurs du trépas,
 Malgré l'erreur & les ingrats,
 Que seuls de ce tombeau l'opprobre deshonne.
 Ah ! verrai-je toujours ma foible nation,
 Incertaine en ses vœux, flétrir ce qu'elle admire,
 Nos mœurs avec nos loix toujours se contredire,
 Et le Français volage endormi sous l'empire de la su-
 perstition ?

Quoi ! n'est-ce donc qu'en Angleterre
 Que les mortels osent penser ?

O rivale d'Athene ! ô Londres ! heureuse terre !
 Ainsi que des tyrans, vous avez su chasser
 Les préjugés honteux qui vous livraient la guerre.
 C'est là qu'on fait tout dire & tout récompenser ;
 Nul art n'est méprisé, tout succès a sa gloire.
 Le vainqueur de Tallard, le fils de la victoire,

Le

* Elle est enterrée sur le bord de la Seine.

Le sublime Dryden, & le sage Addifon,
 Et la charmante Ophils, & l'immortel Newton,
 Ont part au temple de mémoire :
 Et le Couvreur, à Londres, aurait eu des tombeaux
 Parmi les beaux esprits, les rois, & les héros.
 Quiconque a des talens à Londres est un grand homme.
 L'abondance & la liberté
 Ont, après deux mille ans, chez vous ressuscité
 L'esprit de la Grece & de Rome.
 Des lauriers d'Apollon, dans nos stériles champs,
 La feuille négligée est-elle donc flétrie ?
 Dieux ! pourquoi mon pays n'est-il plus la patrie
 Et de la gloire & des talens ?

M. De VOLTAIRE.

Au

Au CHIEN de Madame * * *,

En lui envoyant des Tablettes le Jour de l'An.

TOUTOU fidele, (quel dommage,
 Qu'une épithete qui si bien
 Nous fiérait, si l'homme étoit sage,
 Ne soit plus que celle du chien !)
 Bête aimable & spirituelle,
 Rends-moi service à ta façon.
 Mets-toi d'abord en sentinelle,
 Ensuite écoute ta leçon,
 Et ne gronde ni ne querelle.

Or ça, le jour de l'an, chez vous
 Tu vas voir entrer bien du monde,
 Faisant révérence profonde,
 Les uns sensés, les autres fous,
 Grands & petits, valets & maîtres ;
 Les uns francs, le grand nombre traître.

Encore un coup, fort polis tous.
 Tu distingues les uns des autres,
 Et tu fais les analyser ;
 A ton nez, plus fin que les nôtres,
 Rien ne sauroit en imposer.
 De là vient qu'aux uns tu bats queue,
 Et prends avec eux les devants ;
 Qu'aux autres tu montres les dents,
 En les aboyant d'une lieue.

Puisque

Puisque Dieu t'a fait don d'un sens
 Qui passe toutes nos lunettes,
 Tiens, je te donne ces tablettes ;
 Fais y deux listes de ces gens ;
 Range les noms sur deux colonnes :
 Sur l'une, les fausses personnes ;
 Sur l'autre, les serviteurs francs :
 Ces tablettes font tes étrennes :
 Si tu fais ce que je te dis,
 Je fais où mon nom sera mis :
 Tu m'auras bien donné les miennes.

PIRON.

R O N -

R O N D E A U X.

Sur le B E L E S P R I T.

*L*E *bel esprit*, au siècle de Marot,
Des dons du ciel passoit pour le gros lot ;
Des grands seigneurs il donnoit accointance,
Menoit parfois à noble jouissance,
Et, qui plus est, faisoit bouiller le pot.

O est passé ce tems où d'un bon mot,
Stance, ou dizain, on payoit son écot ;
Plus n'en voyons qui prennent pour finance

Le bel esprit.

A prix d'argent l'auteur, comme le sot,
Boit sa chopine & mange son gigot ;
Heureux encor d'en avoir suffisance.
Maints ont le chef plus rempli que la pance.
Dame Ignorance à fait enfin capot.

Le bel esprit.

Madame DESHOULIERES.

Q

Contre

Contre un FRONDEUR.

*E*N bon François, politique & devot,
 Vous discourez plus grave qu'un magot.
 Votre chagrin de tout se formalise ;
 Et l'on diroit que la France & l'église
 Tournent sur vous comme sur leur pivot.

A tout propos vous faites le bigot,
 Pleurant nos maux avecque maint sanglot ;
 Et votre cœur Espagnol se déguise

En bon François.

Laissez l'état, & n'en dites plus mot ;
 Il est pourvu d'un très-bon matelot ;
 Car, s'il vous faut parler avec franchise,
 On vous connoit, & vous n'êtes qu'un sot

En bon François.

VOITURE.

R O N -

R O N D E A U,

Qui contient les Regles du Rondeau même.

MA foi, c'est fait de moi ; car Isabeau
M'a conjuré de lui faire un rondeau :

Cela me met en une peine extrême.

Quoi ! treize vers ; huit en *eau*, cinq en *eme* !

Je lui ferois aussi-tôt un bateau.

En voilà cinq pourtant en un monceau :

Faisons-en huit en invoquant Brodeau, *

Et puis mettons, par quelque stratagême,

Ma foi, c'est fait.

Si je pouvois encor de mon cerveau

Tirer cinq vers, l'ouvrage seroit beau :

Mais cependant me voilà dans l'onzième ;

Et, si je crois que je fais le douzième,

En voilà treize ajustés au niveau :

Ma foi, c'est fait.

Le même.

* Célèbre écrivain du 16 siècle, qui se distingua par sa science dans les belles lettres & dans les mathématiques.

Sur la Traduction des Métamorphoses d'Ovide, en Rondeaux, par Benferade.

A LA fontaine où s'enivre Boileau,
 Le grand Corneille, & le sacré troupeau
 De ces auteurs que l'on ne trouve guere,
 Un bon rimeur doit boire à pleine aiguiere,
 S'il veut donner un bon tour au rondeau.
 Quoique j'en boive aussi peu qu'un moineau,
 Cher Benferade, il faut te satisfaire,
 T'en écrire un. Hé ! c'est porter de l'eau
A la fontaine.

De tes refrains un livre tout nouveau
 A bien des gens n'a pas eu l'heur de plaire :
 Mais, quant à moi, j'en trouve tout fort beau,
 Papier, dorure, images, caractère,
 Hormis les vers, qu'il falloit laisser faire
A la Fontaine.

CHAPELLE.

RIEN

RIEN ne peut, en mon sentiment,
Etre comparé justement
A la belle & jeune Silvere.
L'aimable & digne caractère !
Quel esprit & quel jugement !

Elle a l'air noble, aisé, charmant ;
Tout en elle est plein d'agrément ;
Il ne lui manque enfin, pour plaire,

Rien.

On lui reproche seulement
Un défaut, qui fait d'un amant
Le désespoir & la misere.
Heureux qui pourra l'en deffaire !
C'est qu'elle n'aime absolument

Rien.

REGNIER DESMARAIS.

AVEC le tems tout s'use par malheur ;
Ce qu'on aimoit d'abord avec chaleur,
Il vient un tems qu'on ne l'aime plus guere :
Quand l'un des deux cependant persévère,
Quel désespoir, quel sujet de douleur !

J'en puis parler, car j'aime avec ardeur ;
 Ma passion n'eut jamais de tiedeur ;
 Loin de s'éteindre, elle augmente au contraire,

Avec le tems.

Vous, qui faifiez toute votre douceur
 D'être adorée avec tant de ferveur ;
 Vous qui m'aimiez, vous qui m'êtes si chere,
 Vous sans qui rien ne me peut jamais plaire,
 Puis-je espérer de r'avoir votre cœur ?

Avec le tems.

Le même.



E P I G R A M M E S.

CERTAIN huissier, étant à l'audience,
 Crioit toujours : Paix là, messieurs, paix là ;
 Tant qu'à la fin, tombant en défaillance,
 Son teint pâlit & sa gorge s'enfla.
 On court à lui. Qu'est-ce ci ? qu'est-ce là ?
 Maître Perrin ! A l'aide, il agonise !
 Bessière † vient. On le phlébotomise.
 Lors, ouvrant l'œil clair comme un basilic,
 Voilà, messieurs, dit-il, sortant de crise,
 Ce que l'on gagne à parler en public.

J. B. ROUSSEAU.

† Fameux chirurgien.

UN magister, s'empresant d'étouffer
 Quelque rumeur parmi la populace,
 D'un coup dans l'œil se fit apostropher,
 Dont il tomba, faisant laide grimace.
 Lors un frater s'écria : Place, place ;
 J'ai pour ce mal un baume souverain.
 Perdrai-je l'œil, lui dit Messer Pancrace ?
 Non, mon ami ; je le tiens dans ma main.

Le même.

UN vieilabbé sur certains droits de fief
 Fut consulter un juge de Garonne ;
 Lequel lui dit : Portez votre grief
 Chez quelque sage & discrete personne.
 Conseillez-vous au palais, en Sorbonne.
 Puis, quand vos cas seront bien décidés,
 Accordez-vous, si votre affaire est bonne ;
 Si votre cause est mauvaise, plaidez.

Le même,

UN fat, partant pour un voyage,
 Dit, qu'il mettroit dix mille francs
 A connoître un peu, par usage,
 Le monde avec ses habitants.

Ce

Ce projet peut vous être utile,
 Reprit un rieur ingénu ;
 Mais mettez-en encor dix mille
 Pour ne point en être connu.

Le même.

Sur une Satire très mauvaise que l'Abbé
 Cotin avoit faite, & qu'il faisoit courir
 sous le nom de Boileau.

EN vain, par mille & mille outrages,
 Mes ennemis, dans leurs ouvrages,
 Ont cru me rendre affreux aux yeux de l'univers.
 Cotin, pour décrier mon stile,
 A pris un chemin plus facile :
 C'est de m'attribuer ses vers.

BOILEAU.

A Monsieur PERRAULT.

TON oncle, dis-tu, l'assassin,
 M'a guéri d'une maladie ?—
 La preuve qu'il ne fut jamais mon medecin,
 C'est que je suis encore en vie.

Le même.

V E R S

V E R S

Pour mettre au bas d'une méchante Gravûre
qu'on avoit faite de Boileau.

DU célèbre Boileau tu vois ici l'image.
Quoi ! c'est-là, diras-tu, ce critique achevé ?
D'où vient ce noir chagrin qu'on lit sur son visage ?
C'est de se voir si mal gravé.

Le même.

Sur ce que Boileau déclara, dans son Discours
de Réception à l'Académie Françoise, qu'il
n'étoit point né pour l'Eloquence.

BOILEAU dit, dans son écrit,
Qu'il n'est point né pour l'éloquence :
Il ne dit pas ce qu'il en pense,
Mais je pense ce qu'il en dit.

A.

AUTREFOIS

AUTREFOIS un Romain s'en vint, fort aïligé,
 Raconter à Caton, que la nuit précédente
 Son foulier des souris avoit été rongé :
 Chose qui lui sembloit tout-à-fait effrayante.
 Mon ami, dit Caton, reprenez vos esprits ;
 Cet accident en soi n'a rien d'épouvantable :
 Mais, si votre foulier eut rongé les souris,
 C'auroit été, sans doute, un prodige effroyable.

M. BARRATON.

HUISSIERS, qu'on fasse silence,
 Dit, en tenant l'audience,
 Un président de Baugé.
 C'est un bruit à tête fendre ;
 Nous avons déjà jugé
 Dix causes sans les entendre.

Le même.

BLAISE, voyant à l'agonie
 Lucas, qui lui devoit cent francs,
 Lui dit, toute honte bannie,
 Ca, payez-moi vite, il est tems.

Laissez-

Laissez-moi mourir à mon aise,
Repondit froidement Lucas.
Oh ! parbleu, vous ne mourrez pas
Que je ne fois payé, dit Blaise.

A.

DIS-je quelque chose assez belle ?
L'Antiquité, toute en cervelle,
Me dit : Je l'ai dit avant toi.
C'est une plaisante donzelle ;
Que ne venoit-elle après moi ?
J'aurois dit la chose avant elle.

Le Chev. de CAILLY.

A une Femme qui faisoit la jolie, & qui apparemment ne l'étoit pas.

EN vain elle fait la mignarde ;
Chaque jour elle s'enlaidit :
Ce n'est pas que je la regarde,
Mais tout le monde me le dit.

Le même.

COLAS

COLAS est mort de maladie ;
Tu veux que je plaigne son sort :
Hélas ! que veux-tu que j'en die ?
Colas vivoit, Colas est mort.

GOMBAUT.

UN gros serpent mordit Aurele ;
Que croyez-vous qu'il arriva ?
Qu'Aurele en mourut ? bagatelle !
Ce fut le serpent qui créva.

BRUZEN de la MARTINIERE.

A M. R * * *,

A qui l'on venoit de faire la Guerre sur un
Habit neuf très-mal fait.

LUBIN un jour débitoit pour maxime,
Que par notre amour-propre tout mouvoit ;
Qu'à sa source puisant les vertus & le crime,
Pitié, tendresse, amour, de lui tout émanoit.

R

Certain

Certain railleur, d'une douceur de fille,
 Qui sans rien objecter avoit tout entendu,
 Lubin, voilà, dit-il, habiller la vertu
 Dans le vrai goût que ton tailleur t'habille.

M. M***.

Sur le Portrait d'un Homme de Robe.

CONsidérant un jour le portrait d'un Robin,
 Qui s'appuyoit sur Cujas & Barthole, §
 Etalage, ou plutôt le symbole,
 D'un magistrat savant ou vain,
 On ricana beaucoup, &, par un trait malin,
 De ce tableau je me fis l'interprête ;
 Je devinai qu'il tenoit sous la main
 Ce qu'il n'avoit point dans la tête.

Le même.

§ Deux célèbres jurisconsultes.

Sur

Sur l'Extravagance & la Fatuité de la plupart des jeunes Seigneurs François.

ON a toujours donné dans les extrêmes ;
Nos seigneurs maintenant y donnent presque
tous :

Autrefois ils gageoient des fous ;
A présent ils le font eux-mêmes.

Le même.

Au MAGISTRAT de LILLE,
Sur l'Extirpation des Décroteurs.

DEPUIS, messieurs, que contre l'art utile
Des décroteurs vous avez protesté,
Peut-on être poëte à Lille,
Et n'être pas un poëte croté ?

Le même.

DORILAS & Damon, ces deux fameux poëtes,
Sur leurs vers ne font point d'accord :
On ne peut, sans baïller, lire ce que vous faites,
Dit l'un : — En vous lisant, répond l'autre, on s'endort.
L'un a raison, & l'autre n'a pas tort.

MASSIEU.

Sur la Statue équestre d'Henri Quatre.

SUPERBES monuments, que votre vanité
Est inutile pour la gloire

Des grands héros, dont la mémoire

Mérite l'immortalité !

Que sert-il que Paris aux bords de son canal

Expose de nos rois ce grand original,

Qui fût si bien regner, qui fût si bien combattre ?

On ne parle point d'Henri Quatre ;

On ne parle que du cheval.

A.

 Sur un AVARE.

DORILAS, quand la nuit nous rend l'obscurité,
En paroît toujours attristé ;

Mais ce n'est pas à cause d'elle,

C'est parce que le jour épargne la chandelle.

A.

Sur

Sur la Traduction des Odes d'Horace en
Vers François par l'Abbé Pellegrin, qui
avoit ajouté le Texte du Poëte Latin à sa
Version.

IL faudroit, soit dit entre nous,
A deux divinités offrir ces deux Horaces :
Le Latin à Vénus, la déesse des graces,
Et le François à son époux.

M. de la MONNOYE.

D'AMOUR & de mélancholie,
Célémus, enfin consumé,
En fontaine fut transformé,
Et qui boit de ses eaux oublie
Jusqu'au nom de l'objet aimé.
Pour mieux oublier *Egerie*,
J'y courus hier vainement ;
A force de changer d'amant,
L'infidelle d'avoit tarie.

FERRAND.

AMI, je vois beaucoup de bien
 Dans le parti qu'on me propose ;
 Mais toutefois ne pressions rien :
 Prendre femme est étrange chose ;
 Il faut y penser mûrement.
 Gens sages, en qui je me fie,
 M'ont dit que c'est fait prudemment
 Que d'y penser toute sa vie.

MAUCROIX.

Un Jour, que le Président *Cousin* sollicitoit
 vivement M. de la Monnoye de faire imprimer
 ses *Remarques sur l'Anti-Baillet*,
 celui-ci lui répondit par ces Vers.

LAISSONS en paix Monsieur *Ménage*,
 C'étoit un trop bon personnage
 Pour n'être pas de ses amis ;
 Souffrez qu'à son tour il repose,
 Lui, de qui les vers & la prose
 Nous ont si souvent endormis.

Contre

Contre un B A B I L L A R D.

TOUT homme qui parle tant,
Et cherche en vain l'art de plaire,
Seroit plus divertissant
S'il savoit l'art de se taire.

A.

DANS une ville où la cour séjournoit,
Garot battoit son âne. — “ Eh ! que t'a-t-il
“ donc fait ?

“ Vraiment ! n'as-tu pas conscience
“ De le frapper ainsi ? ” lui dit un courtisan.
A ce propos, le payfan,
Faisant très-humble révérence,
Dit : “ Mon âne, excusez, si de mon ignorance
“ Vous avez tant souffert jusqu'à ce jour ;
“ Je ne vous croyois pas des amis à la cour.”

A.

A un

A un Auteur obscur.

MON ami, chaffe bien loin
 Cette noire rhétorique ;
 Tes ouvrages ont besoin
 D'un devin qui les explique.
 Si ton esprit veut cacher
 Les belles choses qu'il pense,
 Dis-moi, qui peut t'empêcher
 De te servir du silence ?

MAYNARD.

Le GLOUTON :

Conte épigrammatique, tiré d'Athénée.

A SON souper un glouton
 Commande que l'on apprête
 Pour lui seul un esturgeon.
 Sans en laisser que la tête,
 Il soupe, il creve ; on y court.
 On lui donna maints clysteres ;
 On lui dit, pour faire court,
 Qu'il mette ordre à ses affaires. —
 “ Mes amis,” dit le goulu,
 “ M'y voilà tout résolu ;

“ Et,

“ Et, puisqu’il faut que je meure,
“ Sans faire tant de façon,
“ Qu’on m’apporte tout-à-l’heure
“ Le reste de mon poisson.”

La FONTAINE.

UN certain sot de qualité
Lisoit à Saumaïse un ouvrage,
Et répétoit à chaque page :
“ Ami, dis-moi la vérité.”
Ennuyé de cette fadaïse :
“ Ah ! monsieur,” répondit Saumaïse,
“ J’ai de bons auteurs pour garants
“ Qu’il ne faut jamais dire aux grands
“ De vérité qui leur déplaïse.”

A.

JE

JE ne faurois vous pardonner
Le régal qu'à Saint-Cloud Paul vient de vous
donner.

C'est le plus dégoûtant des esprits fades :
Vous aimez trop les promenades,
Iris, *allez vous promener.**

A.

V E R S

Présentés à Monseigneur le Dauphin, Fils
unique de Louis XIV. par un vieux Sol-
dat des Invalides.

NOBLE sang du plus grand des rois,
Son amour & notre espérance ;
Vous qui, sans regner sur la France,
Régnez sur le cœur des François ;
Pourrez-vous souffrir que ma veine,
Par un effort ambitieux,
Ose vous donner une étrenne,
Vous, qui n'en recevez que de la main des dieux ?

La

* L'équivoque, qui se rencontre dans ces mots, *allez vous prome-
ner*, surprend agréablement.

La nature, en vous faisant naître,
 Vous étrenna de ses plus beaux attraits,
 Et fit voir, dans vos premiers traits,
 Que le fils de Louis étoit digne de l'être.
 Tous les dieux à l'envie vous firent leur présent :
 Mars vous donna la force & le courage,
 Minerve dès vos jeunes ans
 Ajouta la sagesse au feu bouillant de l'âge,
 L'immortel Apollon vous donna la beauté ;
 Mais un Dieu plus puissant, que j'implore en mes
 peines,
 Voulut aussi me donner mes étrennes
 En vous donnant la libéralité.

VOLTAIRE.

M A D R I G A L.

LE tendre *Appellé*, un jour, dans ces jeux, si vantés,
 Qu'Athènes autrefois consacroit à *Neptune*,
 Vit au sortir de l'onde éclater cent beautés ;
 Et, prenant un trait de chacun,
 Il fit de sa *Vénus* le portrait immortel.
 Hélas ! s'il avoit vu l'adorable *Martel*,
 Il n'en auroit employé qu'une.

LAINEZ.

Sur

Sur l' A R G E N T.

7 **L'**ARGENT chez les mortels est le souverain bien ;
C'est par lui qu'on arrive au but qu'on se propose :

Avec un peu d'argent, un homme est quelque chose :
Un homme sans argent est un peu moins que rien.

A.

E P I T A P H E.

CI git ma femme. Oh ! qu'elle est bien
Pour son repos & pour le mien.

LORENS.

V E R S

V E R S

Addressées au Cardinal de Richelieu.

ARMAND, l'âge affoiblit mes yeux,
Et toute ma chaleur me quitte ;

Je verrai bientôt mes ayeux

Sur le rivage du Cocyte.

C'est où je serai des suivants

De ce bon monarque de France ¶

Qui fut le pere des savants

Dans un siecle plein d'ignorance.

Dès que j'approcherai de lui,

Il voudra que je lui raconte

Tout ce que tu fais aujourd'hui

Pour combler l'Espagne de honte.

Je contenterai son desir

Par le beau sort de ta vie,

Et charmera le déplaisir

Qui lui fit maudire Pavie. †

Mais, s'il demande à quel emploi

Tu m'as occupé dans le monde,

Et quel bien j'ai reçu de toi, —

Que veux-tu que je lui réponde ? ‡

MAYNARD.

¶ François I. le restaurateur des lettres en France.

† François I. fut fait prisonnier au siege de cette ville, & de là mené à Madrid.

‡ Quand on présenta cette épigramme au Cardinal de Richelieu, après le dernier vers, il répondit : *Rien.*

M A D R I G A L

Sur une belle Fille qui demandoit l'Aumône.

A MARANTHE, riche en beautés,
Mais pauvre des biens de fortune,
Demande ses nécessités

D'une grace si peu commune,
Qu'il faut, à ses attraits, qui charmeroient les dieux,
Ou qu'on ouvre la bourse ou qu'on ferme les yeux.

A.

E P I T A P H E.

S OUS ce tombeau gît Saint Pavin :
Donne des larmes à sa fin.
Tu fus de ses amis peut-être ?
Pleure ton fort, pleure le sien :
Tu n'en fut pas ? pleure le tien,
Passant, d'avoir manqué d'en être.

M. FIEUBERT.

P L A -

P L A C E T

Pour un Homme à qui le Roi
devoit de l'Argent.

GRAND roi ! tous vos voisins vous doivent leur
estime,

Vos sujets vous doivent leurs cœurs ;

Vous recevez partout un encens légitime

D'amour, de respects, & d'honneurs.

Chacun doit son hommage à votre ardeur guerrière.

O vous ! qui me devez quelques mille ducats,

Prince si bien payé de la nature entière,

Pourquoi ne me payez-vous pas ?

VOLTAIRE.

A un MINISTRE d'ETAT.

QUAND je vous donne ou vers ou prose,
Grand ministre, je le fais bien,
Je ne vous donne pas grand' chose,
Mais je ne vous demande rien.

Le Chev. de CAILLY.

E P I T A P H E épigrammatique.

CI gît qui fut de belle taille,
 Qui favoit danser & chanter,
 Faisoit des vers vaille que vaille,
 Et les favoit bien réciter.
 Sa race avoit quelque antiquaille,
 Et pouvoit des héros compter ;
 Même il auroit donné bataille,
 S'il en avoit voulu tâter.
 Il parloit fort bien de la guerre,
 Des cieux, du globe, de la terre,
 Du droit civil, du droit canon,
 Et connoissoit assez les choses
 Par leurs effets & par leurs causes :
 Etoit-il honnête homme ? oh ! non.

SCARRON.

R E -

R E P O N S E

A une Enigme de Madame la Duchesse
d'Orléans.

VOTRE énigme n'a point de mot ;
Expliquer chose inexplicable
Est d'un docteur ou bien d'un sot ;
L'un & l'autre est assez semblable.
Mais, si l'on donne à deviner
Qu'elle est la princesse adorable,
Qui sur les cœurs fait dominer
Sans chercher cet empire aimable ;
Pleine de goût sans raisonner,
Et d'esprit sans faire l'habile ; —
Cette énigme peut étonner,
Mais le mot n'est pas difficile.

VOLTAIRE.

E P I G R A M M E.

UN jour d'hiver, après l'office
Entendu chez les Capucins :
Ces pauvres gens ! que je les plain !
S'écrioit la prude Arténice.

Le froid me glace jusqu'aux os :
 Jasmin, portez-leur des fagots ;
 Hélas ! ils ont la jambe nue.
 Mais, bientôt auprès d'un grand feu,
 Elle dit : Rendons grace à Dieu !
 N'allez pas, le froid diminue.

Par feu M. BORDE.

Sur l'Expression de **TUER LE TEMS.**

C'est le Tems qui parle.

LORSQUE là-bas ils s'évertuent,
 Ces messieurs les humains, ils disent qu'ils me
 tuent.

Moi, je ne me vante de rien ;
 Mais, ma foi, je m'en vange bien.

FONTENELLE.

Sur

Sur la Mort de Madame la Marquise du
CHATELET.*

L'UNIVERS a perdu la sublime Emilie :
Elle aimait les plaisirs, les arts, la vérité ;
Les dieux, en lui donnant leur ame & leur génie,
N'avoient gardé pour eux que l'immortalité.

M. De VOLTAIRE.

L'IVROGNE LOGICIEN.

SUR le midi, sortant de la taverne,
Certain ivrogne alloit je ne fais où ;
Mon homme tombe, & soudain on le berne,
Bien qu'il jouât à se casser le cou.
Quelqu'un pourtant lui dit : Ami Grégoire,
Puisque le vin vous fait ainsi broncher
A chaque pas, vous avez tort de boire. —
Non, mon ami, mais j'ai tort de marcher.

Par M. PON de VERDUN.

* Gabrielle-Emilie de Breteuil, Marquise du Châtelet, née en 1706, morte en 1749, s'est élevée au-dessus de son sexe par des qualités qui ne lui sont pas ordinaires, l'amour de l'étude & la profondeur des sciences. Ayant, dès sa plus tendre jeunesse, nourri son esprit de la lecture des bons auteurs en plus d'une langue, le Tasse & Milton lui étoient aussi familiers que Virgile : ses commentaires sur Newton la placent parmi nos meilleurs physiciens, & les vers que M. De Voltaire a faits à sa gloire la placent parmi les femmes les plus aimables & les mieux célébrées.

C A P R I C E.

JE ne dors ni nuit ni jour.
Le diable emporte l'Amour,
Ses petits freres, sa mere,
Tous ses parents, Jeux & Ris,
Toute l'isle de Cythere,
Et, qui plus est, mon Iris.

FONTENELLE.

Sur l'Auteur d'un Livre intitulé La
R A I S O N.

DE la Raïson, dis-moi, que tu ne connois pas,
Pourquoi donc affecter sans cesse le langage ?
Ah ! si pour toi, Damon, elle avoit tant d'apas,
Falloit-il, mon ami, publier ton ouvrage ?

J. J. C.

Sur

Sur une Femme très-laide, mais qui
avoit la Voix belle.

QUAND dans l'obscurité je te ferrai la main,
Quand j'entendis le son de ta voix séduisante,
Je sentis tout-à-coup se glisser dans mon sein
Tous les feux qu'Abélard sentit pour son amante.
Mais, lorsque le grand jour te fit voir à mes yeux,
Un moment me guérit pour toujours de mes feux.

J. J. C.

M A D R I G A L

De Madame la Duchesse de L*** à Madame
la Duchesse de la Valiere, en lui envoyant
une Navette.

L'EMBLEME frappe ici vos yeux :
Si les graces, l'amour, & l'amitié parfaite,
Peuvent jamais former des nœuds,
Vous devez tenir la navette.

A U -

A U T R E.

IRIS s'est rendue à ma foi ;
Qu'eût-elle fait pour sa défense ?
Nous n'étions que nous trois : elle, l'amour, & moi :
Et l'amour fut d'intelligence.

L'Abbé COTIN.

A U T R E.

A Madame la Princesse de * * *.

SOUVENT un air de vérité
Se mêle au plus grossier mensonge :
Cette nuit, dans l'erreur d'un songe,
Au rang des rois j'étois monté ;
Je vous aimois alors, & j'osois vous le dire.
Les dieux, à mon réveil, ne m'ont pas tout ôté :
Je n'ai perdu que mon empire.

VOLTAIRE.

E P I -

E P I G R A M M E.

A un Rival.

FAUT-il être étonné qu'à la jeune Isabelle,
Malgré tout ton esprit, tu plaîses moins que moi ?
Tu ne l'entretiens que de toi,
Et je ne l'entretiens que d'elle.

M. COCQUARD.

A U T R E.

LUBIN, pour se faire encenser,
Dit qu'il n'a jamais eu le don de bien écrire.
Mais il le dit sans le penser :
Moi, je le pense sans le dire.

A.

A U T R E.

CERTAIN rimeur, qui jamais ne repose,
Me dit hier arrogamment,
Qu'il ne fait point écrire en prose :
Lisez ses vers ; vous verrez comme il ment.

A.

A U -

A U T R E.

QUAND un mari, quand une femme,
 Vivent de telle sorte entr'eux,
 Que ce n'est qu'un cœur & qu'une ame,
 Il n'est point d'état plus heureux.
 Mais, si l'on s'en rapporte à ceux
 Qui sont sous la loi conjugale,
 C'est la pierre philosophale
 Que n'être *qu'un* quand on est *deux*.

A.

M A D R I G A L

A une jeune Demoiselle qui avoit les Yeux
 bandés.

DE toutes les façons vous avez droit de plaire ;
 Mais, sur-tout, vous savez nous charmer en ce
 jour :

Voyant vos yeux bandés, on vous prend pour l'Amour ;
 Les voyant découverts, on vous prend pour sa mere.

MONTREUIL.

A U -

A U T R E.

UN aveugle au matin vous remit en mémoire,
 Qu'aujourd'hui de mon saint on célèbre la gloire,
 Et vous fait m'envoyer les présens les plus doux.

Ah ! mon bonheur seroit extrême,
 Si cet aveugle étoit le même
 Qui nuit & jour me fait penser à vous.

A.

L'HOMME CONTENT.

O Mort ! quand tu feras ta ronde,
 Epargne le Sieur de Torci :
 Chez lui tout rit & tout abonde ;
 Il n'a ni peine ni souci.
 Qu'a-t-il à faire en l'autre monde ?
 Il est si bien dans celui-ci !

D'ACEILLY.

T

EPI-

E P I G R A M M E.

UN jeune abbé me crut un sot
 Pour n'avoir pas dit un seul mot ;
 Ce fut une injustice extrême,
 Dont tout autre auroit appelé.
 Je le crus un grand sot lui-même,
 Mais ce fut quand il eut parlé.

LINIERES.

A U T R E.

UN sourd fit un sourd assigner
 Devant un-sourd dans un village,
 Puis s'en vint son droit entonner.
 La demande étoit d'un fromage ;
 L'autre répond du labourage.
 Le juge, étant sur ce suspens,
 Déclara bon le mariage,
 Et les renvoya fans dépens.

A.

M A -

M A D R I G A L

A une jolie Femme de Dijon, qui avoit eu
trois Filles, & qui désiroit d'avoir un
Garçon.

CONSOLE-toi, mere charmante,
D'avoir, malgré ta vive attente,
A trois filles donné le jour :
Ce ne sont pas là des disgraces ;
Avant que d'enfanter l'*Amour*,
Vénus enfanta les trois *Graces*.

A U T R E.

Aux deux Sœurs ———.

VOUS avez tout l'éclat de la mere du jour ;
Le myrthe fleurit sous vos traces :
Une de plus, vous seriez les trois *Graces* ;
Une de moins, & vous seriez l'*Amour*.

M. de la FARGUE.

A U T R E.

A une Musicienne, le Jour de Saint Louis.

DU saint roi que la France honore
Vous auriez embelli le regne glorieux :
Au son de votre voix il descendroit des cieux ;
Vous écoutant, il s'y croiroit encore.

M. RELOUQUE de la LOUPIÈRE.

E P I G R A M M E.

DAMON n'aime que lui ; je n'y vois aucun mal.
Pouvoit-il mieux choisir pour être sans rival ?



M A -

M A D R I G A L

A Madame de B****.

VOS yeux sont beaux, mais votre ame est plus
belle ;

Vous êtes simple & naturelle ;

Et, sans prétendre à rien, vous triomphez de tous.

Si vous eussiez vécu du tems de Gabrielle,*

Je ne fais pas ce qu'on eût dit de vous,

Mais l'on n'auroit point parlé d'elle.

VOLTAIRE.

V E R S

Pour mettre au bas du Portrait de Madame
du T O R T.

C'EST ici Madame *du Tort* ;

Qui la voit, & ne l'aime, a *tort* ;

Mais qui l'entend, & ne l'adore,

A mille fois plus *tort* encore.

T 3

Pour

* Gabrielle d'Estrées, maitresse de Henri IV. & l'une des plus belles
femmes de son tems.

Pour celui qui fit ces vers-ci,
Il n'eut aucun tort, Dieu merci.

FONTENELLE.

V E R S

Du Marquis Perussi, sur un Recueil de Poësies des Arcades, fait à la Gloire de Madame du Bouage. †

DE Rome, en cet heureux mélange,
Les muses font de vous un ange ;
Mais vos chants sont encor plus doux,
Car des vers à votre louange
Aucun n'en fait si bien que vous.

† Dame avantageusement connue dans la république des lettres par son poëme du Paradis terrestre, imité de Milton, la Colombiade, & quelques autres pieces.

N. B. On a cru devoir joindre ce madrigal à notre recueil, quoique d'un étranger, à cause de la délicatesse de sa tournure.

T R I -

T R I O L E T.

LE premier jour du mois de Mai
 Fut le plus heureux de ma vie.
 Le beau dessein que je formai
 Le premier jour du mois de Mai !
 Je vous vis & je vous aimai :
 Si ce dessein vous plut, Silvie,
 Le premier jour du mois de Mai
 Fut le plus heureux de ma vie.

RANCHIN.

I N - P R O M P T U.

L'Auteur passoit en Allemagne sur un Vil-
 lage brulé & rétabli par le Gouverneur.

UNE flamme cruelle a ravagé ces lieux ;
 Embden les rétablit par sa magnificence :
 Que ce marbre à jamais annonce à tous les yeux
 La gloire, le bienfait, & la reconnoissance.

VOLTAIRE.

A U -

A U T R E.

Sur la Maison de M. Gendron, célèbre Médecin, occupée autrefois par Despréaux.

C'EST ici le vrai Parnasse
Des vrais enfants d'Apollon :
Sous le nom de Boileau, ces lieux virent Horace ;
Esculape y paroît sous celui de Gendron.

Le même.

La PERTE RECIPROQUE :

Conte épigrammatique.

UN procureur à *Nanon*, sa voisine,
Fit un emprunt d'un meuble de cuisine,
D'un gros chaudron, qu'elle ne revit plus.
Pour le ravoir ses soins furent perdus.
Devant le juge elle l'appelle en forme.
Le procureur de pure vision
Traite l'emprunt, & conclut que *Nanon*
Soutient un mensonge énorme.
Point de témoin : on l'appelle au serment ;
Procès par lui gagné conséquemment ;

Car,

Car, sans délai, levant la main infame,
 Il jure. Ah ! malheureux fripon,
 Lui dit-elle, tu perds ton ame !
 Et toi, dit l'autre, ton chaudron.

A.

E P I G R A M M E.

A SON portrait certain rimeur braillard
 Dans son logis se faisoit reconnoître ;
 Car l'ouvrier le fit avec tel art,
 Qu'on bâilloit même en le voyant paroître.
 Ha ! le voilà ; c'est lui, dit un vieux reître,
 Et rien ne manque à ce visage-là
 Que la parole. Ami, reprit le maître,
 Il n'en est pas plus mauvais pour cela.

J. B. ROUSSEAU.

M A -

M A D R I G A L.

DANS nos hameaux il est une bergere
 Qui soumet tout au pouvoir de ses loix ;
 Ses graces orneraient Cythere,
 Le rossignol est jaloux de sa voix.
 J'ignore si son cœur est tendre :
 Heureux qui pourroit l'enflammer !
 Mais, qui ne voudra pas aimer
 Ne doit ni la voir ni l'entendre.

M. la POPELINIERE.

Sur le Passage des Troupes Françaises
 pour secourir les Hollandois contre
 l'Evêque de Munster.

E P I G R A M M E.

EN ce besoin pressant, si nos voisins sont sages,
 Quand nous voudrons passer, voici ce qu'ils fe-
 ront ;
 Ils nous empêcheront de forcer les passages ;
 Pour nous en empêcher, ils nous les ouvriront.

Le Chev. de CAILLY.

Le

Le TEMPLE de l'HARMONIE:

C A N T A T E.

Récitatif.

DANS un palais, que l'art magique
 Bâtit exprès pour la musique,
 Terpsicore, au milieu d'une suite d'amans,
 Joignans leurs voix aux instrumens,
 Fait retentir un concert magnifique.

Air.

Résonnant, & bien accordé,
 Le violon premier mobile,
 Touché par une main habile,
 De ses pareils bien secondé,
 Domine, enleve, nous enchante,
 Et, d'une ouverture élégante
 Exécutant l'heureux projet,
 Nous comble d'un plaisir parfait.

Récitatif.

Pour soutenir cette merveille,
 La basse tire de son creux
 Des tons hardis, majestueux :
 Le sonore basson à note sans pareille,
 Le cor-de-chasse harmonieux,
 Le brillant claveffin, l'orgue miraculeux,
 Remplissent savamment l'oreille.

U

Air

Air de Basse.

L'orgue lui-même comprend tout,
 Basse & dessus, de bout en bout ;
 Grand chœur, ou simple ritournelle,
 Prélude, ou fugue solemnelle ;
 Et peut exprimer à la fois
 Une multitude de voix.

Récitatif.

Favorite de Pan, traversière immortelle !
 Flutes & flageolets, rivaux de Philomèle !
 Hautbois, clairons, musettes animées par les vents !
 On est ravi d'extase à vos divins accens !

Musette.

Accompagnez les airs d'Alette,
 Lorsqu'elle fait dire aux échos,
 Que la plus jolie amourette
 Pour un plaisir a mille maux !
 Consolez Tyrsis de sa peine,
 Rendez chaque berger heureux,
 Attendez chaque inhumaine,
 Parmi les danses & les jeux.

Récitatif.

Mais qu'entends-je ? quel bruit interrompt la musette ?
 Que d'accords nobles & guerriers !
 Paix—écoutons— c'est la trompette,
 Qui nous annonce des lauriers.

Duo.

Duo.

Pour célébrer une victoire,
Et des héros fameux faire voler la gloire,
La muse inspire une céleste ardeur,
Qui saisit jusqu'au fond du cœur.

Fanfare.

Trompette éclatante,
Humanisez-vous ;
Soyez moins bruyante,
Et sonnez tout doux :
Mais dans nos finales
Ranimez vos sons,
Et que les timbales,
Par des coups redoublés, terminent nos chansons.

Grand Chœur.

O Harmonie ! O Terpsicore !
Sublime objet de nos souhaits !
Pour triompher des présens de Pandore,
Etalez vos puissans attraits.
Fille du ciel, que tout le monde implore !
Ne nous abandonnez jamais !

J. GALABIN.

Le Délassement de la Guerre, ou la
Philosophie des Héros :

P O E M E,

Ecrit par sa Majesté le Roi de PRUSSE, pen-
dant son Séjour à Breslau.

L'AMOUR se soutient par l'espoir,
Le zele par la récompense,
L'autorité par le pouvoir,
La foiblesse par la prudence,
Le crédit par la probité,
La santé par la tempérance,
L'esprit par le contentement,
Le contentement par l'aisance,
L'aisance par l'arrangement.

Plus de douceur que de beauté
Me semble aux filles nécessaire ;
Plus d'éclat que de vérité
Dans un auteur ne me plaît gueres.
Pour être heureux, il faut avoir,
Plus de vertu que de savoir,
Plus d'amitié que de tendresse,
Plus de conduite que d'esprit,
Plus de santé que de richesse,
Plus de repos que de profit.

Petit

Petit bien qui ne doive rien,
 Petit jardin, petite table,
 Petit minois qui m'aime bien,
 Sont pour moi choses délectables.
 J'aime à trouver, quand il fait froid,
 Grand feu dans un petit endroit.
 Les délicats font grande chere,
 Quand on leur sert, dans un repas,
 De grands vins dans un petit verre,
 De grands mets dans de petits plats.
 Il résulte de ce langage,
 Qu'il ne faut jamais rien de trop :
 Que de sens renferme ce mot !
 Qu'il est judicieux & sage !

Trop de repos nous engourdit,
 Trop de fracas nous étourdit ;
 Trop de froideur est indolence,
 Trop d'activité turbulence ;
 Trop d'amour trouble la raison,
 Trop de remède est un poison,
 Trop de finesse est artifice,
 Trop de rigueur est dureté,
 Trop d'économie avarice,
 Trop d'audace témérité ;
 Trop de bien devient un fardeau,
 Trop d'honneur est un esclavage,
 Trop de plaisir mène au tombeau,
 Trop d'esprit nous porte dommage ;

Trop de confiance nous perd,
 Trop de franchise nous dessert ;
 Trop de bonté devient foiblesse,
 Trop de fierté devient hauteur,
 Trop de complaisance bassesse,
 Trop de politesse fadeur.
 Ce trop pourroit, à bien le prendre,
 Aisément changer en bien ;
 Cela vient faute de s'entendre,
 Le tout souvent dépend d'un rien.

Un rien est de grande importance,
 Un rien produit de grands effets ;
 En amour, en guerre, en procès,
 Un rien fait pancher la balance.
 Un rien nous pousse auprès des grands,
 Un rien nous fait aimer des belles,
 Un rien fait fortir nos talens,
 Un rien dérange nos cervelles.
 D'un rien de plus, d'un rien de moins,
 Dépend le succès de nos soins :
 Un rien flatte quand on espere,
 Un rien trouble lorsqu'on craint.
 Amour ! ton feu ne dure gueres ;
 Un rien l'allume, un rien l'éteint !

O D E

A LA FORTUNE.

FORTUNE, dont la main couronne
 Les forfaits les plus inouis,
 Du faux éclat qui t'environne
 Serons-nous toujours éblouis ?
 Jusques à quand, trompeuse idole,
 D'un culte honteux & frivole
 Honorerons-nous tes autels ?
 Verra-t-on toujours tes caprices
 Consacrés par les sacrifices
 Et par l'hommage des mortels ?

Le peuple, dans ton moindre ouvrage
 Adorant la prospérité,
 Te nomme grandeur de courage,
 Valeur, prudence, fermeté.
 Du titre de vertu suprême
 Il depouille la vertu même,
 Pour le vice que tu chéris ;
 Et toujours ses fausses maximes
 Erigent en héros sublimes
 Tes plus coupables favoris.

Mais,

Mais, de quelque superbe titre
 Dont ces héros soient revêtus,
 Prenons la raison pour arbitre,
 Et cherchons en eux leurs vertus.
 Je n'y trouve qu'extravagance,
 Foiblesse, injustice, arrogance,
 Trahisons, fureurs, cruautés.
 Etrange vertu, qui se forme
 Souvent de l'assemblage énorme
 Des vices les plus détestés !

Apprens que la seule sagesse
 Peut faire les héros parfaits ;
 Qu'elle voit toute la bassesse
 De ceux que ta faveur a faits ;
 Qu'elle n'adopte point la gloire
 Qui naît d'une injuste victoire
 Que le sort remporte pour eux ;
 Et que, devant ses yeux stoïques,
 Leurs vertus les plus héroïques
 Ne font que des crimes heureux.

Quoi ! Rome & l'Italie en cendre
 Me feront honorer Sylla ?
 J'admirerai dans Alexandre
 Ce que j'abhorre en Attila ?
 J'appellerai vertu guerrière
 Une vaillance meurtrière

Qui

Qui dans mon sang trempe ses mains !
 Et je pourrois forcer ma bouche
 A louer un héros farouche
 Né pour le malheur des humains !

Quels traits me présentent vos fastes,
 Impitoyables conquérants !
 Des vœux outrés, des projets vastes,
 Des rois vaincus par des tyrans,
 Des murs que la flâme ravage,
 Des vainqueurs fumants de carnage ;
 Un peuple au fer abandonné ;
 Des meres, pâles & sanglantes,
 Arrachant leurs filles tremblantes
 Des bras d'un soldat effréné.

Juges insensés que nous sommes,
 Nous admirons de tels exploits !
 Est-ce donc le malheur des hommes,
 Qui fait la vertu des grands rois ?
 Leur gloire, féconde en ruines,
 Sans le meurtre & les rapines
 Ne sauroit-elle subsister ?
 Images des dieux sur la terre,
 Est-ce par des coups de tonnerre
 Que leur grandeur doit éclater ?

Mais je veux que dans les allarmes
 Réside le solide honneur.
 Quel vainqueur ne doit qu'à ses armes
 Ses triomphes & son bonheur ?

Tel

Tel qu'on nous vante dans l'histoire
 Doit peut-être toute sa gloire
 A la honte de son rival.
 L'inexpérience indocile
 Du compagnon de Paul-Emile
 Fit tout le succès d'Annibal.

Quel est donc le héros solide
 Dont la gloire ne soit qu'à lui ?
 C'est un roi que l'équité guide,
 Et dont les vertus sont l'appui,
 Qui, prenant Titus pour modèle,
 Du bonheur d'un peuple fidèle
 Fait le plus cher de ses souhaits ;
 Qui fuit la basse flatterie ;
 Et qui, père de sa patrie,
 Compte ses jours par ses bienfaits.

Vous, chez qui la guerrière audace
 Tient lieu de toutes les vertus,
 Concevez Socrate à la place
 Du fier meurtrier de Clytus ;
 Vous verrez un roi respectable,
 Un roi digne de vos autels.
 Mais, à la place de Socrate,
 Le fameux vainqueur de l'Euphrate
 Sera le dernier des mortels.

Héros cruels & sanguinaires,
 Cessez de vous enorgueillir
 De ces lauriers imaginaires
 Que Bellone vous fit cueillir.
 En vain le destructeur rapide
 De Marc-Antoine & de Lépide
 Remplissoit l'univers d'horreurs :
 Il n'eut point eu le nom d'Auguste
 Sans cet empire heureux & juste
 Qui fit oublier ses fureurs.

Montrez-nous, guerriers magnanimes,
 Votre vertu dans tout son jour.
 Voyons comment vos cœurs sublimes
 Du fort soutiendront le retour.
 Tant que sa faveur vous seconde,
 Vous êtes les maîtres du monde,
 Votre gloire vous éblouit :
 Mais, au moindre revers funeste,
 Le masque tombe, l'homme reste,
 Et le héros s'évanouit.

L'effort d'une vertu commune
 Suffit pour faire un conquérant.
 Celui qui dompte la fortune
 Mérite seul le nom de grand.
 Il perd sa volage assistance
 Sans rien perdre de sa constance,

Dont

Dont il vit ses honneurs accrus ;
 Et sa grande ame ne s'altere
 Ni des triomphes de Tibere
 Ni des disgraces de Varus.

La joie imprudente & légère
 Chez lui ne trouve point d'accès,
 Et sa crainte active modere
 L'yvresse des heureux succès.
 Si la fortune le traverse,
 Sa constante vertu s'exerce
 Dans ses obstacles passagers.
 Le bonheur peut avoir son terme ;
 Mais la sagesse est toujours ferme,
 Et les destins toujours legers.

En vain une fiere déesse
 D'Enée a resolu la mort :
 Ton secours, puissante Sagesse,
 Triomphe des dieux & du fort.
 Par toi, Rome, après son naufrage,
 Jusque dans les murs de Carthage
 Vengea le sang de ses guerriers ;
 Et, suivant tes divines traces,
 Vit au plus fort de ses disgraces
 Changer ses cypres en lauriers.

J. B. ROUSSEAU.

Le

Le P A R N A S S E:
O D E.

QUELLE est cette fureur soudaine !
Le mont sacré m'est dévoilé,
Et je vois jaillir l'Hipocrene
Sous le pied du cheval ailé.
Un dieu, car j'en crois cette flamme
Que son aspect verse en mon ame,
Dicte ses loix aux chastes sœurs :
L'immortel laurier le couronne,
Et, sous ses doigts savants, résonne
Sa lyre, maîtresse des cœurs.

De la superbe Calliope *
La trompette frappe les airs.
Que vois-je ! elle me développe
Les secrets du vaste univers.
† Les cieux, la mer, le noir Cocyte,
L'Elisée où la paix habite
A son gré, s'offrent à mes yeux.
‡ Sa voix enfante les miracles,
Et, pour triompher des obstacles,
Dispose du pouvoir des dieux.

X

Sous

* Le poëme épique.

† Les descriptions.

‡ Le merveilleux.

Sous ces mystérieux prodiges,
 Muse, tu caches tes leçons ;
 * Tu nous instruis, tu nous corriges,
 Par tes héroïques chansons.
 L'homme, trop ami du mensonge,
 Souvent séduit par un vain songe,
 Du vrai ne sent pas la beauté ;
 Mais, malgré ce penchant coupable,
 Tu fais, sous l'appas de la fable,
 Lui faire aimer la vérité.

† Melpomene, les yeux en larmes,
 De cris touchants vient me frapper.
 Quel art me fait trouver des charmes
 Aux pleurs que je sens m'échapper ?
 La Pitié la suit gémissante ;
 La Terreur, toujours menaçante,
 La soutient d'un air éperdu.
 Quel infortuné faut-il plaindre ?
 Ciel ! quel est le sang qui doit teindre
 Le fer qu'elle tient suspendu ?

Mais tes ris, aimable ‡ Thalie,
 Me détournent de ces horreurs :
 D'un fiasco en proie à la folie
 Tu peins les ridicules mœurs.

Imposteurs,

* La fin du poëme épique.

† La tragédie.

‡ La comédie.

Imposseurs, avares, prodigues,
 On s'entend, on se voit agir.
 Tu bleffes, tu plais, tout ensemble,
 Et d'un masque qui nous ressemble
 Tu nous fais & rire & rougir.

|| Quelle autre, avec plus d'amertume,
 Ajoute les noms aux portraits ?
 Le fiel découle de sa plume,
 La colere aiguise ses traits.
 Je la vois, qui, pleine d'audace,
 Chassant mille auteurs du Parnasse,
 De lauriers dépouille leur front ;
 Et ce revers les laisse en proie
 Aux ris, à la maligne joie,
 Plus cruelle encor que l'affront.

Qu'entens-je ? Euterpe, § au pied d'un hêtre,
 Chantant les troupeaux, les jardins,
 Du son d'une flûte champêtre,
 Réveille les échos voisins.
 ¶ Deux bergers, que sa voix enchante,
 Des biens tranquilles qu'elle chante
 Viennent étudier le prix ;

X 2

Et

|| La satyre.

§ L'églogue.

¶ Théocrite & Virgile.

Et tous deux osent, après elle,
 Sur une musette fidelle,
 Redire ce qu'ils ont appris.

Mais ici, sous des cypres sombres,
 Une nimphe,* l'œil égaré,
 Redemande au tyran des ombres
 Un amant trop tôt expiré.
 Querellant la Parque perfide,
 Le pâle Chagrin, qui le guide,
 Lui creuse un tombeau sous ses pas.
 L'Amour approuve ses allarmes,
 Et, vainqueur tendre, il plaint des larmes
 Qui sans lui ne couleroit pas.

Quelle muse,† de fleurs nouvelles,
 Qu'assemble un choix ingénieux,
 Fait des guirlandes immortelles,
 Ornement des rois & des dieux ?
 Elle chante, au gré de son zèle,
 Le fils enjoué de Sèmele
 Ou l'aveugle fils de Vénus ;
 Et quelquefois, dans les allarmes,
 Elle ose pour le dieu des armes
 Négliger l'Amour & Bacchus.

C'est

* L'élégie.

† L'ode.

C'est Polymnie, à tant de grace :
 Qui peut méconnoître tes chants ?
 Autrefois, sous le nom d'Horace,
 Tu fis tes airs les plus touchants.
 Aujourd'hui le dieu qui m'inspire
 A daigné me prêter sa lyre,
 Pour célébrer le double mont.
 Si j'en ai soutenu la gloire,
 Muse, viens payer ma victoire
 D'un laurier digne de mon front.

C'est fait : pour prix de mon audace,
 J'entends qu'on décerne à mon nom.
 Tous les honneurs de ce Parnasse
 Dont † Pontchartrain est l'Apollon.
 Des loix souverain interprete,
 Toi, de qui la sagesse prête
 Aux muses l'appui de Thémis,
 Phœbus veut que sous tes auspices
 Je consacre ici les prémices ||
 Des triomphes qu'il m'a promis.

LA MOTTE

† Protecteur de l'Académie des Jeux Floraux. Il est mort, 1727, à 85 ans.

|| Première ode de l'auteur, couronnée à Toulouse.

S O U H A I T S :

Ode Anacréontique.

QUE ne suis-je la fleur nouvelle
 Qu'au matin Climene choisit,
 Qui sur le sein de cette belle
 Passe le seul jour qu'elle vit.

Que ne suis-je le doux Zéphire,
 Qui flatte & rafraichit son teint,
 Et qui pour ses charmes soupire,
 Aux yeux de Flore qui s'en plaint !

Que ne suis-je l'oiseau si tendre,
 Dont Climene aime tant la voix,
 Que même elle oublie, à l'entendre,
 Le danger d'être tard au bois !

Que ne suis-je cette onde claire,
 Qui contre la chaleur du jour
 Dans son sein reçoit ma bergere,
 Qu'elle croit la Mere d'Amour !

Dieux ! si j'étois cette fontaine,
 Que bientôt mes flots enflammés
 Pardonnez, je voudrois, Climene,
 Être tout ce que vous aimez.

LA MOTTE.

Traduction

Traduction d'une ODE d'HORACE. §

Horace & Lydie.

HORACE.

PPLUS heureux qu'un monarque au faite des grandeurs,

J'ai vu mes jours dignes d'envie.

Tranquilles, ils couloient au gré de nos ardeurs :

Vous m'aimiez, charmante Lydie.

LYDIE.

Que mes jours étoient beaux, quand des soins les plus
doux

Vous payiez ma flamme sincère !

Vénus me regardoit avec des yeux jaloux :

Chloé n'avoit pas su vous plaire.

HORACE.

Par son luth, par sa voix, organes des amours,

Chloé seule me paroît belle.

Si le destin jaloux veut épargner ses jours,

Je donnerai les miens pour elle.

LYDIE.

LYDIE.

Le jeune Calais, plus beau que les amours,
Plaît seul à mon ame ravie.
Si le destin jaloux veut épargner ses jours,
Je donnerai deux fois ma vie.

HORACE.

Quoi ! si mes premiers feux, ranimant leur ardeur,
Etouffoient une amour fatale ;
Si, perdant pour jamais tous ses droits sur mon cœur,
Chloé vous laissoit sans rivale. . . .

LYDIE.

Calais est charmant, mais je n'aime que vous.
Ingrat, mon cœur vous justifie.
Heureuse également, en des liens si doux,
De perdre ou de passer la vie.

Le Duc de NIVERNOIS.

L A R O S E :

Ode Anacréontique.

TENDRE fruit des pleurs de l'Aurore,
 Objet des baisers du Zéphir,
 Reine de l'empire de Flore,
 Hâte-toi de t'épanouir.

Que dis-je, hélas ! diffère encore,
 Diffère un moment à t'ouvrir ;
 L'instant, qui doit te faire éclore,
 Est celui qui doit te flétrir.

Thémire est une fleur nouvelle,
 Qui doit subir la même loi.
 Rose, tu dois briller comme elle,
 Elle doit passer comme toi.

Descends de ta tige épineuse,
 Viens la parer de tes couleurs ;
 Tu dois être la plus heureuse,
 Comme la plus belle, des fleurs.

Va, meurs sur le sein de Thémire,
 Qu'il soit ton trône & ton tombeau ;
 Jaloux de ton sort, je n'aspire
 Qu'au bonheur d'un trépas si beau.

Tu verras quelque jour, peut-être,
 L'asyle où tu dois pénétrer ;
 Un soupire t'y fera renaître,
 Si Thémire peut soupirer.

L'Amour aura soïn de t'instruire
 Du côté que tu dois pancher,
 Eclate à ses yeux sans leur nuire,
 Pare son sein sans le cacher.

Si quelque main a l'imprudence
 D'y venir troubler ton repos,
 Emporte avec toi ma vengeance,
 Garde une épine à mes rivaux.

Le Cardinal de BERNIS.

C E L I M E N E :

E G L O G U E.

ASSISE au bord de la Seine,
 Sur le penchant d'un coteau,
 La bergere Célimene
 Laisse paître son troupeau.

Il descend dans la prairie,
 Sans qu'elle daigne songer
 Que le loup pourra manger
 Sa brebis la plus chérie.

Le souvenir d'un berger,
 Que la fortune cruelle
 Force à vivre éloigné d'elle
 Dans un climat étranger,
 Cause la douleur mortelle
 Qui lui fait tout négliger.

Tantôt cédant à la force
 De ses amoureux transports,
 Elle grave sur l'écorce
 Des arbrisseaux de ces bords :

Puisse durer, puisse croître,
 L'ardeur de mon jeune amant,
 Comme feront sur ce hêtre
 Ces marques de mon tourment !

Tantôt, mêlant sur le fable
 Le nom d'Achante & le sien,
 Elle trouve insupportable,
 Qu'un Zéphir impitoyable,
 En passant, n'en laisse rien.

Quelle

Quelle cruelle aventure,
 Dit-elle, avec un soupir,
 Si ce que fait le Zéphir
 M'est un véritable augure
 Que de si tendres amours
 Ne dureront pas toujours, —

Je briserois la muzette
 Que me laissa l'imposteur,
 Et du fer de ma houlette
 Je me percerois le cœur.

A ces mots elle repasse,
 Dans son esprit allarmé,
 L'air, les traits, l'esprit, la grace,
 De ce berger trop aimé.

Les oiseaux de ce bocage
 Se taisent pour écouter
 Ce qu'ils l'entendent chanter
 Du beau berger qui l'engage :
 Ils voudroient le répéter,
 Mais leur plus tendre ramage
 Ne la sauroit imiter.

Jamais cette triste amante
 Ne voit sur l'herbe naissante

Folâtrer d'heureux amans,
 Qu'elle ne se représente
 Combien l'absence d'Achante
 Lui vole de doux momens.

Jamais des bergers ne viennent
 De ces bords délicieux,
 Où les destins les retiennent,
 Que son amour curieux
 Ne s'informe si ces lieux
 Ont des nimphes assez belles
 Pour faire des infidelles.

Enfin, mille-fois le jour,
 Elle veut, elle appréhende,
 Tout ce que craint & demande
 Le plus violent amour.

Qu'on doit plaindre une bergere
 Si facile à s'allarmer !
 Pourquoi du plaisir d'aimer
 Faut-il se faire un affaire ?
 Quels bergers en font autant
 Dans l'ingrat siècle où nous sommes ?
 Achante, qu'elle aime tant,
 Est peut-être un inconstant,
 Comme tous les autres hommes.

Madame DESHOULIERES.

Y

CON-

CONSEILS. d'une BERGERE.

LE connois-tu, ce dieu perfide
 Qui charme & trompe les humains,
 Ce tyran, ce volage guide,
 Cet enfant qui fait nos destins ?
 Chloé, je vais te le dépeindre :
 De ton cœur ferme-lui l'accès.
 Moi, j'ai trop appris à le craindre
 Pour croire encore à ses bienfaits.

D'abord il rit, flatte, & badine ;
 Le piège est caché sous des fleurs ;
 Les feux d'une ivresse enfantine
 Brillent dans ses yeux séducteurs.
 Long-tems on le voit se contraindre,
 Et l'art embellit ses attraits :
 Mais j'ai trop appris à le craindre
 Pour croire encore à ses bienfaits.

Déjà, par un charme invincible,
 On ose se joindre à ses jeux ;
 Par degrés on devient sensible,
 Et soi-même on forme ses nœuds.
 Le traître alors cesse de feindre ;
 Il blesse & s'enfuit pour jamais.
 Ah ! j'ai trop appris à le craindre
 Pour croire encore à ses bienfaits.

Tu

Tu soupire ! ton sein palpite !
 Dans tes beaux yeux quelle langueur !
 L'amour seroit-il dans ton cœur ?
 Moi, je respecte tes secrets :
 Moi, j'ai trop appris à le craindre
 Pour croire encore à ses bienfaits.

M. De SAINT-MORR.

TYRCIS & PHILIS:

E G L O G U E.*

AU declin d'un beau jour, une jeune bergere,
 Echappée à la fin aux regards de sa mere,

Y 2

Pressoit

* Les poëtes François ont assez réussi dans le genre bucolique ; mais ont-ils approché de Théocrite & de Virgile ? L'Abbé Mangelot, à qui nous sommes redevables de cette Eglogue & de la suivante, peut certainement entrer en parallèle avec ces anciens. Ces deux pieces doivent être regardées comme des chefs-d'œuvre, en ce genre : rien de plus délicat & de plus naïf que le langage qu'il fait tenir à ses bergers : ils font oublier qu'ils pensent ; on ne les voit que sentir. Rien de plus ingénieux, & qui le paroisse moins, que cette chaleur avec laquelle Tircis & Philis parlent de leur amour, sans altérer cette douce simplicité qui est l'ame de la poésie pastorale. L'Abbé Mangelot naquit à Paris en 1694, fut chanoine du Temple, & mourut dans la même ville en 1768.

Pressoit les pas tardifs de son nombreux troupeau
Vers un bocage épais, éloigné du hameau ;

L'heure d'un rendez-vous, malgré ses soins passées,
S'offroit incessamment à sa triste pensée.

Elle arrive ; mais, ciel ! quels furent ses soucis,
De parcourir ces lieux sans y trouver *Tyrcis* !

Dans son impatience en vain elle l'appelle ;

Echo seule répond à la voix de la belle.

Mille soupçons confus allument son courroux ;

Elle s'arrête enfin au plus cruel de tous.

“ *Tyrcis* ne m'aime plus ; le perfide,” dit-elle,

“ Ne peut en même tems être heureux & fidele.

“ Une bergere amante est pour lui sans appas ;

“ Il m'aimeroit encor si je ne l'aimois pas.

“ On me l'avoit tant dit, avant de le connoître :

“ Traitez bien un amant, il cessera de l'être.

“ L'amour ne peut durer qu'autant que ses desirs ;

“ Nourri par l'espérance, il meurt par les plaisirs.

“ Aussi, quoique mon cœur approuvât son hommage,

“ Quand il m'osa tenir un amoureux langage,

“ Le soleil quatre fois fit jaunir nos moissons

“ Avant que je parusse écouter ses chansons.

“ En lui cachant l'ardeur qui dévorait mon ame,

“ Que n'ai-je point souffert pour éprouver sa flamme ?

“ Par combien de tourmens n'ai-je point acheté

“ Le chimérique espoir d'aimer en sûreté ?

“ Cruelle à mon berger, plus cruelle à moi-même,

“ Je ne lui laissois voir qu'une rigueur extrême ;

“ Mais, un jour, (jour fatal au secret de mon cœur !)

“ *Tyrcis* trop tendrement m'exprima son ardeur.

“ Jusqu'à

" Jusqu'à quand, disoit-il, (il m'en souvient encore,)
 " Serez-vous insensible au feu qui me dévore !
 " Malgré votre beauté, craindriez-vous un jour
 " De me voir à quelqu'autre immoler votre amour ?
 " Ah ! grands dieux ! si je vis sans aimer ma bergère,
 " Que ma flûte, ma voix, mes vers, cessent de plaire ;
 " Qu'on me voye étouffer les oiseaux que j'instruis ;
 " Que mes prés soient sans fleurs & mes vergers sans
 " fruits ;

" Que mes tendres brebis, que mes taureaux superbes,
 " S'empoisonnent du suc des plus mortelles herbes ;
 " Que je les abandonne à la fureur des loups,
 " Et que je sois moi-même en bute à tous vos coups !
 " J'en jure par les dieux, ou plutôt par vous-même,
 " *Phylis*, l'amour vous rend ma déité suprême ;
 " L'ardeur que j'ai pour vous ne finira jamais ;
 " Croyez-en mon amour, mes sermens, vos attraits.—
 " Son trouble, sa langueur, ses regards, son silence,
 " Tout m'assuroit alors de sa persévérance.
 " Je ne pus résister à des coups si puissans ;
 " Un trouble séducteur s'empara de mes sens ;
 " Presque sans le vouloir, éperdu, inquiete,
 " A mon perfide amant j'avouai ma défaite.
 " Je vous aime, lui dis-je, heureuse si mon cœur
 " Peut attendre du vôtre une éternelle ardeur :
 " A vous aimer toujours, cher *Tyrçis*, je m'engage ;
 " Que de mon tendre amour cet agneau soit le gage.
 " Il croîtra : — que nos feux croissent ainsi que
 " lui !

" Puissions-nous nous aimer encor plus qu'aujourd'hui !

- “ Qui pourroit exprimer ce qu’alors nous nous dîmes ?
 “ Reste-t-il des sermens après ceux que nous fîmes ?
 “ Tout ce qu’un tendre amour a de fort & de doux,
 “ Dans ce moment heureux se disoit entre nous.
 “ Fugitives douceurs, instans si desirables,
 “ Ou soyez moins piquants, ou soyez plus durables !
 “ A peine eus-je livré mon cœur à ses desirs,
 “ Que la nuit vint troubler nos innocens plaisirs ;
 “ Malgré nous, il fallut nous soustraire à leurs
 “ charmes.
 “ Je me levai ; nos yeux se remplirent de larmes ;
 “ Et, pour nous séparer, en nous serrant la main,
 “ Nous ne pûmes tous deux prononcer qu’A demain.
 “ Depuis cet heureux jour, avec exactitude
 “ Il me prévint toujours en cette solitude :
 “ Mais, hélas ! aujourd’hui je l’attends vainement ;
 “ L’ingrat n’a plus pour moi le même empressement.
 “ Sans doute le perfide, aux pieds de quelque belle,
 “ Se fait de ma douleur un mérite auprès d’elle ;
 “ Et, pour la flatter mieux, méprisant ma beauté,
 “ Le parjure se rit de ma crédulité.
 “ Dieux ! sur la foi desquels j’ai perdu l’innocence,
 “ De mon perfide amant daignez tirer vengeance !”

Elle achevoit ces mots quand *Tyrcis* accourut.

A l’aspect du berger son courroux disparut ;
 Et seulement d’un air ingénieux, vif, & tendre,
 Seroit-ce à moi, *Tyrcis*, dit-elle, à vous attendre ?
 Bergere, reprit-il, calmez votre courroux ;
 J’étois sur ces gazons deux heures avant vous ;

Vous

Vous arriviez enfin ; mais, disgrâce imprévue !
 Un loup au même instant s'est offert à ma vûe :
 Il entraînoit, — grands dieux ! quelles allarmes pour
 moi ! —

Cet agneau si chéri, gage de votre foi.
 O ciel ! pour mon amour quel funeste présage !
 Ai-je dit : mais, cruel, je méprise ta rage ;
 Mon bras, armé d'un pieu, puisque je suis sans chien,
 Va te faire sentir qu'un amant ne craint rien.
 Enfin, jusqu'en son fort la bête, poursuivie,
 A perdu, sous mes coups, sa proie avec la vie.
 J'ai vengé par sa mort nos plaisirs différés :
 Pouvois-je moins punir qui nous a séparés ?
 La bergere, à ces mots, lui raconta ses craintes ;
 Le fidele *Tyrcis* en fit de douces plaintes.
Philis, pour l'appaiser, docile à ses leçons,
 Par cent & cent faveurs expia ses soupçons.

L'Abbé de MANGENOT.

THEMIRE & SILVARETTE :

E G L O G U E.

THEMIRE.

QUEL mélange charmant de fleurs & de verdure !
 Que ce bois est épais ! que cette source est pure !
 Et

Et un cœur, affranchi des troubles de l'amour,
Doit goûter de plaisir dans cet heureux séjour.

SILVARETTE.

De votre sentiment, dieux ! que le mien diffère !
Car, enfin, sans amour, qu'y peut-on venir faire ?
Rien par soi-même ici ne m'offre un doux emploi ;
Tyrçis seul met un prix à tout ce que j'y voi.
Si j'en aime les fleurs, c'est qu'en nos jours de fête
Mon berger galamment en fait orner ma tête ;
Au bord de ce ruisseau si j'aime à me mirer,
C'est pour y voir ces yeux qui le font soupirer ;
Si j'erre avec plaisirs en ces détours champêtres,
C'est pour y voir nos noms gravés sur tous les hêtres :
Voilà pourquoi mon cœur y trouve des appas ;
Si j'étois insensible, on ne m'y verroit pas.

THEMIRE.

Quoi ! l'amour a séduit la fiere *Silvarette* !
Que je plains le troupeau soumis à sa houlette !
Bientôt nous le verrons, amaigri, négligé,
Apprendre à nos hameaux que l'amour est vengé.

SILVARETTE.

J'ai pour lui, comme vous, craint l'indolence ex-
trême
Que pour tous ses devoirs on se sent quand on aime ;
Mais *Tyrçis*, attentif à m'épargner des soins,
De mon heureux troupeau prévient tous les besoins.

Lorsqu'un

Lorsqu'un triste devoir me retient au village,
 Entre nos vieux pasteurs tout son tems se partage :
 Il apprend toujours d'eux quelque secret nouveau
 Pour guérir, conserver, engraisser, un troupeau.
 Le mien seul est l'objet de cette utile étude.
 Quand du sien, à mon tour, j'ai quelque inquiétude,
 J'en ai, m'assure-t-il, plus de soin que jamais ;
 Je fais sur lui l'essai des plus rares secrets.
 A ces empressemens puis-je ne me pas plaire ?
 L'amour fait rendre heureux & moutons & bergere.

THEMIRE.

Qu'on le voit aisément, bergere, à vos discours,
 Vous n'avez jusqu'ici passé que d'heureux jours ;
 Vous ignorez encor, dans l'ivresse où vous êtes,
 Les soucis dévorans, les craintes inquietes,
 Qui suivent, tôt ou tard, les plaisirs dangereux
 Que se promet un cœur plein de ses premiers feux.
 Vous apprendrez bientôt aux dépens de vos charmes,
 A pousser des soupirs, à répandre des larmes ;
 Ces attrails enchanteurs, par la rose embellis,
 Peut-être dès demain n'auront plus que des lys.

SILVARETTE.

Le sort de ma beauté foiblement m'embarrasse :
 Mais sur quoi fondez-vous cette vaine menace ?
 Si souvent la beauté fait naître un tendre amour,
 Un tendre amour souvent l'embellit à son tour.
 Tant que nous l'avons vûe ingrate, inexorable,
 Célime étoit belle, & n'étoit point aimable ;

Depuis

Depuis qu'elle ressent d'amoureuses ardeurs,
 Ses moindres actions lui gagnent tous les cœurs.
 Mille exemples fameux prouvent ce que j'avance.
 Au reste, en mes attraits j'ai peu de confiance ;
 Pour fixer mon amant, je compte beaucoup moins
 Sur ces fragiles dons que sur mes tendres soins ;
 C'est par mes sentimens, par ma délicatesse,
 Que je veux de *Tyrcis* augmenter la tendresse.
 J'y réussis : un jour, qu'il lisoit dans mon cœur,
 Il s'écria, charmé de ma parfaite ardeur,
 Que mon sort est heureux, adorable bergere !
 Tes graces, ta beauté, sont de trop pour me plaire !

THEMIRE.

Je ne vois que trop aucun raisonnement
 Ne peut vous retirer de votre aveuglement ;
 Mais qu'opposerez-vous à mon expérience ?
 J'aime que dis-je, hélas ! j'aimois, avec con-
 stance,

Philene, ce pasteur pour exemple cité
 Quand il s'agit d'adresse & de fidélité.
 En quoi, dites en quoi, le cede-t-il au vôtre ?
 Hé bien, depuis deux ans nous nous aimons l'un l'au-
 tre ;

Je croyois, comme vous, durant mes jours heureux,
 Qu'on ignoroit les pleurs dans l'empire amoureux.
 Mais hier nos pasteurs, à l'ombre d'un vieux hêtre,
 Formerent, sur le soir, une danse champêtre :
 Ce fut le terme, hélas ! de mon heureux destin ;
Philene à mes côtés de *Cloris* prit la main.

Par

Par son air satisfait, par son malin fourire,
 La coquette *Cloris* aigriffoit mon martyre.
 Je quittai l'assemblée; &, depuis ce moment,
 Je rêve, je languis, je pleure, incessamment.
 Voilà ce que l'amour prépare aux tendres ames :
 Peut-on trop détester ses tyranniques flammes ?

SILVARETTE.

Ah ! loin de l'outrager, rendez grace à ce dieu.
Philene vous adore, il vous cherche en tout lieu.
 Que de plaisirs naîtront de sa feinte inconstance !

THEMIRE.

Ne flattez point mon cœur d'une vaine espérance ;
Philine, croyez-moi, brûle d'un feu nouveau.
 On est tel qu'on paroît dans ce simple hameau.

SILVARETTE.

Détrompez-vous, *Thémire* ; une innocente ruse,
 Aux champs, comme à la ville, & s'emploie & s'excuse.
 Sans ce secours, détruit par son propre bonheur,
 L'amour le plus piquant dégénere en langueur.
 Par exemple : *Tyrçis* (que j'en fus offensée !)
 De lui donner mes fleurs m'avoit trop peu pressée ;
 Hier, pour l'en punir, prenant un air coquet,
 A *Daphnis*, en passant, je jettai mon bouquet.
 Croyez-vous, pour cela, que *Daphnis* m'ait su plaire ?
 Non, non. Mais, dieux ! *Tyrçis* me croiroit-il légère ?
 Votre état tout-à-coup m'allarme sur le sien.
 Votre berger paroît : adieu, je cours au mien.

Le même.

E P I -

EPITRE au PEUPLE.*

TOI, qu'un injuste orgueil condamne à la bassesse,
Toi qui, né sans ayeux & vivant sans moleste,
Portes seul dans l'état le fardeau de la loi,
Et fers, par tes travaux, ta patrie & ton roi ;
D'utiles citoyens, respectable assemblée,
Que dédaignent les cours, mais qu'estime le sage !
Peuple, j'ose braver cet insolent mépris :
D'autres flattent les grands ; c'est à toi que j'écris.

A l'aspect de ces grands, dont l'éclat t'importune,
Je t'entends de tes cris fatiguer la fortune,
Accuser ta misere, envier leur splendeur ;
Apprends à l'estimer, & connois ta grandeur.

C'est toi qui, des états soutenant la puissance,
Répands sur ces grands corps la gloire & l'abondance.
En tous lieux, en tous tems, soit qu'un monarque
 heureux
Gouverne par l'honneur un peuple belliqueux ;
Soit que le citoyen, libre & digne de l'être,
Vive soumis aux loix, sans esclave & sans maître ;
Soit que le despotisme, entouré de bourreaux,
Sous les pieds d'un seul homme enchaîne tes égaux ;

Tes

* Cette Epître fut présentée à l'Académie Française en 1760, & en obtint le premier *accessit*. L'Académie eut même la bonté de déclarer, par la bouche de M. Duclos, son secrétaire, qu'elle regrettoit de n'avoir point un prix à lui donner.

Tes bras, tes mouvements, ta féconde industrie,
Multipliant par-tout les germes de la vie,
Par des travaux actifs animent l'univers :
Cent rois aux nations n'ont donné que des fers.

Le conquérant détruit, tu conserves, le monde ;
Il ravage la terre, & tu la rends féconde.
La triste humanité ne doit qu'à tes secours
Ces puissants végétaux, les soutiens de nos jours.
Cet art, dit-on, est vil : oseroit-on le croire ?
Bienfaiteur des humains, quels titre pour la gloire !
Ta beche & ta charrue, utiles instruments,
Brillent plus à mes yeux que ces fiers ornements,
Ces clefs d'or, ces toisons, ces mortiers, ces couronnes,
Monuments des grandeurs, semés autour des trônes.
Cet art est le premier, il nourrit les mortels :
Dans l'enfance du monde il obtint des autels.

De ces champs fortunés, que ta main rend fertiles,
Pour t'admirer encor, je passe dans les villes.
La terre avec orgueil les porte sur son sein.
Là, dans tout son éclat, brille le genre humain.
Là, tous les arts unis, & ceux que nos miseres
A l'humaine foiblesse ont rendus nécessaires,
Et ceux qu'un luxe utile, enfant des doux loisirs,
Fit naître pour charmer le besoin des plaisirs,
Aux regles du génie asservissant l'adresse,
Font par mille canaux circuler la richesse.
Ces arts sont ton ouvrage ; &, reproduits cent fois
Pour le bonheur du monde, ils naissent à ta voix.

Dompté sous tes marteaux, le fer devient docile ;
 Tu façannes les bois, & tu pétris l'argille ;
 Par tes savantes mains la toison des brebis,
 Le lin, la soie, & l'or, sont tissus en habits.
 La fange des métaux, sous tes doigts épurée,
 Brille, aux besoins publics noblement consacrée ;
 Et le marbre poli s'élève jusqu'aux cieux,
 Pour les palais des rois ou les temples des dieux.

Tu ne te bornes pas au bien de ta patrie :
 Le monde entier jouit de ta noble industrie.
 Par les nœuds du commerce embrassant l'univers,
 Tes mains forment un pont sur l'abyme des mers.
 Si les princes armés se disputent la terre,
 Tu fais par ta valeur les destins de la guerre.
 Tes corps sont les remparts des états désolés ;
 C'est toi qui raffermis les trônes ébranlés.

Que je méprise un grand, qui, fier de sa noblesse,
 Dort, inutile au monde, au sein de la moleste ;
 Un stupide Crassus, énervé de langueur,
 Qui fatigue mes yeux d'un luxe sans pudeur !
 Nous admirons l'éclat, vains juges que nous sommes !
 Le véritable honneur est d'être utile aux hommes.
 En vain les préjugés ont osé l'avilir ;
 Peuple, pour ton pays tu fais vivre & mourir.

Il est, il est encore un plus rare avantage :
 La tranquille innocence est ton heureux partage.

Les rois ont des états, les grands ont des honneurs,
 Le riche a des trésors, & le peuple a des mœurs.
 Ce siècle malheureux foule aux pieds la nature.
 Les noms de fils, d'époux, feroient-ils un injure ?
 La dignité barbare, au cœur dur, à l'œil fier,
 En prononçant ces noms croiroit s'humilier.
 C'est vous qui de vos cœurs leur prêtez la bassesse,
 Ingrats, & la nature a toujours sa noblesse.
 Peuple, ces noms pour toi n'ont rien que de sacré,
 Et tu n'as point l'orgueil d'être dénaturé.
 Fatigués de plaisirs, idolâtres d'eux-mêmes,
 Les courtisans, altiers dans leurs grandeurs suprêmes,
 D'un œil indifférent verront des malheureux ;
 Le pauvre est né sensible, il s'attendrit sur eux,
 Il soulage leurs maux, il ressent leurs allarmes,
 Il goûte le plaisir de répandre des larmes.

Il n'a point cette grace & ces dehors flatteurs
 Des marquis de nos jours, avantages trompeurs ;
 Et jamais son esprit, façonné par l'usage,
 N'a d'un brillant vernis coloré son langage.
 D'un masque séduisant il n'est pas revêtu ;
 Ce masque est la décence, & non pas la vertu.
 L'élégance des mœurs annonce leur ruine.
 Ces courtisans polis que l'intérêt domine,
 En plongeant un poignard, vantent l'humanité.
 S'ils ont l'éclat du marbre, ils ont sa dureté.

Oh ! que j'aime bien mieux la rustique droiture
 Du laboureur conduit par la simple nature !

Sous des dehors grossiers son cœur est généreux ;
C'est l'or enseveli sous un terrain fangeux.

Que de coupables mains, s'élevant jusqu'aux trônes,
Sur les têtes des rois ébranlent les couronnes ;
Peuple, tu ne fais point, par de grands attentats,
Epouvanter la terre & changer les états :

Où, des complots fameux instrument & victime,
Si ta main quelquefois a secondé le crime,
C'est le souffle des grands qui pousse tes vaisseaux,
Dans la nuit de l'orage égarés sur les eaux.
Les tigres, les lions, ardents à se détruire,
Pour régner dans les bois désolent leur empire,
Dans ces bois teints de sang, contente de son grain,
La fourmi creuse en paix son séjour souterrain.

Je te rends grace, ô ciel ! dont la bonté propice
M'écarta de ces rangs qui sont un précipice.
Je n'ai point, en naissant, reçu de mes ayeux
De l'or, des dignités, l'éclat d'un nom fameux :
Mais, si j'ai des vertus, si mon mâle courage
A toujours dédaigné l'intrigue & l'esclavage.
Si mon cœur est sensible aux traits de la pitié,
S'il éprouve les feux de la tendre amitié,
Et si l'horreur du vice & m'anime & m'enflamme,
Mon sort est trop heureux, — j'ai la grandeur de l'ame.

Croit-on que le bonheur habite les palais,
Soit trainé dans un char, ou porté sous le dais ?

Ces biens, ces dignités, & ces superbes tables,
 Ne font que trop souvent d'illustres misérables.
 Le germe des douleurs infecte leurs repas,
 Et dans les coupes d'or ils boivent le trépas.
 Un poison plus flatteur & plus cruel encore
 Vient flétrir leurs beaux jours obscurcis dès l'aurore.
 Vois ces spectres dorés s'avancer à pas lents,
 Trainer d'un corps usé les restes chancelants,
 Et, sur un front jauni qu'à ridé la moleste,
 Etaler à trente ans leur précocité vieille.
 C'est la main du plaisir qui creuse leur tombeau,
 Et, bienfaiteur du monde, il devient leur bourreau.
 Le chagrin les poursuit ; le démon de l'intrigue
 De ses soins éternels les trouble & les fatigue.
 Pour eux l'ambition a des feux dévorants,
 La haine a des poignards, l'envie a des serpents.
 Sous l'or & sous la pourpre ils sont chargés d'entraves ;
 On les adore en dieux, ils souffrent en esclaves.

Peuple, les passions ne brûlent pas ton cœur.
 Le travail entretient ta robuste vigueur.
 Hélas ! sans la santé que m'importe un royaume ?
 On veille dans les cours, & tu dors sous le chaume.
 Tu conserves tes sens : chez toi le doux plaisir
 S'aiguise par la peine & vit par le desir.
 Le souris d'une épouse, un fils qui te caresse,
 Des fêtes d'un hameau la rustique alégresse,
 Les rayons d'un beau jour, la fraîcheur d'un matin,
 Te font bénir le ciel, & charment ton destin.

Tes plaisirs sont puisés dans une source pure.
Ce n'est plus que pour toi qu'existe la nature.

Qui vécut sans remords doit mourir sans tourment.
Tu ne regrettes rien dans cet affreux moment.
Plus on est élevé, plus la mort est terrible ;
Et du trône au cercueil le passage est horrible.
Sur l'univers entier la mort étend ses droits ;
Tout périt, les héros, les ministres, les rois.
Rien ne survivra sur l'abyme des âges.
Ce globe est une mer couverte de naufrages.
Qu'importe, lorsqu'on dort dans la nuit du tombeau,
D'avoir porté le sceptre, ou trainé le radeau ?
L'on n'y distingue point l'orgueil du diadème ;
De l'esclave & du roi la poussière est la même.
Peuple, d'un œil ferein envisage ton sort,
N'accuse point la vie, & méprise la mort.
La vie est un éclair ; la mort est un asyle.
Ton sort est d'être heureux ; ta gloire est d'être utile.
Le vice seul est bas, la vertu fait le rang ;
Et l'homme le plus juste est aussi le plus grand.

M. THOMAS.

B O I -

B O I L E A U.

S A T Y R E.

Cette Satyre a été faite en 1665. M. Despréaux y a voulu représenter M. Du Brouffin, *qui*, comme s'exprimoit notre Poëte, *traisoient sérieusement les repas*. Il fait entrer sept personnages dans cette piece : L'Auditeur, (ou celui qui interroge au commencement,) & six Convives, qui sont, le personnage qui fait le récit du repas, l'hôte, deux nobles campagnards, le hableur, & le poëte.

A.* **Q**UEL sujet inconnu vous trouble & vous altere ?

D'où vous vient aujourd'hui cet air sombre & sévere,

Et

* L'Auditeur.

Et ce visage, enfin, plus pâle qu'un rentier
 A l'aspect d'un arrêt qui retranche un quartier †
 Qu'est devenu ce teint, dont la couleur fleurie
 Sembloit d'ortolans seuls & de bisques nourrie,
 Où la joie en son lustre attiroit les regards,
 Et le vin en rubis brilloit de toutes parts ?
 Qui vous a pû plonger dans cette humeur chagrine ?
 A-t-on par quelque édit réformé la cuisine ‡
 Ou quelque longue pluie, inondant vos valons,
 A-t-elle fait couler vos vins & vos melons ?
 Répondez donc enfin, ou bien je me retire. —

P. || Ah ! de grace, un moment souffrez que je respire. —

Je fors de chez un fat, qui, pour m'empoisonner,
 Je pense, exprès chez lui m'a forcé de diner.
 Je l'avois bien prévu. Depuis près d'une année,
 J'éluoïs tous les jours sa poursuite obstinée.
 Mais hier il m'aborda, &, me serrant la main,
 Ah ! monsieur, m'a-t-il dit, je vous attends demain.
 N'y manquez pas au moins. J'ai quatorze bouteilles
 D'un vin vieux. *Boucingo* n'en a point de pareilles ; §

Et

† En 1664, le roi supprima un quartier de rentes constituées sur l'Hôtel de Ville.

‡ On publia alors divers édits de réformation.

|| P. Celui qui fait le récit du repas.

§ Fameux marchand de vin.

Et je gagerois bien, que, chez le commandeur, ¶
Villandri priferoit sa feve & sa verdeur. *
Moliere avec *Tartuffe* y doit jouer son rôle ; †
 Et *Lambert*, qui plus est, m'a donné sa parole. ‡
 C'est tout dire en un mot, & vous le connoissez.
 Quoi, Lambert ? oui, Lambert. A demain. C'est assez.

Ce matin, donc, séduit par sa vaine promesse,
 J'y cours, midi sonnant, au sortir de la messe.
 A peine étois-je entré, que, ravi de me voir,
 Mon homme, en m'embrassant, m'est venu recevoir ;
 Et, montrant à mes yeux une alégresse entière,
 Nous n'avons, m'a-t-il dit, ni *Lambert* ni *Moliere* ;
 Mais, puisque je vous vois, je me tiens trop content.
 Vous êtes un brave homme. Entrez : on vous attend.
 A ces mots, mais trop tard, reconnoissant ma faute,
 Je le suis, en tremblant, dans une chambre haute,
 Où, malgré les volets, le soleil irrité
 Formoit un poêle ardent au milieu de l'été.
 Le couvert étoit mis dans ce lieu de plaisance,
 Où j'ai trouvé d'abord, pour toute connoissance,

Deux

¶ Jacques Souvré, Commandeur de St. Jean de Latran, & ensuite Grand Prieur de France, tenoit ordinairement une table somptueuse.

* M. de Villandri, qui passoit pour un fin gourmet, étoit fils de Baltazar le Breton, Seigneur de Villandri, Conseiller d'Etat, Gentilhomme de la chambre du Roi.

† Le *Tartuffe* en ce tems-là avoit été défendu, & tout le monde vouloit avoir *Moliere* pour le lui entendre rééciter.

‡ *Lambert* étoit habile musicien, & l'homme de France qui chantoit le mieux ; il promettoit à tout le monde, mais ne venoit jamais.

Deux nobles campagnards, grands lecteurs de romans,
 Qui m'ont dit tout *Cyrus* dans leurs longs complimens. ||
 J'enrageois. Cependant on apporte un potage.
 Un coq y paroissoit en pompeux équipage,
 Qui, changeant sur ce plat & d'état & de nom,
 Par tous les conviés s'est appelé chapon.
 Deux affiettes suivoient, dont l'une étoit ornée
 D'une langue en ragoût de persil couronnée ;
 L'autre d'un godiveau, tout brulé par dehors,
 Dont un beure gluant inondoit tous les bords.
 On s'affied. Mais d'abord, notre troupe, ferrée,
 Tenoit à peine autour d'une table quarrée ;
 Où chacun, malgré foi, l'un sur l'autre porté,
 Faisoit un tour à gauche, & mangeoit de côté.
 Jugez en cet état si je pouvois me plaire,
 Moi, qui ne compte rien ni le vin ni la chere,
 Si l'on n'est plus au large, assis en un festin,
 Qu'au sermons de *Cassagne* ou de l'Abbé *Cotin*. ¶

Notre hôte, cependant, s'adressant à la troupe :
 Que vous semble, a-t-il dit, du goût de cette soupe ?
 Sentez-vous le citron, dont on a mis le jus,
 Avec des jaunes d'œufs, mêlés dans du verjus ?
 Ma foi, vive *Mignot*, & tout ce qu'il apprête !*
 Les cheveux cependant me dressoient à la tête ;

Car

|| *Artamene*, ou le *Grand Cyrus*, Roman de Mademoiselle de Scuderi, en 10 vol. in-8.

¶ L'Abbé *Cassagne* & l'Abbé *Cotin* étoient tous deux de l'Académie Française.

* Fameux traiteur.

Car *Mignot*, c'est tout dire, & dans le monde entier
 Jamais empoisonneur ne fut mieux son métier.
 J'approuvois tout pourtant de la mine & du geste,
 Pensant qu'au moins le vin dût reparer le reste.
 Pour m'en éclaircir, donc, j'en demande : & d'abord
 Un laquais effronté me porte un rouge-bord
 D'un *Auvernat* fumeux, qui, mêlé de *Lignage*, †
 Se vendoit chez *Crenet* pour vin de l'Hermitage,
 Et qui, rouge & vermeil, mais fade & doucereux,
 N'avoit rien qu'un goût plat & qu'un déboire affreux.
 A peine ai-je senti cette liqueur traitresse,
 Que de ces vins mêlés j'ai reconnu l'adresse ;
 Toutefois avec l'eau, que j'y mets à foison,
 J'espérois adoucir la force du poison.
 Mais, qui l'auroit pensé ? pour comble de disgrâce,
 Par le chaud qu'il faisoit nous n'avions point de glace ;
 Point de glace, bon Dieu ! dans le fort de l'été !
 Au mois de Juin ! Pour moi, j'étois si transporté,
 Que, donnant de fureur tout le festin au diable,
 Je me suis vu vingt fois prêt à quitter la table ;
 Et, dut-on m'appeller & fantasque & bourru,
 J'allois sortir enfin, quand le rôti a paru.

Sur un lievre, flanqué de six poulets étiques,
 S'élevoient trois lapins, animaux domestiques,
 Qui, dès leur tendre enfance élevés dans Paris,
 Sentoient encor le choux dont ils furent nourris.

Autour

† L'*Auvernat* est un vin fort rouge & fumeux, qui n'est propre à boire que dans l'arrière saison. Le *Lignage* est un vin moins fort en couleur, qui est fait avec toutes sortes de raisins.

Autour de cet amas de viandes entassées
 Regnoit un long cordon d'alouettes pressées ;
 Et sur les bords du plat six pigeons étalés
 Présentent pour renfort leurs squelettes brulés.
 A côté de ce plat paroissoient deux sallades,
 L'une de pourpier jaune & l'autre d'herbes fades,
 Dont l'huile de fort loin faisoit l'odorat,
 Et nageoit dans des flots de vinaigre rosat.
 Tous mes sots, à l'instant, changeant de contenance,
 Ont loué du festin la superbe ordonnance ;
 Tandis que mon faquin, qui se voyoit priser,
 Avec un ris moqueur les prioit d'excuser.
 Surtout certain hableur, à la gueule affamée,
 Qui vint à ce festin conduit par la fumée,
 Et qui s'est dit Profés dans l'ordre des Côteaux,
 A fait, en bien mangeant, l'éloge des morceaux. †
 Je riois de le voir, avec sa mine étique,
 Son rabat jadis blanc, & sa perruque antique,
 En lapins de garenne ériger nos *clapiers*, ||
 Et nos *pigeons Cauchois* en superbes *ramiers* ; ¶
 Et, pour flatter notre hôte, observant son visage,
 Composer sur ses yeux son geste & son langage.
 Quand notre hôte charmé, m'avisant sur ce point,
 Qu'avez-vous donc, dit-il, que vous ne mangez point ?

Je

† Les trois seigneurs, qu'on nommoit les Côteaux, étoient le Commandeur de Souvré, le Duc de Mortemar, & le Marquis de Silleri, fins débauchés, qui vouloient que le vin qu'ils buvoient fut d'un certain Côteau.

|| *Clapiers*, lapins domestiques.

¶ *Pigeons Cauchois*, du pays de Caux, en Normandie. Ils sont plus gros que les autres. *Ramiers*, pigeons sauvages, qui perchent sur les branches des arbres.

Je vous trouve aujourd'hui l'ame toute inquiète,
 Et les morceaux entiers restent sur votre assiette.
 Aimez-vous la muscade ? on en a mis partout.
 Ah ! monsieur, ces poulets sont d'un merveilleux goût.
 Ces pigeons sont dodus ; mangez sur ma parole.
 J'aime à voir aux lapins cette chair blanche & molle.
 Ma foi, tout est passable, il faut le confesser,
 Et *Mignot* aujourd'hui s'est voulu surpasser.
 Quand on parle de sauce, il faut qu'on y raffine :
 Pour moi, j'aime surtout que le poivre y domine.
 J'en suis fourni, Dieu fait ; & j'ai tout *Pelletier**
 Roulé dans mon office en cornets de papier.
 A tous ces beaux discours j'étois comme une pierre,
 Ou comme la statue est au *Festin de Pierre* ; †
 Et, sans dire un seul mot, j'avalais au hazard
 Quelque aîle de poulet dont j'arrachais le lard.

Cependant mon hâbleur, avec une voix haute,
 Porte à mes campagnards la santé de notre hôte ;
 Qui, tous pleins de joie, en jettant un grand cri,
 Avec un rouge-bord acceptent son deffi.
 Un si galant exploit reveillant tout le monde,
 On a porté par-tout des verres à la ronde,
 Où les doigts des laquais, dans la crasse tracés,
 Témoignent par écrit qu'on les avoit rincés.

A a

Quand

* Mauvais poëte du siècle de Louis XIV.

† *Le Festin de Pierre* est une comédie de Moliere, où la statue du Commandeur *Dom Pedro* se rend au souper, auquel elle avoit été invitée.

Quand un un des conviés, d'un ton mélancholique,
 Lamentant tristement une chanson Bachique,
 Tous mes fots à la fois, ravis de l'écouter,
 Détonnant de concert, se mettent à chanter.
 La musique, sans doute, étoit rare & charmante :
 L'un traîne en longs fredons une voix glapissante,
 Et l'autre, l'appuyant de son aigre fausset,
 Semble un violon faux qui jure sous l'archet.

Sur ce point, un jambon, d'assez maigre apparence,
 Arrive sous le nom de jambon de Mayence.
 Un valet le portoit, marchant à pas comptés,
 Comme un *recteur* suivi des quatre facultés.*
 Deux marmitons crasseux, revêtus de serviettes,
 Lui servoient de *massiers*, & portoient deux assiettes :†
 L'une de champignons, avec des ris de veau,
 Et l'autre de pois verts qui se noyoient dans l'eau.
 Un spectacle si beau surprenant l'assemblée,
 Chez tous les conviés la joie est redoublée :
 Et la troupe, à l'instant, cessant de fredonner,
 D'un ton gravement fou s'est mise à raisonner.
 Le vin au plus muet fournissant des paroles,
 Chacun a débité ses maximes frivoles,
 Régler les intérêts de chaque potentat,
 Corriger la police, & réformé l'état ;

Puis,

* Le recteur est le premier officier de l'université, qui, dans les processions de l'université de Paris, marche à la tête des quatre facultés : — les arts, la médecine, la jurisprudence, & la théologie.

† Deux bedeaux, qui portent devant le recteur des masses, ou bâtons, à tête garnis d'argent.

Puis, de là s'embarquant dans la nouvelle guerre,
 A vaincu la Hollande ou battu l'Angleterre. †
 Enfin, laissant en paix tous ces peuples divers,
 De propos en propos on a parlé de vers.
 Là, tous mes sots, enflés d'une nouvelle audace,
 Ont jugé des auteurs en maîtres du Parnasse :
 Mais notre hôte surtout, pour la justice & l'art,
 Elevoit jusqu'au ciel *Théophile & Ronsard*. ¶
 Quand un des campagnards, relevant sa moustache,
 Et son *feutre* à grands poils ombragé d'un panache, †
 Impose à tous silence, &, d'un ton de docteur,
 Morbleu ! dit-il, *la Serre* est un charmant auteur ! †
 Ses vers sont d'un beau style, & sa prose est coulante.
La Pucelle est encore une œuvre bien galante ; ¶
 Et je ne fais pourquoi je bâille en la lisant.
Le Païs, sans mentir, est un bouffon plaisant ; *

A a 2

Mais

† L'Angleterre & la Hollande étoient alors en guerre.

¶ *Théophile*, fameux poète François, surnommé *Viaud*, naquit à Clerac, au diocèse d'Agen, vers 1590. Il avoit beaucoup d'imagination, mais peu de régularité. *Ronsard*, surnommé le prince des poètes François du 16 siècle, naquit en 1524. Avec un génie élevé, & de grands talents pour la poésie, il a chargé ses ouvrages d'une érudition fatigante & mal ménagée, ce qui les a rendus peu intelligibles.

† *Son feutre*, son chapeau.

† *Puget de la Serre*, écrivain fécond, qui a composé un très grand nombre d'ouvrages, en vers & en prose, qu'on ne lit plus. Il mourut, en 1665, âgé de près de 65 ans.

¶ *La Pucelle*, ou *la France délivrée*, poème héroïque de Jean Chapelain, de l'Académie Française. Les vers en sont extrêmement durs, forcés, & pleins de transpositions monstrueuses. Il mourut, en 1674, âgé de 79 ans.

* *René le Païs*, qu'on avoit surnommé le singe de *Voltaire*, parce qu'il se flattoit d'imiter l'enjouement & la délicatesse de cet auteur, avoit pour-
 tant

Mais je ne trouve rien de beau dans ce *Voiture*. †
 Ma foi, le jugement sert bien dans la lecture.
 A mon gré, le *Corneille* est joli quelquefois. ‡
 En vérité, pour moi, j'aime le beau François.
 Je ne fais pas pourquoi l'on vante l'*Alexandre*; §
 Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.
 Les héros chez *Quinault* parlent bien autrement, §
 Et jusqu'à *Je vous bais* tout s'y dit tendrement.
 On dit qu'on l'a drapé dans certaine *Satyre*; ¶
 Qu'un jeune homme Ah! je fais ce que vous
 voulez dire,
 A répondu notre hôte. Un auteur sans défaut :
La raison dit *Virgile*, & la rime *Quinault*.
 Justement. A mon gré, la piece est assez plate.
 Et puis blâmer *Quinault*. . . Avez-vous vu l'*Astrate*? *
 C'est là ce qu'on appelle un ouvrage achevé :
 Sur-tout l'*Anneau royal* me semble bien trouvé.

Son

tant beaucoup d'esprit, & composoit en vers & en prose avec facilité. Il mourut, en 1690, à 54 ans.

† *Vincent Voiture* étoit fils d'un marchand de vin d'Amiens, & l'un des plus beaux esprit de 17 siècle. On trouve beaucoup d'esprit, de génie, & de délicatesse, dans ses *Lettres*, mais elles sont trop recherchées. *Voiture* mourut à Paris, en 1648, à l'âge de 50 ans.

‡ L'Épithete de *joli* ne convient point au grand *Corneille*.

|| *Racine* venoit de donner sa tragédie d'*Alexandre le Grand* au public.

§ *Philippe Quinault*, célèbre poëte François, naquit à Paris en 1635, & mourut dans la même ville en 1688. On l'avoit surnommé le *douce-reux*, à cause des sentimens tendres qu'il faisoit entrer dans toutes ses tragédies.

¶ La *Satyre* adressée à *Molière*.

* *Astrate*, Roi de Tyr, tragédie de *Quinault*, fut représentée au commencement de l'année 1665. L'*Anneau royal* fait le sujet de la scène iii, & iv, de l'acte troisieme.

Son sujet est conduit d'une belle maniere,
 Et chaque acte en sa piece est une piece entiere :†
 Je ne puis plus souffrir ce que les autres font.

Il est vrai que Quinault est un esprit profond,
 A repris certain fat, qu'à sa mine discrete,
 Et son maintien jaloux, j'ai reconnu poëte :
 Mais il en est pourtant qui le pourroient valoir.
 Ma foi, ce n'est pas vous qui nous le ferez voir,
 A dit mon campagnard avec une voix claire,
 Et déjà tout bouillant de vin & de colere.
 Peut-être, a dit l'auteur pâlisant de courroux :
 Mais vous, pour en parler, vous y connoissez-vous ?
 Mieux que vous, mille fois, dit le noble en furie.
 Vous ? Mon Dieu ! mêlez-vous de boire, je vous prie,
 A l'auteur sur le champ aigrement raparti.
 Je suis donc un sot ? Moi ? vous en avez menti,
 Reprend le campagnard ; &, sans plus de langage,
 Lui jette, pour deffi, son assiette au visage.
 L'autre esquivé le coup ; & l'assiette, volant,
 S'en va frapper le mur, & revient en roulant.
 A cet affront, l'auteur, se levant de table,
 Lance à mon campagnard un regard effroyable ;
 Et, chacun vainement se ruant entre-deux,
 Nos braves, s'accrochant, se prennent aux cheveux.
 Aussi-tôt, sous leurs pieds, les tables, renversées,
 Font voir un long débris de bouteilles cassées :

A a 3

En

† L'action d'une piece dramatique doit être unique, complete, & non interrompue.

En vain à lever tout les valets sont fort prompts,
Et les ruisseaux de vin coulent aux environs.

Enfin, pour arrêter cette lutte barbare,
De nouveau l'on s'efforce, on crie, on les sépare ;
Et, leur première ardeur passant en un moment,
On a parlé de paix & d'accommodement.
Mais, tandis qu'à l'envi tout le monde y conspire,
J'ai gagné doucement la porte sans rien dire,
Avec un bon ferment, que si, pour l'avenir,
En pareille cohue on me peut retenir,
Je consens de bon cœur, pour punir ma folie,
Que tous les vins pour moi deviennent vins de *Brie*,*
Qu'à Paris le gibier manque tous les hivers,
Et qu'à peine au mois d'Août l'on mange des pois
verts.

* Les vins de la province de Brie sont si mauvais, qu'ils ont passé en proverbe.

S A T Y R E IV.

A M. l'Abbé le VAYER.*

Une conversation, que Boileau eut avec l'Abbé le Vayer & le fameux Moliere, (dans laquelle on prouva, par plusieurs exemples, *que tous les hommes sont fous, & que chacun croit néanmoins être sage tout seul,*) donna lieu à cette Satyre. Elle fut composée en 1664.

D'Où vient, cher le Vayer, que l'homme le moins —
sage

Croit toujours seul avoir la sagesse en partage ;
Et qu'il n'est point de fou, qui, par belles raisons,
Ne loge son voisin aux petites maisons ?

Un pédant, † enivré de sa vaine science,
Tout hérissé de Grec, tout bouffi d'arrogance,

Et

* L'Abbé le Vayer étoit fils de la Mothe le Vayer, qui fut fait conseiller d'état ordinaire, après avoir été précepteur du Duc d'Anjou, depuis Duc d'Orléans, frere unique de Louis XIV. L'Abbé le Vayer avoit beaucoup d'esprit & de talents. Il mourut, en 1664, à l'âge de 35 ans.

† Despréaux fait ici quatre caracteres généraux, sans application particulière : celui d'un pédant, d'un galant, d'un faux dévot, & d'un libertin.

Et qui de mille auteurs, retenus mot pour mot,
 Dans sa tête entassés, n'a souvent fait qu'un sot,
 Croit qu'un livre fait tout, & que sans Aristote*
 La raison ne voit goutte & le bon sens radote.

D'autre part un galant, de qui tout le métier
 Est de courir le jour de quartier en quartier,
 Et d'aller, à l'abri d'une perruque blonde,
 De ses froides douceurs fatiguer tout le monde,
 Condamne la science, &, blâmant tout écrit,
 Croit qu'en lui l'ignorance est un titre d'esprit ;
 Que c'est des gens de cour le plus beau privilege ;
 Et renvoie un savant dans le fond d'un college.

Un bigot orgueilleux, qui, dans sa vanité,
 Croit duper jusqu'à Dieu par son zele affecté,
 Couvrant tous ses défauts d'une sainte apparence,
 Damne tous les humains de sa pleine puissance.

Un libertin d'ailleurs, qui, sans ame & sans foi,
 Se fait de son plaisir une suprême loi,
 Tient que ces vieux propos, de démons & de flammes,
 Sont bons pour étonner des enfants & des femmes ;

Que

* Fameux philosophe, né, à Stagire, 384 ans avant Jésus Christ. Il donna d'abord dans le libertinage, ensuite prit le parti des armes ; mais, n'y ayant point réussi, il s'abandonna entièrement à la philosophie, & se livra à l'étude avec tant d'application, qu'on dit que, pour résister à l'accablement du sommeil, il avoit coutume d'étendre hors du lit une main, dans laquelle il avoit une boule d'airain, afin de se réveiller au bruit qu'elle faisoit en tombant dans un bassin de même métal. Aristote a composé un grand nombre d'ouvrages. Il fut le disciple de Platon.

Que c'est s'embarraffer de soucis superflus ;
Et qu'enfin tout dévot a le cerveau perclus.

En un mot, qui voudroit épuiser ces matieres,
Peignant de tant d'esprits les diverses manieres,
Il compteroit plutôt, combien, dans un printems,
Guenaud * & l'antimoine ont fait mourir de gens.
Mais, sans errer en vain dans ces vagues propos,
Et pour rimer ici ma pensée en deux mots,
N'en déplaise à ces fous nommés sages de Grece,
En ce monde il n'est point de parfaite sagesse.
Tous les hommes sont fous, &, malgré tous leurs soins,
Ne diffèrent entr'eux que du plus ou du moins.
Comme on voit qu'en un bois, que sept routes séparent,
Les voyageurs sans guide assez souvent s'égarent,
L'un à droit, l'autre à gauche, &, courant vainement,
La même erreur les fait errer diversement : —
Chacun suit dans le monde une route incertaine,
Selon que son erreur le joue & le promene ;
Et tel y fait l'habile, & nous traite de fous,
Qui, sous le nom de sage, est le plus fou de tous.
Mais, quoique sur ce point la satire publie,
Chacun veut en sagesse ériger sa folie ;
Et, se laissant régler à son esprit tortu,
De ses propres défauts se fait une vertu.
Ainsi, cela soit dit pour qui veut se connoître,
Le plus sage est celui qui ne pense point l'être,

Qui,

* Guenaud, médecin de la reine, étoit à la tête de ceux qui approuvoient l'usage de l'antimoine.

Qui, toujours pour un autre enclin vers la douceur,
 Se regarde soi-même en sévère censeur,
 Rend à tous ses défauts une exacte justice.
 Et fait, sans se flatter, le procès à son vice.

Mais chacun pour soi-même est toujours indulgent.
 Un avaré idolâtre, & fou de son argent,
 Rencontrant la disette au sein de l'abondance,
 Appelle sa folie une rare prudence ;
 Et met toute sa gloire & son souverain bien
 A grossir un trésor qui ne lui sert de rien.
 Plus il le voit accru, moins il en fait l'usage.
 Sans mentir, l'avarice est une étrange rage,
 Dira cet autre fou, non moins privé de sens,
 Qui jette, furieux, son bien à tous venans,
 Et dont l'ame inquiète, à soi-même importune,
 Se fait un embarras de sa bonne fortune.
 Qui des deux, en effet, est le plus aveuglé ?

L'un & l'autre, à mon sens, ont le cerveau troublé,
 Répondra, chez Fredoc,* ce marquis sage & prude,
 Et qui, sans cesse au jeu, dont il fait son étude,
 Attendant son destin d'un quatorze ou d'un sept,
 Voit sa vie ou sa mort sortir de son cornet ;
 Que, si d'un sort fâcheux la maligne inconstance
 Vient par un coup fatale faire tourner la chance,
 Vous le verrez bientôt, les cheveux hérissés,
 Et les yeux vers le ciel de fureur élancés,

Ainsi

* Fredoc tenoit une académie de jeu très fréquentée.

Ainsi qu'un possédé que le prêtre exorcise,
Fêter dans ses ferments tous les saints de l'église.
Qu'on le lie ; ou je crains, à son air furieux,
Que ce nouveau Titan n'escalade les cieux.

Mais laissons-le plutôt en proie à son caprice.
Sa folie, aussi-bien, lui tient lieu de supplice.
Il est d'autres erreurs, dont l'aimable poison
D'un charme bien plus doux enivre la raison :
L'esprit dans ce nectar heureusement s'oublie.

Chapelain veut rimer, & c'est là sa folie.
Mais, bien que ces durs vers, d'épithètes enflés,
Soient des moindres grimauds chez *Ménage** sifflés,
Lui-même il s'applaudit, &, d'un esprit tranquille,
Prend le pas au Parnasse au-dessus de Virgile. †
Que feroit-il, hélas ! si quelque audacieux
Alloit, pour son malheur, lui défiller les yeux,
Lui faisant voir ses vers, & sans force & sans graces,
Montés sur deux grands mots, ‡ comme sur deux échasses ;
Ses termes sans raison, l'un de l'autre écartés ; ||
Et ses froids ornements à la ligne plantés ? §

Qu'il

* Tous les Mercredis, l'Abbé Ménage tenoit chez lui une assemblée, qu'il appelloit sa Mercuriale, où alloient beaucoup de gens de lettres.

† Ceux, qui vouloient flatter Chapelain, avoient l'impudence de lui dire, que son poëme étoit au dessus de l'Enéide ; & il ne s'en défendoit que très foiblement.

‡ Dans le poëme de la Pucelle, on trouve plusieurs vers composés de deux grands mots, dont chacun remplit la moitié du vers.

|| Les transpositions de mots.

§ Ce sont les comparaisons fréquentes que Chapelain a employées, & qui ne manquent jamais de venir régulièrement après un certain nombre de vers.

Qu'il maudiroit le jour où son ame insensée
Perdit l'heureuse erreur qui charmoit sa pensée !

Jadis certain bigot, d'ailleurs homme sensé,
D'un mal assez bizarre eut le cerveau blessé ;
S'imaginant sans cesse, en sa douce manie,
Des esprits bienheureux entendre l'harmonie.
Enfin un médecin, fort expert en son art,
Le guérit par adresse, ou plutôt par hazard.
Mais, voulant de ses soins exiger le salaire, —
Moi ? vous payer ? lui dit le bigot en colere,
Vous, dont l'art infernal, par des secrets maudits,
En me tirant d'erreur, m'ôte du paradis !

J'approuve son courroux. Car, puisqu'il faut le dire,
Souvent de tous nos maux la raison est le pire.
C'est elle qui farouche au milieu des plaisirs,
D'un remords importun vient brider nos desirs.
La facheuse a pour nous des rigueurs sans pareilles ;
C'est un pédant qu'on a sans cesse à ses oreilles,
Qui toujours nous gourmande, &, loin de nous tou-
cher,
Souvent, comme Joly,† perd son tems à prêcher.

En

† Célèbre prédicateur, qui étoit extrêmement touchant & pathétique. Il naquit en 1610 ; devint Curé de St. Nicolas des champs à Paris, puis Evêque de St. Paul de Léon, & ensuite Evêque d'Agen. On a de lui 8 volumes de Prônes & de Sermons, qui sont estimés. Il mourut, en 1678, âgé de 68 ans.

En vain certains rêveurs nous l'habillent en reine ;
 Veulent sur tous nos sens la rendre souveraine ;
 Et, s'en formant en terre une divinité,
 Pensent aller par elle à la félicité.
 C'est elle, disent-ils, qui nous montre à bien vivre.
 Ces discours, il est vrai, sont fort beaux dans un livre.
 Je les estime fort ; mais je trouve, en effet,
 Que le plus fou souvent est le plus satisfait.



B b S A -

S A T Y R E V.

A Monf. le Marquis de DANGEAU.†

L'Auteur fait voir, dans cette Satyre, *que la véritable noblesse consiste dans la vertu, indépendamment de la naissance.* Elle fut composée en 1665.

LA noblesse, Dangeau, n'est pas une chimere,
Quand, sous l'étroite loi d'une vertu sévère,
Un homme, issu d'un sang fécond en demi-dieux,
Suit, comme toi, la trace où marchaient ses ayeux.

Mais je ne puis souffrir qu'un fat, dont la molesse
N'a rien pour s'appuyer qu'une vaine noblesse,
Se pare insolemment du mérite d'autrui,
Et me vante un honneur qui ne vient pas de lui.
Je veux que la valeur de ses ayeux antiques
Ait fourni de matiere aux plus vieilles croniques ;

Et

† Les agrémens de l'esprit du Marquis de Dangeau, & ceux de sa figure, l'avancerent à la cour de Louis XIV. Son goût pour les belles-lettres lui procura une place dans l'Académie Française & une dans celle des Sciences. Il est mort, en 1720, à l'âge de 82 ans. Le Marquis de Dangeau avoit un frere, homme de beaucoup d'esprit, qui, comme lui, fut de l'Académie Française. On lui doit plusieurs ouvrages sur divers sujets ; tous très bien écrits. Il mourut en 1723.

Et que l'un des Capets, pour honorer leur nom,
 Ait de trois fleurs de lis doté leur écuillon.†
 Que sert ce vain amas d'une inutile gloire ?
 Si, de tant de héros célèbres dans l'histoire,
 Il ne peut rien offrir aux yeux de l'univers
 Que de vieux parchemins qu'ont épargnés les vers ;
 Si, tout forti qu'il est d'une source divine,
 Son cœur dément en lui sa superbe origine,
 Et, n'ayant rien de grand qu'une sottise fierté,
 S'endort dans une lâche & molle oisiveté ?
 Cependant, à le voir avec tant d'arrogance
 Vanter le faux éclat de sa haute naissance,
 On diroit que le ciel est soumis à sa loi,
 Et que Dieu l'a paîtri d'autre limon que moi.
 Enivré de lui-même, il croit dans sa folie
 Qu'il faut que devant lui d'abord tout s'humilie.
 Aujourd'hui toutefois, sans trop le ménager,
 Sur ce ton un peu haut je vais l'interroger.

Dites-moi, grand héros, esprit rare & sublime,
 Entre tant d'animaux, qui sont ceux qu'on estime ?
 On fait cas d'un courfier, qui, fier & plein de cœur,
 Fait paroître en courant sa bouillante vigueur ;

B b 2

Qui

† Dans le tems que l'auteur composa cette Satyre, Joachim Comte d'Estaing travailloit à rechercher les antiquités de sa maison, dont il a dressé des mémoires. Cette recherche, qu'il faisoit avec beaucoup d'affection, l'engageoit à parler souvent de la concession des fleurs de lis, avec un chef d'or pour brisure, que Philippe Auguste, un des descendants de Hugues Capet, avoit fait à *Déodat*, ou *Dieu-donné*, d'Estaing, pour avoir aidé à tirer ce roi du péril, & sauvé l'écu sur lequel ses armes étoient peintes. C'est ce que Boileau a voulu marquer dans cet endroit.

Qui jamais ne se lasse, & qui dans sa carrière
 S'est couvert mille fois d'une noble poussière :
 Mais la postérité d'*Alfane* & de *Bayard*, ||
 Quand ce n'est qu'une rossie, est vendue au hasard,
 Sans respect des ayeux dont elle est descendue,
 Et va porter la malle ou tirer la charue.
 Pourquoi donc voulez-vous que, par un sot abus,
 Chacun respecte en vous un honneur qui n'est plus ?
 On ne m'éblouit point d'une apparence vaine ;
 La vertu d'un cœur noble est la marque certaine.
 Si vous êtes sorti de ces héros fameux,
 Montrez-nous cet ardeur qu'on vit briller en eux ;
 Ce zèle pour l'honneur, cette horreur pour le vice.
 Respectez-vous les loix ? Fuyez-vous l'injustice ?
 Savez-vous pour la gloire oublier le repos,
 Et dormir en plein champ le harnois sur le dos ?
 Je vous connois pour noble à ces illustres marques,
 Alors soyez issu des plus fameux monarques ;
 Venez de mille ayeux ; &, si ce n'est assez,
 Feuillotez à loisir tous les siècles passés :
 Voyez de quel guerrier il vous plaît de descendre ;
 Choisissez de César, d'Achille, ou d'Alexandre.
 En vain un faux censeur voudroit vous démentir,
 Et, si vous n'en sortez, vous en devez sortir.
 Mais, fussiez-vous issu d'Hercule en droite ligne,
 Si vous ne faites voir qu'une bassesse indigne,

Ce

|| *Alfane* & *Bayard*, noms de deux chevaux, très-renommés dans nos
 vieux romans : *Alfane*, la monture du géant Grandasse ; *Bayard*, celle
 de Renaud de Montauban.

Ce long amas d'ayeux, que vous diffamez tous,
 Sont autant de témoins qui parlent contre vous ;
 Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie
 Ne sert plus que de jour à votre ignominie.
 En vain, tout fier d'un sang que vous deshonnez,
 Vous dormez à l'abri de ces noms révévés.
 En vain vous vous couvrez des vertus de nos peres :
 Ce ne sont à mes yeux que de vaines chimères.
 Je ne vois rien en vous qu'un lâche, un imposteur,
 Un traître, un scélérat, un perfide, un menteur,
 Un fou dont les accès vont jusqu'à la furie,
 Et d'un tronc fort illustre une branche pourrie.

Je m'emporte peut-être, & ma muse en fureur
 Verse dans ses discours trop de fiel & d'aigreur.
 Il faut avec les grands un peu de retenue.
 Hé bien, je m'adoucis. Votre race est connue.
 Depuis quand ? Répondez. Depuis mille ans entiers,
 Et vous pouvez fournir deux fois seize quartiers. ¶
 C'est beaucoup. Mais enfin les preuves en sont claires :
 Tous les livres sont pleins des titres de vos peres :
 Leurs noms sont échappés du naufrage des tems.
 Mais qui m'assurera, qu'en ce long cercle d'ans,
 A leurs fameux époux vos ayeules fidelles,
 Aux douceurs des galants furent toujours rebelles ?
 Et comment savez-vous si quelque audacieux
 N'a point interrompu le cours de vos ayeux ;

B b 3

Et

¶ Les preuves de noblesse se comptent par quartiers, en progression géométrique ; 4, 8, 16, 32, &c. La plus haute ordinairement est de 32 quartiers.

Et si leur sang tout pur, ainsi que leur noblesse,
Est passé jusqu'à vous de Lucrece en Lucrece ?

Que maudit soit le jour où cette vanité
Vient ici de nos mœurs souiller la pureté !
Dans les tems bienheureux du monde en son enfance,
Chacun mettoit sa gloire en sa seul innocence :
Chacun vivoit content, & sous d'égaux loix ;
Le mérite y faisoit la noblesse & les rois ;
Et, sans chercher l'appui d'une naissance illustre,
Un héros de soi-même empruntoit tout son lustre.
Mais enfin, par le tems, le mérite, avili,
Vit l'honneur en roture & le vice ennobli ;
Et l'orgueil, d'un faux titre appuyant sa foiblesse,
Maîtrisa les humains sous le nom de noblesse.
De là vinrent en foule & marquis & barons :
Chacun pour ses vertus n'offrit plus que des noms.
Aussi-tôt maint esprit, fécond en rêveries,
Inventa le blason avec les armoiries ;
De ses termes obscurs fit un langage à part ;
Composa tous ces mots de *cimier* † & d'*écart*, ‡

De

† C'est la plus haute partie, ou la cime, des ornements de l'écu. Le cimier de France est une fleur-de-lis quarrée. Mais, quoiqu'on puisse employer ainsi une pièce de blason, on ne prend jamais pour cimier une des pièces qui se nomment *honorables*.

‡ On appelle *écart* chaque quartier de l'écu, quoiqu'il est divisé en quatre.

De *pal*, ¶ de *contrepal*, † de *lambel*, ‡ & de *face*, §
 Et tout ce que *Ségoing* † dans son *Mercure* entasse.
 Une vaine folie enivrant la raison,
 L'honneur triste & honteux ne fut plus de faison.
 Alors, pour soutenir son rang & sa naissance,
 Il fallut étaler le luxe & la dépense ;
 Il fallut habiter un superbe palais ;
 Faire par les couleurs distinguer ses valets ;
 Et, traînant en tous lieux de pompeux équipages,
 Le duc & le marquis se reconnut aux pages.

Bientôt, pour subsister, la noblesse sans bien
 Trouva l'art d'emprunter & de ne rendre rien ;
 Et, bravant des sergents la timide cohorte,
 Laissa le créancier se morfondre à sa porte :
 Mais pour comble, à la fin, le marquis, en prison,
 Sous le faix des procès vit tomber sa maison.
 Alors le noble altier, pressé de l'indigence,
 Humblement du faquin rechercha l'alliance ;
 Avec lui trafiquant d'un nom si précieux,
 Par un lâche contract vendit tous ses ayeux ;

Et,

¶ C'est un pieu, posé debout, qui divise l'écu de haut en bas. *Ecu pâlé* se dit de celui qui est également chargé de *pals* de métal & de couleur.

† Pal opposé à un autre pal.

‡ On nomme ainsi une brisure, la plus noble de toutes, qui se forme par un filet, qui doit être large de la neuvième partie du chef. Il est garni de pendans, qui ressemblent au fer d'une coignée, & se met ordinairement au milieu & le long du chef de l'écu, sans toucher aux extrémités.

§ C'est une pièce honorable, qui coupe l'écu horizontalement par le milieu, & qui en occupe le tiers.

† *Charles Ségoing*, avocat, auteur du *Trésor héraldique, ou Mercure armorial*, qui fut imprimé, à Paris, en 1657.

Et, corrigeant ainsi la fortune ennemie,
Rétablit son honneur à force d'infamie.

Car, si l'éclat de l'or ne relève le sang,
En vain l'on fait briller la splendeur de son rang ;
L'amour de vos ayeux passe en vòus pour manie,
Et chacun pour parent vous fuit & vous renie.
Mais quand un homme est riche il vaut toujours son prix.
Et, l'eût-on vu porter la *mandille* † à Paris,
N'eut-il de son vrai nom ni titre ni mémoire,
D'*Hozier* ¶ lui trouvera cent ayeux dans l'histoire.

Toi donc, qui, de mérite & d'honneurs revêtu,
Des écueils de la cour as sauvé la vertu ;
Dangeau, qui, dans le rang où notre roi t'appelle,
Le vois toujours orné d'une gloire nouvelle ;
Et plus brillant par soi que par l'éclat des lis,
Dédaigner tous ces rois dans la pourpre amollis ;
Fuis d'un honteux loisir la douceur importune ;
A ses sages conseils asservir la fortune ;
Et, de tout son bonheur ne devant rien qu'à soi,
Montrer à l'univers ce que c'est qu'être roi.
Si tu veux te couvrir d'un éclat légitime,
Va par mille beaux faits mériter son estime ;
Sers un si noble maître, & fais voir qu'aujourd'hui
Ton prince a des sujets qui sont dignes de lui.

† La mandille étoit une espece de casaque, ou de manteau, qui distinguoit les laquais des autres valets.

¶ Pierre d'Hozier étoit Généalogiste de la Maison du Roi, & Juge général des Armes & Blasons de France.

S A T Y R E VI.

Cette Satyre contient la Description des
Embarras de Paris. Elle fut écrite en
1660.

QUI frappe l'air, bon Dieu ! de ces lugubres cris ?
Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris ?
Et quel fâcheux démon, durant les nuits entieres,
Rassemble ici les chats de toutes les gouttieres ?
J'ai beau sauter du lit, plein de trouble & d'effroi ;
Je pense qu'avec eux tout l'enfer est chez moi.
L'un miaule, en grondant comme un tigre en furie ;
L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie.
Ce n'est pas tout encor : les fouris & les rats
Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les chats,
Plus importuns, pour moi, durant la nuit obscure,
Que jamais, en plein jour, ne fut l'Abbé de Pure.†

Tout conspire à la fois à troubler mon repos ;
Et je me plains ici du moindre de mes maux.

Car,

† Laborieux écrivain François, auteur de quelques pieces de théâtre
qui ne sont pas estimées. Il est mort en 1680.

Car, à peine les coqs, commençant leur ramage,
 Auront de cris aigus frappé le voisinage,
 Qu'un affreux ferrurier, laborieux Vulcain,
 Qu'éveillera bientôt l'ardente soif du gain,
 Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il apprête,
 De cent coups de marteau me va fendre la tête.
 J'entends déjà par tout les charrettes courir,
 Les maçons travailler, les boutiques s'ouvrir ;
 Tandis que dans les airs mille cloches émues
 D'un funèbre concert font retentir les nues ;
 Et, se mêlant au bruit de la grêle & des vents,
 Pour honorer les morts font mourir les vivants.

Encor je bénirois la bonté souveraine,
 Si le ciel à ces maux avoit borné ma peine.
 Mais, si seul en mon lit je peste avec raison,
 C'est encor pis vingt fois en quittant la maison.
 En quelque endroit que j'aille, il faut fendre la presse
 D'un peuple d'importuns qui fourmillent sans cesse.
 L'un me hurte d'un ais, dont je suis tout froissé ;
 Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé.
 Là, d'un enterrement la funèbre ordonnance
 D'un pas lugubre & lent vers l'église s'avance ;
 Et, plus loin, des laquais, l'un l'autre s'agaçans,
 Font aboyer les chiens & jurer les passants.
 Des paveurs en ce lieu me bouchent le passage.
 Là, je trouve une *croix* de funeste présage ; †

Et

† Les couvreurs, quand ils sont sur le toit d'une maison, laissent pendre du haut de cette maison une *croix* de latte, pour avertir les passants de prendre

Et des couvreurs, grimpés au toit d'une maison,
 En font pleuvoir l'ardoise & la tuile à foison.
 Là, sur une charette, une poutre branlante
 Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente.
 Six chevaux, attelés à ce fardeau pesant,
 Ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant.
 D'un carrosse, en tournant, il accroche une roue,
 Et du choc le renverse en un grand tas de boue ;
 Quand un autre, à l'instant, s'efforçant de passer,
 Dans le même embarras se vient embarrasser.
 Vingt carosses, bientôt, arrivant à la file,
 Y font, en moins de rien, suivis de plus de mille ;
 Et, pour surcroît de maux, un fort malencontreux
 Conduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs.
 Chacun prétend passer : l'un mugit, l'autre jure ;
 Des mulets en sonnant augmentent le murmure.
 Aussi-tôt cent chevaux, dans la foule appelés,
 De l'embarras qui croît ferment les défilés,
 Et, partout des passants enchaînant les brigades,
 Au milieu de la paix font voir les barricades. ¶
 On n'entend que des cris poussés confusément.
 Dieu, pour s'y faire ouïr, tonneroit vainement.
 Moi donc, qui dois souvent en certain lieu me rendre,
 Le jour déjà baissant, & qui suis las d'attendre,

Ne

prendre garde à eux & de passer vite : cela n'empêche pas qu'il n'y ait souvent des gens blessés.

¶ Boileau désigne ici celles qui se firent, à Paris, au mois d'Août, 1648, pendant la guerre de la Fronde.

Ne sachant plus tantôt à quel saint me vouer,
 Je me mets au hasard de me faire rouer.
 Je saute vingt ruisseaux, j'esquive, je me pousse :
 Guenaud† sur son cheval en passant m'éclabouffe ;
 Et, n'osant plus paroître en l'état où je suis,
 Sans songer où je vais, je me sauve où je puis.
 Tandis que dans un coin en grondant je m'essuie,
 Souvent, pour m'achever, il survient une pluie.
 On diroit que le ciel, qui se fond tout en eau,
 Veuille inonder ces lieux d'un déluge nouveau.
 Pour traverser la rue au milieu de l'orage,
 Un ais sur deux pavés forme un étroit passage.
 Le plus hardi laquais n'y marche qu'en tremblant.
 Il faut pourtant passer sur ce pont chancelant ;
 Et les nombreux torrents qui tombent des gouttieres,
 Grossissant les ruisseaux, en ont fait des rivières.
 J'y passe en trébuchant ; mais, malgré l'embarras,
 La frayeur de la nuit précipite mes pas.

Car, si-tôt que du soir les ombres pacifiques
 D'un double cadenas font fermer les boutiques ;
 Que, retiré chez lui, le paisible marchand
 Va revoir ses billets & compter son argent ;
 Que dans le *Marché-neuf* tout est calme & tranquille ;
 Les voleurs à l'instant s'emparent de la ville. †

Le

† C'étoit autrefois la coutume des médecins d'aller faire leurs visites à cheval. On rencontroit souvent celui-ci sur le pavé de Paris, & l'on disoit ordinairement : *Guenaud & son cheval*.

‡ En 1667, Louis XIV. rétablit en peu de tems la sureté de la ville, par l'établissement des lanternes, par le redoublement du guet & de la garde ;

Le bois le plus funeste, & le moins fréquenté,
 Est, au prix de Paris, un lieu de sureté.
 Malheur donc à celui qu'une affaire imprévue
 Engage un peu trop tard au détour d'une rue.
 Bientôt quatre bandits, lui serrant les côtés :
 La bourse ; il faut se rendre ; ou bien non, résistez,
 Afin que vôt're mort, de tragique mémoire,
 Des massacres fameux aille grossir l'histoire. ¶
 Pour moi, fermant ma porte, & cédant au sommeil,
 Tous les jours je me couche avecque le soleil.
 Mais, en ma chambre à peine ai-je éteint la lumière,
 Qu'il ne m'est plus permis de fermer la paupière.
 Des filoux effrontés, d'un coup de pistolet,
 Ebranlent ma fenêtre & percent mon volet.
 J'entends crier partout, Au meurtre ! on m'assassine !
 Ou, Le feu vient de prendre à la maison voisine !
 Tremblant, & demi-mort, je me leve à ce bruit
 Et souvent sans pourpoint je cours toute la nuit
 Car le feu, dont la flamme en ondes se déploie,
 Fait de notre quartier une seconde Troye,
 Où maint Grec affamé, maint avide Argien,
 Au travers des charbons va piller le Troyen.
 Enfin, sous mille crocs la maison, abîmée,
 Entraîne aussi le feu, qui se perd en fumée.

C c

Je

garde ; par le règlement sur le port d'armes & contre les gens sans aveu,
 & par plusieurs autres sages ordonnances.

¶ *L'Histoire des Larrons,*

Je me retire donc, encore pâle d'effroi :
 Mais le jour est venu quand je rentre chez moi.
 Je fais pour reposer un effort inutile :
 Ce n'est qu'à prix d'argent qu'on dort en cette ville.
 Il faudroit, dans l'enclos d'un vaste logement,
 Avoir loin de la rue un autre appartement.

Paris est pour un riche un Pays de *Cocagne* ; †
 Sans sortir de la ville il trouve la campagne.
 Il peut, dans son jardin, tout peuplé d'arbres verts,
 Receler le printems au milieu des hivers ;
 Et, foulant le parfum de ses plantes fleuries,
 Aller entretenir ses douces rêveries.

Mais moi, grace au Destin, qui n'ai ni feu ni lieu, †
 Je me loge où je puis, & comme il plait à Dieu.

† On nomme *Pays de Cocagne* un pays où toutes les commodités de la vie sont en abondance. L'origine de ce nom est, dit-on, un petit fruit du Haut Languedoc, nommé *cocagne*, qui sert à la teinture, & dont les habitants font un grand commerce. Comme ils en tirent un revenu considérable, les Languedociens ont nommé les bons cantons de leur province, & de toute autre, *un Pays de Cocagne*.

† Dans le tems que Boileau composoit cette Satyre, il étoit alors logé dans la Cour du Palais, chez son frere aîné, Jérôme Boileau, dans une espece de guérite, au-dessus du grenier.



F I N.

